

EGYPTE



# EGYPTE

Nouvelle version produite à la Bibliotheca Alexandrina en 2013



Ce livre est publié grâce à la subvention octroyée par la Corporation Carnegie de New York à la Bibliotheca Alexandrina.

Boissonnas, Frédéric, b. 1858.

Égypte / Fred Boissonnas ; avec la collaboration de Gustave Jéquier ...[et al.]. – Alexandria, Egypt : Bibliotheca Alexandrina, 2013.

p. cm.

ISBN 978-977-452-219-1

1. Égypte -- Descriptions et voyages. I. Jéquier, Gustave, 1868-1946. II. Jouguet, Pierre, 1869-1949. III. Munier, Henri, 1884-1945. IV. Title.

932--dc22

2013659401

© Bibliotheca Alexandrina, 2013

#### **REPRODUCTION NON COMMERCIALE**

L'information contenue dans cette nouvelle version de l'œuvre publiée à la Bibliotheca Alexandrina a été produite dans l'intention de la rendre aisément disponible pour un usage personnel et public non commercial. Elle peut être reproduite, partiellement ou entièrement, par tout procédé, gratuitement et sans autre autorisation de la Bibliotheca Alexandrina. Il est toutefois demandé :

- que les utilisateurs fassent preuve de diligence raisonnable en s'assurant de l'exactitude des documents reproduits ;
- que la Bibliotheca Alexandrina soit citée comme source de l'information ;
- que la copie ne soit pas présentée comme une version officielle des documents reproduits, ni comme une copie faite en la collaboration ou avec l'approbation de la Bibliotheca Alexandrina.

#### **REPRODUCTION COMMERCIALE**

La reproduction d'exemplaires du contenu de cette nouvelle version de l'œuvre, entièrement ou partiellement, pour une redistribution commerciale est interdite sans l'autorisation écrite de la Bibliotheca Alexandrina.

Pour en obtenir l'autorisation de reproduction à des fins commerciales, veuillez prendre contact avec la Bibliotheca Alexandrina :

B.P. : 138, Chatby 21526, Alexandrie, Egypte

Mél : [secretariat@bibalex.org](mailto:secretariat@bibalex.org)

Edition : **Département de Publication**

Révision : **Racha Yassin**

Correction d'épreuves : **Noha Omar**

Edition de photos et mise en page : **Gihan Aboelnaga**

Publié en Egypte

1000 exemplaires

## **Pourquoi l’Egypte ?**

La Bibliotheca Alexandrina a réussi à acquérir un exemplaire de l’œuvre prestigieuse intitulée *Egypte*, faisant partie de la collection privée du roi Farouk maintenue à la bibliothèque du Ministère du Tourisme. Cette œuvre de valeur inestimable constitue une vraie référence traitant de l’image de l’Egypte sous le règne du roi Fouad I<sup>er</sup> qui a vivement tenu à la présenter au monde sous ses meilleurs aspects. Ayant enregistré une forte progression du nombre des visiteurs étrangers au cours des années de son règne, l’Egypte est devenue le centre d’intérêt de la presse internationale et a témoigné d’un impressionnant essor économique ainsi que d’une vie politique riche en événements. Les Egyptiens ont également commencé à avoir la mainmise sur leur économie par l’intermédiaire de la Banque Misr et les compagnies qui lui étaient affiliées. L’Université égyptienne a, quant à elle, donné naissance à une élite de diplômés et de professeurs à l’instar de Taha Hussein, Ali Ibrahim et Ali Mocharafa, alors que Moustafa Sadek El-Rafei et Abbas El-Akkad brillaient dans le ciel de la littérature et Mohamed Chafik Ghorbal et Ibrahim Noshi dans celui de l’Histoire.

La description de l’Egypte sous le règne du roi Fouad I<sup>er</sup> reflète la nature des villes et des villages du pays ; ce qui vient compléter l’image présentée dans l’œuvre monumentale qu’est la *Description de l’Egypte* élaborée par les savants et les chercheurs de l’Expédition française entre 1798 et 1801. Et parallèlement au progrès réalisé dans les domaines de l’industrie, l’agriculture et les services, les onze décennies qui séparaient les deux périodes historiques étaient sans conteste en faveur de l’épanouissement de l’Egyptologie et permettaient au monde entier d’être plus informé aussi bien sur les anciens Egyptiens que sur leurs dynasties et leurs langues.

Première d’une lignée de publications en langue française, dont *L’Histoire de l’Ecriture en Egypte* et une autre sur la Bibliotheca Alexandrina, *Egypte* s’avère une œuvre rare n’ayant pas été bien distribuée lors de sa première parution de manière à la rendre accessible aux Egyptiens et au monde entier. C’est pourquoi la Bibliotheca Alexandrina s’est engagée à la republier dans le but de mettre en valeur les efforts assidus déployés, au cours de cette période importante de renaissance, ayant profondément marqué l’Histoire de l’Egypte et l’ayant placée aux premiers rangs des pays prometteurs du globe.

**Ismail Serageldin**

Bibliothécaire d’Alexandrie

Directeur de la Bibliotheca Alexandrina



## **Avant-Propos**

Ayant pour objectif de documenter l'Histoire de l'Égypte aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, le projet de « La Mémoire de l'Égypte Moderne » tend à mettre en accès direct sur la Toile une riche mine d'informations sur l'Histoire moderne et contemporaine du pays. Outre les multiples documentaires réalisés, le projet a lancé de nombreuses publications, dont la plus importante est la revue éponyme qui a connu un succès retentissant et à laquelle viennent s'ajouter maints autres projets de recherche, en termes de documentation aussi bien des devises et du courrier égyptiens que de l'Histoire de la presse et des familles égyptiennes.

Sur les recommandations du roi Fouad I<sup>er</sup>, l'œuvre est écrite dans un style littéraire recherché et présente aux lecteurs une vue occidentale de l'Égypte vers la moitié du XX<sup>e</sup> siècle. En dépit du désaccord qui peut se manifester sur quelques opinions exprimées par l'auteur, la Bibliotheca Alexandrina s'est décidée en fin de compte de republier l'œuvre dans le cadre du projet de « La Mémoire de l'Égypte Moderne » ; et ce dans le but de la rendre accessible sur la scène des sources historiques reconnues. L'importance de l'œuvre ne réside pas alors dans son texte, mais plutôt et surtout dans la collection des photos rares qui l'illustrent et qui reflètent la vraie image de l'Égypte au cours de cette période. Dans ce contexte, il convient de rappeler que la Bibliotheca Alexandrina promet son public de poursuivre le travail sur des publications de valeur du même genre qu'*Égypte* et celle qui traite du règne du khédive Abbas Hilmi II.

Ayant enrichi son fonds par de nouvelles acquisitions en la matière, dont la première photographie prise pour la ville du Caire datant de 1849 ainsi que des documents égyptiens remontant aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, la Bibliotheca Alexandrina vise à interagir avec l'Histoire de l'Égypte, non celle qui concerne le pouvoir, mais plutôt celle qui documente tout événement s'étant déroulé sur la Terre d'Égypte aussi bien dans les villes que dans les villages et tout incident ayant touché les plus simples particuliers de même que les hommes de lettres et les politiciens de renom. Faisant ainsi, la Bibliotheca Alexandrina parviendra à collecter l'Histoire de l'Égypte dans ses moindres détails et à en broser un tableau complet.

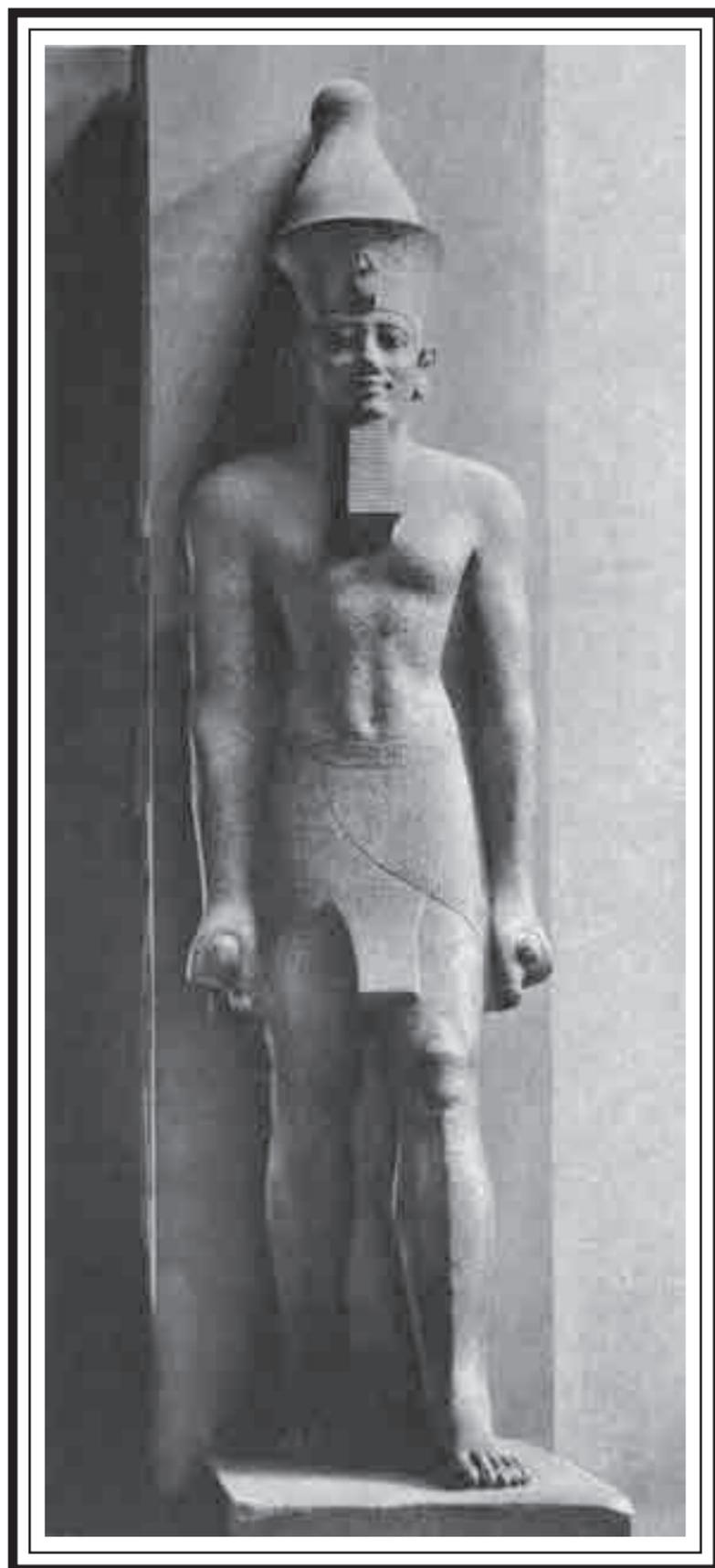
**Khaled Azab**

Chef du Secteur

des Projets et des Services Centraux



À SA MAJESTÉ FOUAD I<sup>er</sup> ROI D'ÉGYPTE



SÉNOUSRET I<sup>er</sup>  
STATUE EN GRANIT  
TROUVÉE À KARNAK  
(XII<sup>e</sup> DYNASTIE)





*'est grâce à l'intérêt que Sa Majesté le Roi Fouad Premier daigna prendre à mes projets, que je puis présenter aujourd'hui un ouvrage sur l'Égypte, ce pays magnifique auquel m'attache le souvenir lumineux, de quelques années passées sur les bords du Nil.*

*La collaboration de Fred Boissonnas, célèbre par ses photographies de Grèce, me permit d'envisager un ouvrage sur l'Égypte, semblable aux grands volumes devenus classiques : « En Grèce par monts et par vaux », « Des Cyclades en Crète au gré du vent », et d'en proposer la création à Sa Majesté, qui voulut bien accorder à cette œuvre son auguste et bienveillant appui.*

*Cette haute marque de confiance me faisait un devoir de nous entourer de collaborateurs émérites : le tableau ne devait-il pas être digne du prodigieux pays aux multiples aspects? Fred Boissonnas se chargea personnellement de toute la documentation photographique ainsi que de la description de l'Égypte pittoresque ; pour les chapitres consacrés aux cultures pharaonique, gréco-romaine, copte-byzantine, musulmane, je ne pouvais mieux faire que de m'adresser, avec l'agrément du Souverain, à des personnalités telles que MM. Gustave Jéquier, Pierre Jouguet, Henri Munier et Gaston Wiet, moi-même terminant le volume par quelques notes de voyage sur l'Égypte moderne.*

*Après une étude approfondie des procédés graphiques et des moyens propres à donner à l'illustration son maximum de vie et d'intensité, à l'entourer du cadre qu'elle mérite, je fis appel aux ateliers Leblanc et Trautmann, Ducros et Colas, et Jacques Wendling, qui eurent à maintes reprises de grosses difficultés techniques à surmonter.*

*Que tous reçoivent ici l'expression de ma gratitude pour leur inlassable dévouement.*

*La haute protection de Sa Majesté Fouad Premier et du Gouvernement Royal nous fit trouver partout, à Fred Boissonnas et à moi-même, l'aide empressée grâce à laquelle il nous fut possible, durant nos huit mois de campagne, de rassembler, dans les meilleures conditions, la documentation nécessaire. Ce nous est donc un réel plaisir que d'exprimer notre vive reconnaissance à tous ceux qui nous ont assistés dans nos travaux, à tous ceux qui se sont dévoués à l'œuvre commune : Son Excellence Zaky El-Ibrachy Pacha, Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux ; LL. EE. les ministres de Sa Majesté le Roi et les hauts fonctionnaires de l'État ; les autorités religieuses musulmanes et non musulmanes ; les autorités civiles et militaires de toute l'Égypte ; le Service des Frontières ; le Service des Antiquités ; les divers Musées, et jusqu'aux plus humbles employés de tous ordres, dont l'intelligente compréhension nous fut un concours précieux.*

*Qu'il me soit encore permis de rendre un hommage plein d'admiration à l'énergie, au juvénile enthousiasme dont fit preuve, à un âge où tant d'autres se reposent, Fred Boissonnas, et de dire à ce grand artiste, devenu au cours de nos six années de voyage et de travail en commun mon vénérable ami, toute ma grande et affectueuse gratitude.*

PAUL TREMBLEY.

LES PHOTOGRAPHIES REPRODUITES DANS CE VOLUME ONT  
ÉTÉ PRISES AU COURS DES ANNÉES 1929 ET 1930 PAR  
**FRED BOISSONNAS, PHOTOGRAPHE À GENÈVE,**  
QUI ASSUMA LA DIRECTION ARTISTIQUE DE L'OUVRAGE.

LES BANDEAUX, LETTRINES, VIGNETTES ET CULS-DE-LAMPE ONT  
ÉTÉ SPÉCIALEMENT DESSINÉS EN DEUX COULEURS PAR SON FILS  
**HENRI BOISSONNAS, ARTISTE-PEINTRE À GENÈVE.**

LA DIRECTION GÉNÉRALE ET TECHNIQUE A ÉTÉ ASSUMÉE PAR  
**PAUL TREMBLEY, ÉDITEUR À GENÈVE.**

LE TIRAGE [DE LA 1<sup>ère</sup> EDITION] A ÉTÉ LIMITÉ À :  
UN EXEMPLAIRE UNIQUE, CONTENANT UNE SUITE  
DES PLANCHES TIRÉES SUR JAPON IMPÉRIAL ET UN  
FRONTISPICE EN COULEURS, RÉSERVÉ À SA MAJESTÉ  
FOUAD I<sup>er</sup>, ROI D'ÉGYPTE ET MARQUÉ « UNIQUE » ;  
300 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS À LA PRESSE EN CHIFFRES  
ARABES DE 1 À 300 ;  
37 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS À LA  
PRESSE EN CHIFFRES ROMAINS DE I À XXXVII.

TOUS LES EXEMPLAIRES SONT SIGNÉS À LA MAIN [EN COPIE]  
PAR L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR.

### EXEMPLAIRE N° 12

LAUTEUR



L'ÉDITEUR





I  
SA MAJESTÉ LE ROI FOUAD I<sup>er</sup>  
PALAIS DE KOUBBEH



SOUS LE HAUT PATRONAGE ET AVEC L'APPUI DE SA MAJESTÉ FOUAD I<sup>er</sup> ROI D'ÉGYPTE

FRED BOISSONNAS

# ÉGYPTE



AVEC LA COLLABORATION DE

GUSTAVE JÉQUIER – PIERRE JOUGUET

HENRI MUNIER – PAUL TREMBLEY – GASTON WIET



GENÈVE – ÉDITIONS PAUL TREMBLEY – MCMXXXII



I

# L'ÉGYPTE PITTORESQUE

PROMENADE ET CROQUIS

PAR

**FRED BOISSONNAS**



*« Pour ce qui me regarde, j'ai eu les lettres du Soudan qui contenoient un ordre exprès, à tous ses sujets, de me laisser entrer en tous lieux, et de me les laisser voir, tant que je voudrois, de m'expliquer ce qu'il y avait de plus curieux dans chaque lieu, de me bien recevoir, moi et mes compagnons, et, s'il en étoit besoin, de nous conduire d'une ville à une autre.*

*Dès que les Sarazins voient de telles lettres, ils fléchissent le genouil : après cela les prenant de deux mains, ils les mettent sur leurs têtes avec grand respect ; puis ils les baisent, et enfin ils les lisent avec beaucoup de vénération ; et après les avoir lûes, ils exécutent d'abord ce qui y est ordonné et font à ceux qui les portent tout l'honneur et tout le plaisir qu'ils peuvent ; mais il y a peu de personnes à qui le Soudan accorde de telles lettres... »*

Jean de Mandeville, vers 1350.





II  
À DEIR MAOUAS





LES PYRAMIDES DE GIZEH.



u printemps de l'année 1929, mon ami Paul Trembley ayant terminé ses préparatifs, nous partions du Caire à la conquête par l'image du pays des Pharaons. Notre robuste automobile pouvait affronter toutes les difficultés de la route. L'arrimage d'environ soixante colis réalisait des prodiges d'ingéniosité. Mouktar, notre factotum nubien, trouvait tout juste la place de s'y emboîter. J'ignore combien de milliers de kilomètres nous parcourûmes au cours de huit mois de randonnées du Delta à la Haute-Égypte, le plus souvent par des chemins ignorés des touristes. Quand la nuit tombait, nous nous arrêtions au premier village venu, et nous présentions au maire, l'Omdeh, la lettre officielle de recommandation. Au milieu de l'attroupement des indigènes les notables entouraient l'Omdeh ; penchés sur le firman ils en épelaient les termes avec application et s'inclinaient très bas aux mots magiques *Galalet El-Malek*, Sa Majesté le Roi. Nos phares éclairaient cette « Ronde de nuit » avec des contrastes violents sur le mystère d'un clair-obscur qui laissait deviner des chaumines en pisé, des courettes encombrées de paille, d'ustensiles et de récoltes, d'où surgissaient de longs cous de chameaux et de gigantesques palmiers.



PIGEONNIER À NEGADAH.

Lecture faite, l'Omdeh pénétré de respect nous rendait le précieux talisman et nous disait : « Entre, ma maison est à toi. » Mon compagnon expliquait alors qu'il nous fallait simplement une place nette à proximité du village et un ghafir (garde-champêtre) pour nous préserver de la trop vive curiosité de la marmaille. L'emplacement propice était choisi ; en quelques minutes la tente était dressée. Mouktar s'affairait autour de ses casseroles ; moi-même je changeais mes munitions photographiques, tandis que le ghafir maintenait à distance le populaire intrigué. Quelquefois le Cheikh nous invitait en compagnie d'autres notables et cela nous donnait l'occasion de nous initier aux mets arabes et de constater avec quel souci sont respectés les préceptes d'hygiène dictés par le Prophète. Ces agapes m'ont laissé une impression charmante. Se trouver en contact avec des hommes simples et hospitaliers dont notre civilisation n'a point altéré les traditions, participer à des usages qui remontent aux patriarches, assure au voyageur en Orient des souvenirs ineffaçables. Nous parcourûmes ainsi toute l'Égypte au cours des différentes saisons.

À fin mai nous arrivions à Karnak par une chaleur de 48° à l'ombre faisant du 60 à 80



à l'heure en plein midi. On imagine difficilement l'intensité du souffle de haut fourneau qui nous déshydratait



littéralement. À fin novembre, au contraire, nous descendions vers le Caire à travers de froides averses qui trempaient irrégulièrement la route poussiéreuse.

Que de matinées radieuses en revanche. Comment exprimer le charme et l'allégresse de la plaine du Nil dans la fraîcheur des brumes diaphanes, longues écharpes soulevées par les premiers rayons ? L'étendue des terres grasses recouverte de larges tapis de velours de tous les verts, piquée de bouquets de palmes, est animée de scènes pastorales, labours, attelages de chameaux, buffles noirs et vaseux auprès des puits, troupeaux de chèvres qui entraînent gamins et fillettes. Sur la digue c'est un défilé ininterrompu de villageois qui vont aux champs ou à la foire, de longues files de chameaux chargés de sacs de coton, ou suivant la saison, de maïs, de canne à sucre... Là-bas, sur le canal, de hautes voilures mi-carguées, défilent silencieuses, en parade ; une large coque aux flancs arrondis, le coche d'eau, bondé de populaire, de volailles et d'ânes, avance paisible et dessine de sa proue un fin triangle sur le miroir de l'eau. Les bourriquets jouissent en stoïciens du charme de la navigation; les passagers, plus expansifs, interpellent les passants et décochent des lazzis épicés, aux bonnes femmes, canéphores rustiques, pourvoyeuses de galettes combustibles sur la nature desquelles je n'insiste pas.

PRÈS D'ASSIOUT.

LE BIVOUAC.





Je voudrais décrire à loisir bien d'autres détails particuliers à l'Égypte : les pigeonniers construits en façon de pylônes d'où s'échappe le bruissement de milliers d'ailes ; les pêcheurs aux grands filets triangulaires, vêtus d'un pagne, bronzés comme des antiques ; les hérons et les ibis en grandes compagnies, affairés sur les glèbes inondées ; les radeaux improvisés au



SUR LA DIGUE.

temps de la crue avec des fascines et des cruches vides ; les équipes d'arroseurs de route aux bras inlassables ; les sâqiehs, ces norias gémissantes dont la plainte éternelle attriste le long ruban des terres cultivées. Du littoral au Soudan c'est la lutte sans trêve d'Osiris, le Nil, contre Seth, le Désert. Puis le pittoresque Fayoum enclavé dans le désert libyque, abondamment irrigué par son canal pharaonique. Au sortir de l'antique écluse, une petite rivière se promène tantôt dans des plaines plantureuses et tantôt dans des régions mouvementées, vallons encaissés, mystérieux, collines boisées de hautes palmeraies. Le Fayoum comblé par la nature n'est-il pas le prototype des Champs-Élysées des Grecs, des Champs d'Ialou des anciens Égyptiens. « C'était, écrit Alexandre Moret, un pays fortuné semblable aux *laeta arva* de l'Énéide, une Égypte idéale avec son Nil, ses étangs, sa végétation luxuriante, et par-dessus tout ses hautes

AU TEMPS DE L'INONDATION, À NAG EL-NAGAR PRÈS DE GIRGEH.



moissons de sept coudées. L'âme y cultivait sans peine son jardin et vivait dans l'abondance et la joie. »

Nous traversions ces champs d'Ialou en devisant sur les félicités terrestres qui se déroulaient sous nos yeux. Souvent Bès, le dieu jovial, suscitait sur notre route une créature étrange, un rat de Pharaon (l'ichneumon),



III  
AU FAYOUM





LE TRANSPORT DU COTON À DEIROUT.

ou burlesque, un pitre enturbanné qui, gonflant ses joues, imitait les cris amoureux ou furibonds de tous les animaux.

Aux approches des bourgades, par terre ou par eau, le bon peuple afflue. Dans le défilé des échoppes, c'est un débordement de vie pittoresque, un mélange savoureux de couleurs vives, de cris variés, d'arômes excitants. Les grands ânes noirs ou blancs, pomponnés,

fringants, hilares, chatouillés dans l'olfactif, se répandent en effusions sentimentales et claironnantes d'un comique irrésistible. Et le bon peuple rit.

Cette symphonie rustique s'épanouit en un moment unique. Nous sommes embouteillés à l'entrée d'une bourgade. Dans la cohue de la foire survient en trombe, à grands cris de klaxon, l'autobus régional, impayable bagnole surchargée d'indigènes agrippés de droite, de gauche, pendus en grappes par derrière, leurs galabiehs voltigeant au ras du sol dans des tourbillons de poussière. Contre la digue où l'on s'écrase le coche d'eau déverse aussi ses passagers qui sautent de guingois dans le limon au milieu des éclats de rire. Et voici que surgit un cortège nuptial dans un tintamarre ahurissant d'évoqués, de ris, de cris, de clarinettes déchainées, de cymbales... polyphonie rythmée par la grosse caisse juchée sur un ânon, tandis qu'un grand chameau hautain et méprisant balance le palanquin de la mariée et de ses suivantes. Joie ! Joie ! Hyménée !

UNE FOIRE À EL-MAMARIEH, PRÈS D'EL-KAB.





DANS LES CHAMPS DE COTON DE KAFR EL-CHEIKH. DELTA.

Au milieu du jour l'embrassement caniculaire étendait sa torpeur sur les campagnes ; les files de travailleurs désertaient les sillons ; les troupeaux de moutons se tassaient sous l'ample parasol des sycomores ; le chant des cigales nichées dans les ramures s'assoupissait ;

on n'entendait plus que la plainte obstinée de quelque sâqieh. Nous cherchions alors l'ombre légère d'un bosquet de palmes pour notre frugal déjeuner. Bès nous favorisait encore : des jeunes filles rieuses nous offraient un melon, une pastèque rafraîchissante ou des dattes bien mûres, secouées par leur père accroché au plus haut d'un palmier.

La fin de la journée approchait trop vite à notre gré, surtout au cours des mois d'hiver, si l'on peut parler d'hiver en Égypte. Vers quatre heures déjà le soleil descend dans le flamboiement des pourpres et des ors. C'est, dit le Livre des Morts, l'apothéose de Râ, le Dieu suprême, révélé sous la forme du disque solaire.

POTERIE INDIGÈNE À MÉHALLAT EL-KASSED.

DELTA.





ENVIRONS D'EDFOU.

LE PYLÔNE DU TEMPLE.

Un soir, lors de mon premier voyage, j'étais installé sur la base de la pyramide de Mykerinus ; mon jeune chamelier attendait en bas que j'eusse terminé ma collation. Je le vis étaler un petit tapis de selle et, tourné vers la Mecque, commencer ses gestes d'adoration. Dans l'ambiance de l'obscurité naissante, dans cette parfaite solitude et ce cadre grandiose, volontiers je me serais mis à genoux à ses côtés.

De telles visions arrêtent le voyageur à chaque pas. Elles s'associent aux imaginations de l'enfance, au ravissement des *Mille et une Nuits*, aux premières lectures des romantiques. Des bouquets de palmes se découpent sur la gloire du couchant ; le Nil dessine au loin une lame d'argent ; Vénus scintille auprès du croissant délié ; des troupeaux reviennent des champs dans un nuage de poussière glorieuse ; des femmes porteuses de cruches montent du canal, silhouettes simplifiées, démarche lente et grave, et cette évocation se complète de l'appel musical du muezzin. De tous les minarets de la terre d'Égypte, minarets naïfs des villages, minarets barbares des oasis, en boue durcie hérissée de pieux, minarets trapus de Kosseir, éclatants de lumière sur le bleu compact de la mer Rouge, minarets d'une élégance incomparable des mosquées des grands califes, s'élance



CANAL PRÈS D'ALEXANDRIE.

bouscule le tapis volant d'Aladin ; de redoutables génies s'échappent de cheminées d'usines ; des cris stridents de moteurs, de tracteurs, de sirènes, mettent le pittoresque en déroute ; l'amphore est chassée par le bidon de Shell and C°, le chameau par l'automobile, Shéhérazade par la dactylo !

Faut-il s'en attrister ? Les prodiges de notre époque surpassent les affabulations des contes orientaux. Ordre, sécurité, hygiène... tous les progrès réalisés depuis trente ans valent bien quelques cruches cassées, et les trésors de Toutankhamon font oublier ceux d'Ali Baba.

l'appel à la prière, voix humaines aux modulations plus émouvantes s'il est possible que le bronze de l'angélus. Toutes ces voix s'élèvent en une céleste harmonie qui plane et se déroule sur le ruban de verdure au long du fleuve créateur. J'imagine Aladin, survolant cette immense tapisserie pharaonique tissée au cours des âges, ponctuée des fugitifs apports des peuples de la mer ou du désert, des fioritures venues de Babylone, de Rome et de Byzance, enrichie des somptueux entrelacs de l'épopée arabe.

Brusquement éclatent des dissonances. Notre brutale civilisation vient brocher sur le tout avec ses fils d'acier. L'avion de Mittelholzer apparaît dans un vrombissement et





Cependant le crépuscule versait sa mélancolie sur les campagnes assoupies. Une teinte rose divine montait à l'Orient, elle s'amplifiait et semblait bomber au-dessus du bleu sombre qui annonçait la nuit, tandis qu'à l'opposé la zone rouge et orangée se condensait pour n'être plus qu'un long trait sanglant qui cernait au loin la chaîne libyque. La nuit souveraine s'imposait sur les vastes cultures, soudain noyées dans l'obscurité.

La randonnée devenait alors fantastique. Sous le faisceau lumineux des phares, la route semblait surgir devant l'auto dévorante comme un pont du Walhalla lancé sur le néant. Dans les ténèbres profondes apparaissaient des lueurs fugitives, des luisants, des masses informes, puis, après de longs silences, des aboiements, des cris, des

COUVENT DE SAINT-ANTOINE.



COUVENT DE SAINT-PAUL, PRÈS DE LA MER ROUGE.

feux, des scènes villageoises surprises sur le vif par l'éclairage imprévu, et, sans transition, le grand silence des champs endormis nous replongeait en pleine féerie. La lune se levait énorme, et, comme prise de démente, elle se mettait à bondir derrière les frondaisons.



LA PLAINE INONDÉE.

Certain soir de septembre, dans la région d'Assiout, la route était entrée en plein pays inondé ; elle filait sur les étendues miroitantes par d'immenses courbes ; de l'eau de tous côtés, plus rien n'arrêtait la vue et nous éprouvions l'étrange illusion de foncer à perdre haleine sur ce miroir liquide qui sans cesse se dérobaient. Au loin surgissaient des îles empanachées, les villages cernés par la crue. Il y a environ deux mille quatre cents ans Hérodote notait sur ses tablettes : « Lorsque le Nil inonde la contrée, les villes seules paraissent au-dessus des eaux, et ressemblent tout à fait aux îles de la mer Égée. Tout le reste de l'Égypte devient une mer. Dès ce moment la navigation a lieu, non plus en suivant le lit du fleuve, mais à travers la plaine. »

Cent générations ont passé et le débordement des eaux, bienfaisant cataclysme, continue avec une régularité astronomique. Rien ne saurait faire mieux sentir la pérennité des périodes géologiques et combien l'homme est éphémère.

LES VILLAGES COMME DES ÎLES.





LES DUNES MOUVANTES DANS LE DÉSERT, PRÈS DE L'OASIS DE KHARGEH.

**Le désert nous a procuré des joies incomparables autrefois réservées à d'audacieux explorateurs. Je voudrais en noter les multiples aspects, la variété des solitudes, les mirages, les fantasmagories grandioses des nuées, les caprices du Vent leur maître. Sans cesse errant sur son vaste domaine, ce grand Enchanteur suscite des génies, des illusions trompeuses. Fantastique et versatile, léger zéphyr du nord ou brûlant Khamsin, tantôt il rafraîchit la caravane, exalte les énergies, tantôt il se rue en bourrasques sauvages, il enveloppe, épouvante et mitraille les malheureux égarés dans les ténèbres jaunes. Il se joue des sables. Il les enlève en tornades, il les brasse, les disperse, les passe au crible. Il lance à la volée, et par boisseaux, les minuscules cailloux polis et patinés qui se répandent en jonchées d'étincelantes pierreries. Il électrise les impondérables poussières et leur donne vie. Sous nos yeux, dans nos pas, il enlève en légers tourbillons de fluettes créatures. En moins de rien elles sont des milliers qui courent**

LE DÉSERT ENTRE LES OASIS DE KHARGEH ET DE DAKHLEH.





OASIS DE LAKEITA.

DÉSERT ARABIQUE ENTRE KÉNÈH ET KOSSEIR.

sur l'étendue. De partout elles arrivent, follettes insaisissables, en essaims plus serrés, et le désert n'est plus qu'un long frémissement. Sous le soleil de feu, elles fuient frénétiques, éperdues, dans un frou-frou de gazes légères. Là-bas elles s'enlèvent en spirales qui croissent à vue d'œil. Brusquement l'Enchanteur les abat, les rassemble, et les voilà muées en dunes mouvantes, tels de gigantesques mollusques avides de verdure, terreur des oasis. C'est l'enlèvement implacable, et dans mille ans la forêt pétrifiée, étonnement du voyageur. Le temps n'existe pas pour ce Magicien infatigable. Son jeu incessant décape et taraude les roches qui affleurent. Il les sculpte en monstres formidables, en sphinx, en ruines féodales. Il les

BOIS PÉTRIFIÉ DANS LE DÉSERT.



découpe en fines dentelles, ou bien en larges draperies bronzées par le soleil, suspendues et comme épinglées au-devant des parois de grès laiteux qu'il évite en mystérieux asiles pour ses filles les fées du désert. Il fouille et burine pour elles, comme bibelots chinois, des agates, des noyaux de pierres métalliques, irisés de nuances rares. Il y mettra des siècles et tout à côté, en badinant, il dessine sur les sables impalpables d'éphémères et délicates fantaisies... La monotonie du désert ! disait-on jadis. L'expression est périmée depuis l'avènement de l'automobile.



RUINES DU CAMP ROMAIN DE EL-HAMRAH.

ROUTE DES CARAVANES DE KÉNÈH À KOSSEIR.

Quoi de plus « exciting » que de se lancer éperdument sur l'arène illimitée, de se griser de l'air si pur et si capiteux, et soudain, derrière un relief du terrain, de surprendre la vie, harde de gazelles ou compagnie de cailles. La vie est partout.

Les sables si doux et si fins qui s'incurvent aux flancs des belles dunes blondes enregistrent le passage de minuscules bestioles et parfois les traces inquiétantes des hyènes ou les entrelacs de la vipère à cornes. Plus émouvantes sont celles des caravanes et les empreintes du pied nu de l'homme, pistes millénaires sans cesse renouvelées qui ondulent à perte de vue. Au milieu des milliers de pierres vierges, arrondies, polies et patinées, qui cuirassent l'étendue, une forme géométrique a frappé ma vue, c'est un silex taillé en pointe de javelot. Je le ramasse ému d'un sentiment inexprimable, renouant le contact, par-dessus toute l'histoire de l'humanité, avec l'ancêtre fabuleux qui l'a taillé et perdu.

GHOBE EL-BOUS.

Peu après nous nous sommes arrêtés pour bivouaquer dans un vallonnement des sables. Sur la bosse qui l'abrite, deux légères proéminences indiquent des sépultures, et tout autour de nombreux éclats de silex, vestiges d'un relai de l'époque de la pierre. Ces débris du travail humain remontent à dix ou vingt mille ans ; ils sont là épars, imbriqués dans le sol, noircis par les soleils d'éternité, tandis que l'envers a conservé sa teinte blonde et virginale.





UN BIVOUAC AU DÉSERT.

Vers deux heures du matin je suis revenu vers les deux tombes. Le campement est invisible, j'ai l'illusion d'être seul au centre d'une immense coupe de nacre. Splendeur du ciel étoilé, ruissellement des constellations, solitude enchantée, ambiance surnaturelle, tout baigne dans une lactescence lumineuse. Le silence est si absolu qu'il semble possible de percevoir la prodigieuse symphonie des mondes roulant dans l'infini des orbites. Ce rêve sublime de Pythagore est-il si déraisonnable en présence des stupéfiants prodiges des ondes ?



Autour de la tente je retrouve des formes indécises, les colis épars, les hommes empaquetés près du foyer éteint et les masses des chameaux accroupis.

La tête fièrement dressée, l'œil sagace, ils veillent, semblables à des Génies protecteurs.





IV  
LA COLONNE DE POMPÉE  
ALEXANDRIE







LE NIL À ROSETTE.

## R O S E T T E

*Les habitants de ceste ville sont diligents à bien cultiver les jardinages, esquels croissent des Muses, de l'herbe de Papyrus, de Canne à sucre, de Colocasses, de Sycomores. Les Sycomores sont arbres de verdure si exquise, que sans contredict ils vainquent tous autres en verdure.*

Pierre Belon, du Mans, vers 1550.

Nous venions de visiter le site charmant de la mosquée d'Abou-Mandour plantée au bord du fleuve dans une touffe de palmiers. La brise légère enflait notre voile comme dans la poésie du bon Théo ; la felouque glissait sur les eaux à peine ridées où se miraient de beaux nuages ; les rives déroulaient les grasses campagnes aux plantureuses cultures, les blanches maisonnettes et les collines piquées de dattiers élancés. Quelques voiles apparaissaient au-devant du port de Rosette. De ce tableau émanait un tel charme que je prêtais une oreille distraite à mon compagnon tandis qu'il me rappelait l'historique de la célèbre pierre de Rosette, sa découverte en août 1799 dans le Fort Saint-Julien par le commandant d'artillerie Bousard, officier français, son abandon aux Anglais par le général Menou et sa réclusion perpétuelle au

INTÉRIEUR D'UNE ANCIENNE MAISON À ROSETTE.



British Museum. Puis les patients essais de déchiffrement de Sacy, d'Akerblad, de Young, et enfin la triomphale mise au point de Champollion. J'en avais vu le moulage dans le musée d'Alexandrie. Désormais cette providentielle inscription trilingue restera dans mon souvenir comme un talisman de conte oriental, enluminé d'un arc-en-ciel.



LE NIL À DAMIETTE.

## D A M I E T T E

*Il semblait que la foudre tombât des cieux au bruit que menaient les pennons, les trompettes, les timbales, les tambours et les cors sarrasinois.*

Joinville.

C'est en l'an de grâce 1249. L'armée des Croisés débarque, enlève Damiette presque sans coup férir, et s'avance triomphante dans l'ivresse de la victoire.

Toute la fleur de la chevalerie caracole sous l'ondolement des cimiers bellement empennés et des bannières multicolores. Le cliquetis des armures étincelantes, les feux des écus, les fanfares, les cris « Or sus ! Or sus ! »... et non loin de là à Mansourah, la sordide cellule où, selon la tradition, saint Louis fut emprisonné...

Quel thème pour un Delacroix !

Le Nil, parvenu presque au terme de son cours, roule ses eaux glorieuses.

*Après les deux batailles devant dites, continue Joinville, commencèrent à venir les grandes misères dans l'armée ; car au bout de neuf jours, les corps de nos gens qu'ils avaient tués vinrent au-dessus de l'eau ; et l'on dit que c'était parce les fiels en étaient pourris. Ils vinrent flottant jusques au pont qui était entre nos deux camps et ne purent passer, parce que le pont touchait à l'eau. Il y en avait si grande foison, que tout le fleuve était plein de morts depuis une rive jusqu'à l'autre et au long à la distance du jet d'une menue pierre.*

CELLULE DITE DE SAINT LOUIS À MANSOURAH.





DANS LE DELTA.

## L E D E L T A

*Israël habita dans le pays d'Égypte, dans le pays de Gosen. Ils eurent des possessions. Ils furent féconds et multiplièrent beaucoup.*

Genèse.

Le pays de Gosen, ou Gessen, qui s'étendait à l'est de la branche pélusiaque du Nil, n'a guère dû changer. Il découle toujours de lait et de miel ; et le nom de Benha El-Assal (Benha le Miel) atteste la tradition de cette opulence. Les canaux indolents se prélassent à leur bon plaisir dans la terre grasse et noire, sous des voûtes d'arbres séculaires, en des courbes fantaisistes que le génie civil ne saurait plus admettre, mais qui furent régies aux confins de la

préhistoire par les droits de propriété des clans primitifs de la Basse-Égypte.

ENVIRONS DE TANTAH.



Non loin de Zagazig s'élevait la ville de Ramsès II, le grand constructeur, type de l'accapareur qui trouva moyen de se faire attribuer, bien après sa mort, le nom légendaire du héros Sésostris, célèbre chez les Grecs, au dam des Sénouret de la XII<sup>e</sup> dynastie. Fut-il l'opresseur des Hébreux comme le dit la tradition ? C'est moins certain.

## LE CAIRE



*Le grand Caire, n'est-ce pas la ville de l'univers la plus vaste, la plus peuplée et la plus riche ? Que d'édifices magnifiques... Toutes les femmes y charment ou par leur beauté ou par leurs manières agréables.*

Les Mille et une Nuits.

La ville moderne, hier encore concentrée autour du parc de l'Esbékieh, se développe vers l'ouest. Elle projette au long du Nil ses larges artères bordées de palais et de hautes constructions modernes, elle franchit le fleuve et couvre l'île de Gésireh de villas et de jardins. Le Khédivé Ismaïl avait le sens des belles ordonnances. Le Caire lui doit l'épanouissement de sa beauté, ses rues modernes, ses palais, ses bibliothèques et ses musées. Il fut le promoteur de sociétés savantes, et puis il aimait les fleurs. Des fleurs partout à profusion ; parterres de glaïeuls, tapis de nénuphars, de lotus, de nymphéas pâmés sur les bassins, rosiers, avalanches de bougainvilliers, éclatantes fanfares des flamboyants, cet arbre magnifique qui, à fin mai, s'épanouit en un colossal bouquet du plus beau rouge.

Cette richesse florale et la fraîcheur de ces verdure font paraître d'autant plus poussiéreuse la vieille ville bornée par les hauteurs desséchées que couronnent les tombeaux des Califes, la citadelle et la mosquée Mohammed Ali.

Malgré tout, ces quartiers indigènes, avec leurs anciens palais, leurs merveilleuses mosquées, leurs bazars et les portes de l'enceinte primitive, resteront le principal attrait de la vieille capitale des Fatimides et des Mamelouks. Au coucher du soleil, du haut de la terrasse

ROND-POINT SUAREZ.



de la citadelle, l'œil  
embrasse  
l'im-mense  
ville hérissée  
d'innombrables  
minarets. Au loin,  
sur la splendeur  
des pourpres  
vespérales,  
s'imposent trois  
triangles, sceau  
éternel des  
Pharaons.



SÉBIL NAZIR AGHA.



## LE SPHINX



*Nous savons, par une pierre du musée de Boulaq, que le Sphinx existait déjà quand Chéops ordonna les restaurations dont cette pierre consacre le souvenir.*

Mariette.

Ce gros Sphinx joufflu, emmitoufflé d'une ample draperie de sables ! Dès mon enfance cette aquarelle d'Hébert me l'avait rendu familier et tel il m'apparut en 1907. Des bandes de touristes et d'Arabes babillards papillonnaient à l'entour, quelques-uns sur sa poitrine et d'autres sur son dos ; leurs voiles verts simulaient à distance des ailes d'insectes. Décrépi et résigné, comme le vieux lion de la fable, le pauvre subissait leurs injures ; son regard endormi se perdait dans le vague.

Il languissait déjà, énigme millénaire, 1 400 ans av. J.-C., sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Un jour, dit un conte traduit Thoutmès IV, las d'une accablé par le soleil, Sphinx. Et le roi entendit le moi, Thoutmès, mon fils, je rends-moi ma splendeur... »



LE SPHINX EN 1870  
(d'après une aquarelle).

En 1930, ce vœu démailloté au fond d'une

n'a pas changé, c'est toujours la face camuse, large et pleine, et le demi-sourire paternel. Mais les pattes sont nettoyées, de longues pattes grêles, restaurées, me dit-on à l'époque romaine, et qui, par le travers, donnent à la grandiose effigie une tournure si ridicule que vite on voudrait de nouveau l'enfourer dans son linceul d'éternité.

Que faire d'un tel morceau déjà vulgarisé par des milliers de kodaks.

Descendons au fond de la fosse sur le dallage de la voie primitive. Aux temps fabuleux cette voie sacrée amenait le pèlerin directement de la plaine. Il voyait *en montant* le colosse se profiler sur le ciel, tandis que de nos jours *on descend* du plateau des Pyramides pour le contempler de haut en bas, en le dominant.

Cette différence de point de vue et le simple jeu des lignes d'une perspective qui plafonne, opèrent une étrange transformation. La tête altière, émaciée, vous surplombe, vous foudroie d'un regard impérieux ; le cou s'est élancé, la mâchoire s'affirme durement, la bouche exprime une violence contenue, tandis que le front dégagé, proéminent, révèle une volonté inflexible, bref, tout concourt à donner à la divinité un aspect imprévu, autoritaire et formidable.

C'est une transfiguration, le grand dieu Harmakhis est ressuscité !





V  
LE GRAND SPHINX





ABOU-HAMMÂD.

DELTA.

## LE SMOISSONS



*Pharaon donna cet ordre aux inspecteurs du peuple et aux commissaires : vous ne donnerez plus comme auparavant de la paille au peuple pour faire des briques, qu'ils aillent eux-mêmes se ramasser de la paille. Vous leur imposerez néanmoins la même quantité de briques.*

Exode.

Les nuées d'or surchauffées au soleil de mai montent des hameaux enfouis dans les amas de gerbes et courent sur les terres blondes dans toute la vallée du Nil. La récolte du froment bat son plein ; le fellah travaille dans la joie.

Sur les aires, des centaines d'attelages primitifs tournent inlassablement pour libérer le grain, ce grain, symbole d'abondance, qui, aux époques fabuleuses, nourrissait le pays d'Égypte bien des siècles avant que Déméter la Bienfaisante l'apportât à Éleusis. Le char, muni de roulettes coupantes, est surmonté d'un siège massif décoré d'enluminures, sorte de trône barbare du haut duquel un gamin grave et digne, Aurige conscient de sa tâche auguste, pique les bêtes.

La paille, hachée menu, sert à l'alimentation du bétail. Elle déferle de tous côtés en molles ondulations d'où s'échappe une poussière impalpable. Pétrie avec le limon, la paille donne la solidité aux briques crues qui séchent par milliers sur les talus des canaux. Ce ciment armé de l'homme primitif, unique matériel de construction des fellahs, approprié à cet heureux climat, a fait ses preuves et l'on reste stupéfait en présence des solides murs d'enceinte pharaoniques, dont certains remontent à l'époque légendaire des premières dynasties. 



LE NIL VU DE BENI-HASSAN.

## LES FELOUQUES



*Le Nil est un monde. La lumière du Sud est inépuisable en féeries. Chacun de nous, comme un poète qui chante sa strophe dans un chœur, n'en peut fixer qu'un reflet instable.*

Louis Bertrand.

Les eaux amarantes du Nil se frisent des mille reflets de la chaîne arabe qu'on dirait sculptée dans un ivoire patiné par les siècles, et d'un ciel dont la brume perlée se mue dans l'azur le plus pur. Un vieux petit tombeau de cheikh, posé sur le promontoire comme un bibelot précieux, ajoute sa note de vieil or. Quelques masures bordent la rive avec un groupe de palmiers, et l'ensemble est animé du va-et-vient de fillettes aux robes de couleurs fanées, rose éteint, jaune paille et bleu pâli, qui mènent la cruche à l'eau. Le brouillard se dissipe et laisse chanter cette adorable symphonie.

Cependant tout là-bas, vers Nag Hamadi et son formidable barrage, apparaît un essaim

ENVIRONS DE NAG HAMADI.



de voiles blanches. Sous le vent qui se lève elles arrivent à tire-d'aile. Puissantes, impétueuses, leurs immenses voilures gonflées, elles bousculent le flot de leur proue pharaonique.

Et soudain, encore toute frémissante, l'une d'elles accoste la rive.





VI  
UNE FELOUQUE  
EN AMONT DE NAG HAMADI





CANAL PRÈS DE DEIROUT.

## **C H A M E A U X E T G A M O U S S E S**

*Les Arabes regardent le chameau comme un présent du Ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourraient ni subsister, ni commercer, ni voyager... Le buffle aime beaucoup à se vautrer...*

Buffon.

J'aime leurs physionomies. Je m'ébaudis de la hautaine soumission des premiers, du souverain mépris avec lequel ils considèrent le bipède, l'être chétif qui les mène par le bout du nez. Le chameau passe au milieu de la populace avec une superbe indifférence ; grâce à ses longues jambes il est distant et mieux encore, il surajoute à son mépris en élevant *die Nase hoch empor*, ce qui est le comble du dédain et marque qu'il se sent d'essence divine; volontiers je le vois, grand dolichocéphale blond, paré d'un binocle d'or tenu par un large ruban de moire !

En revanche la pauvre gamousse, que nous nommons buffle, m'apitoie. Pourquoi cet œil voilé et lointain, cette expression désabusée ? Est-ce le sentiment d'être affublée de cornes biscornues sur un long et triste visage, d'avoir un système pileux indigent, une peau noire fongueuse et fangeuse, une queue ridicule implantée sur une architecture indochinoise ? Cela expliquerait l'idée fixe qui la pousse à se cacher au plus profond des flaques boueuses, ne laissant émerger qu'un mufler plein d'amertume, las de vivre ! À moins, comme dit Buffon, que ce ne soit son plaisir.





ASSIOUT VU DES HYOGÉES.

## LES PLEUREUSES



*Et comme les grues qui font dans l'air de longues files vont chantant leur plainte, ainsi je vis venir traînant des gémissements les ombres emportées par cette tempête.*

Dante.

Elles viennent par la chaussée qui, d'Assiout, serpente à travers les terres inondées. Le vent agite leurs voiles noirs et nous apporte leur plainte indistincte et monotone. Elles viennent comme des ombres traînant des gémissements.

Puis le funèbre cortège passe le pont, s'engage sous l'âpre colline des hypogées antiques et se dirige vers le cimetière musulman. Dans le couloir étranglé la lamentation éclate déchirante.

TOMBEAU DE RAMOSÉ (XVIII<sup>e</sup> DYN.).

THÈBES.



Ainsi se perpétuent les scènes funéraires du Livre des Morts inscrites dans les hypogées. Ainsi se sont transmis au cours des âges, de l'aïeule à la mère, de la mère à la fille, les gestes, les intonations et la science des cris funèbres. Ainsi pleurent-elles au tombeau de Ramosé. 



VII  
LES PLEUREUSES  
AU CIMETIÈRE D'ASSIOUT





## PÊCHEURS



*Tous ceux qui ont des champs dans ce País font creuser de grandes fosses qui restent remplies de poissons, le Nil venant à diminuer, dont les habitants se nourrissent, ou qu'ils salent pour vendre.*

Benjamin, fils de Jonas de Tudelle, en 1173.

Scènes pastorales variées à souhait au long du canal. Sur toute l'étendue les rudes travailleurs manœuvrent la « chadouf » pour irriguer les cultures ; sans relâche, durant des heures, ils abaissent et relèvent la longue antenne, saisissent le seau ruisselant et le déversent dans la rigole.

Plus loin ils arrosent la route. Dans toute la vallée du Nil c'est la lutte quotidienne contre la soif et la poussière. Les eaux baissent dans les canaux, les mioches tout nus en profitent pour prendre du poisson

avec des engins de fortune. Des adultes bronzés, de taille fine et larges d'épaules, tendent leurs filets en travers du canal. Les poissons, resserrés en certains endroits et manquant



d'oxygène, sautent par centaines, en sorte que l'eau semble crépiter d'éclairs argentés. Au-dessus, les éperviers entrelacent de larges orbes sur la bombance offerte à tous. Leurs grandes ailes éployées sur le ciel du couchant donnèrent à l'architecture des Pharaons un de ses plus beaux motifs. 



LEVER DE SOLEIL SUR LA PLAINE D'ASSIOUT INONDÉE.

**L'INONDATION**  
~~~~~

*Dans l'embrasement de l'Occident Râ retrouve Osiris assis sur son trône au  
pays des Morts et leurs âmes s'unissent.*

Livre des Morts.

**À partir d'Assiout nous sommes dans l'inondation. De tous côtés s'étendent  
les plaines liquides aux limites fuyantes. Les villages émergent avec leurs bouquets**

PLAINE DE SOHAG SOUS L'INONDATION.







LES RIVES DE THÈBES.

## LES BERGÈRES

*Et une fois son grand frère lui dit :  
Prépare-nous notre attelage pour nous mettre à labourer, car la terre est  
sortie de l'eau...*

Le conte des deux frères, traduction Maspero.

**Le Nil assagi est rentré dans son lit. D'immenses étendues de terres désaltérées s'essorent dans les canaux ; de larges arabesques d'eaux immobiles stagnent, pareilles à des nappes de mercure ; miroitements dans les palmeraies, scintillements dans les vieux chaumes hérissés de la saison passée. Des attelages de buffles aplanissent le limon. La jeune verdure pointe et brode son tissu léger, couvre d'un tapis éblouissant les bosses du terrain et convie les laboureurs, les moutons et les petites bergères à se risquer sur la terre sortie de l'eau.**

LES HÉRONS ET LES IBIS.





ENVIRONS DE DENDÉRAH.

Les fillettes, vives et follettes comme leurs cabris, accourent au-devant de l'auto, fascinées, rieuses, prêtes à fuir dans une envolée de voiles et de jupes.

Les bouquets de palmiers, les villages enfouis dans les masses sombres des sycomores, forment des découpures sur le ciel qui s'embrase. Un immense rayonnement d'or rouge envahit l'occident tandis qu'à l'opposé un disque d'argent poli et verdâtre, la pleine lune, monte dans une nuée rose qui se mue en des nuances infinies... prestigieuse féerie qu'ignorent vos grands yeux brillants, petites bergères ; peu vous chaut d'Osiris et des pompes vespérales de Râ, une sucrerie fait mieux votre affaire. Allez, rentrez vos blancs moutons. 

LES PETITES BERGÈRES.







VIII  
LES PORTEUSES DE CRUCHES  
HAUTE-ÉGYPTÉ



K A R N A K  
: : : : : : :

*Dans notre passion de savoir, ne portons-nous pas des mains impies sur les cadavres des temples ?...*

*Que les artistes se rassurent ; ce sont des mains pieuses qui touchent aux pierres sacrées.*

Alex. Moret, Au temps des Pharaons.

Gigantesque carnage ! Pylônes ruinés, colonnades rompues, obélisques debout ou gisants, colosses mutilés, cortèges d'Osiris balafrés ou sans tête, tronçons de sphinx, débris sans noms, retraites de cobras.

Au milieu de ces décombres, la salle hypostyle de Sétî I dresse ses formidables colonnes dans un air épais, comme alourdi de sombres mystères. Près de là, dans le petit temple de Ptah, trône la déesse Sekhmet, seule divinité en place sur son piédestal, dernière survivante du crépuscule des dieux.

Un faible pinceau de lumière tombe de la voûte dans la crypte étroite et sombre. La déesse lionne, l'Ogresse comme dit Loti, frémit sous la caresse blonde du rayon. Noire divinité, impérieuse et terrible, elle darde sur le visiteur ses prunelles auxquelles le rais lumineux accroche deux étincelles.

Tête à tête saisissant, contact brutal avec la sauvagerie des mythes barbares. De

SEKHMET.



la salle hypostyle au Parthénon, de Sekhmet à Athéna, quel bond dans la lumière ! Ô douce figure de Minerve pensive du Musée de l'Acropole, que tu nous sembles proche et pitoyable!





LA PLAINE DE THÈBES ET LES COLOSSES DE MEMNON.

## BIBÂN-EL-MOULOUK



*Ce paysage est anthropophage.*

Flaubert, Notes de voyages.

Le soleil rasait les lagunes de Thèbes, dernières traces de l'inondation, comme nous passions en vue des colosses de Memnon. Le crépuscule nous attendait à l'entrée de la Vallée des Rois. Aucun être vivant dans cette gorge funèbre. *Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.* Le chemin s'enfonce dans la désolation pour déboucher en pleine obscurité, au milieu d'un étrange cirque lunaire flanqué de donjons de cauchemar. Nous sommes dans la retraite des Pharaons.

PRÈS DU TOMBEAU D'EYÉ.



Aux premiers feux du jour, les terrifiantes imaginations s'évanouissent. Au-dessus de notre tente, sur le ciel d'un bleu si dense qu'il semble pointillé de vermillon comme dans la peinture impressionniste, et pourtant d'une limpidité idéale, les hautes roches de l'hémicycle rutilent, pareilles à des coulées de cuivre en fusion.

De notre belvédère qui domine la tombe de Toutankhamon les entrées de quelques tombes royales sont visibles, minuscules trous noirs au bas des hautes falaises. Grandeurs et misères des pompes humaines! Tant de puissance, tant d'or, pour finir en poussière dans un terrier. 



IX  
ENTRÉE D'UN TOMBEAU  
DANS LA VALLÉE DES ROIS



## AUX ÉCHELLES DE L'ENCENS

*Le Bédouin est l'homme le plus libre de la terre.*

*« Je ne reconnais point d'autre maître que Celui de l'Univers », dit-il.*

R. Dozy.

De Kénèh à Kosseir, sur le golfe Érythrée, l'ancienne route des caravanes était assurée par une douzaine de camps romains qui protégeaient les puits. C'était une voie de communication avec les contrées d'où venaient les épices et les aromates, l'ivoire, l'ébène et l'or. Dans un des portiques du temple de Deir El-Bahari on peut voir en images la relation d'une célèbre expédition des

Égyptiens au pays de Pount sous le règne de la reine Hatshepsout. Plus anciennement encore, Sónkhkarî Amoni, dernier souverain de la XI<sup>e</sup> dynastie, avait envoyé son cousin Honnou en mission pour lui ramener des aromates frais.



*Je partis avec 5 000 fantassins, papyrus. Je donnai des outres, des vingt pains à chacun des hommes, chaque douze perches à la station de Bat (le buisson)*

*des ouvriers et des artisans, dit un supports en bois, des gourdes d'eau et jour. Et voici que je fis une citerne de et trois autres aux stations de Adahat et de Ahateb, pour y prendre l'eau. Voici que j'atteignis Touâ (Kosseir) et voici que je construisis un navire de charge et que je le chargeai de toutes sortes de choses... (Maspero).*

La minuscule oasis de Lakeita serait-elle le Buisson d'Honnou ? Quelques indigènes de la tribu primitive des Abâbdé y végètent à l'ombre rare de tamaris rabougris et de quelques palmiers qui gardent la citerne. Trembley croque une étrange fillette qui le regarde avec angoisse, car il emporte son image, quelque chose de son moi, de son Kâ auraient dit ses lointains ancêtres.

Plus loin de petites caravanes de Bédouins nous croisent, voire une simple famille, image biblique. Le père enturbanné, jambes nues, sec et fin comme un bronze de Barbedienne, nous dévisage d'un regard aigu et fier. Sur le chameau se balance un palanquin noir qui laisse entrevoir la noire silhouette de la mère et de l'enfant, découpée sur l'aveuglante réverbération des sables. 

CARAVANE ENTRE KÉNÈH ET KOSSEIR.





LE DÉSERT AUX ABORDS DU COUVENT.

### **SAINT ANTOINE**



*Qui ne comprendrait le dégoût, l'horreur qu'inspirait aux âmes nobles la pourriture dont l'hellénisme et l'Orient complices empoisonnaient l'humanité ?  
Prier ! Prier seul !...*

Gabriel Hanotaux, Le problème égyptien.

Vers l'an 300, Antoine, fuyant les turpitudes d'Aphroditopolis, s'enfonce dans les solitudes désertiques à l'est de la Thébaïde, plus loin, encore plus loin. Il s'arrête enfin dans un chaos de montagnes écroulées auprès d'une source fréquentée des lions. Dans la haute paroi de roches à pic s'ouvre un étroit boyau qui semble taraudé pour un chacal. Antoine y grimpe et parvient dans une grotte ovoïde juste assez longue pour qu'il puisse s'étendre. Ce sera sa haute retraite jusqu'à sa mort. De l'étroit belvédère la vue s'étale sur le désert, à l'infini.

**Enfin la paix !**

Mais voici que tout là-bas, à l'Orient, vers la mer Rouge, aux confins des sables miroitants, apparaissent les mirages et les hallucinations. Puis la féerie change. De longues écharpes jaunâtres se lèvent à l'occident vers la vallée du Nil ; au ciel jusque-là immuable se succèdent des signes, des formes, des fantasmagories flamboyantes. C'est le vent du désert, roi des épouvantements, qui arrive tout chargé des effluves démoniaques et exécrables des villes impures.

**La lutte recommence implacable, sans répit... Vade retro, Satana !**



X  
ÉGLISE DU COUVENT  
DE SAINT-ANTOINE





LA MER ROUGE ET LE DÉSERT À MERSA THELEMET.

Pour gagner le couvent de Saint-Paul nous doublons la Galala du Sud. Puis notre caravane serpente au long d'un rivage désolé. Contenus à gauche par la mer, à droite par une sierra calcinée, les sables étendent leur morne aridité piquée de-ci de-là de touffes desséchées. Pas une créature vivante, des traces de hyènes, des coquillages ; on songe à la détresse de l'homme égaré sur ces grèves. De quelle énergie surhumaine étaient donc pétris les premiers anachorètes !

Le corps, vite habitué à la cadence de nos hautaines montures, se laisse aller à la nonchalance de leur allure feutrée. L'esprit se grise d'une symphonie de couleurs que soutient le bruissement soyeux du ressac. L'imagination s'élance vers les lointains mystérieux du Sud. De proche en proche la découpe capricieuse du rivage conduit aux contrées des épices, des myrobolans et autres aromates, au royaume d'Ophir de la reine de Saba, au fabuleux pays de Pount.

Les heures s'écoulent ; nos ombres s'allongent ; la douceur du crépuscule, comme un tulle de deuil, répand sur l'étendue désertique une infinie tristesse. Puis la lune paraît. Notre caravane fatiguée, silencieuse, remonte un ouadi encaissé. Enfin, dans un décor sauvage de hautes roches, le monastère surgit, fantôme de forteresse. Au son grêle de la clochette, une petite porte s'est ouverte au bas du sombre rempart. Les bons pères s'empressent et nous introduisent dans un dédale de constructions archaïques.

Dix-sept siècles ont passé sur ce microcosme de vie végétative et contemplative sans y rien changer. Nous avons l'âpre sensation de vivre une page du *Livre des Merveilles*. 

AU COUVENT DE SAINT-PAUL.



## LE SINAÏ

*Les moines sont Arabes et Grecs et très craignant Dieu : ils ont coutume de montrer la Tête de sainte Catherine, avec l'enveloppe teinte de sang, et plusieurs autres saintes reliques que j'ai vues quoiqu'indigne de cet honneur.*

Jean de Mandeville, vers 1350.

Une mer de saphir crêtée d'écume. Brusquement, à l'abri d'un cordon de madrépores que dessine à l'infini le bouillonnement incessant du ressac, un miroir vert-bouteille évoque l'image de la « Très Verte » des Égyptiens.

Sur la plage brûlée de lumière quelques cases, quelques palmiers, c'est Tor. Sans transition s'étale le désert plat de Qaâh borné par l'écran violet des monts sinaïtiques. Huit heures lentes à chameau. Vers le soir s'ouvre à l'improviste, dans la haute muraille, une gigantesque fissure. Monde nouveau, chaos géologique, enchevêtrement de crêtes en dents de scie, pics aigus sabrés de failles étroites. Les parois verticales de calcaire brun, de grès jaune, de granit rouge, bleu, vert, tranchées jusqu'à la base, révèlent à nu les entrailles du massif. Des jets éruptifs, larges de vingt et trente mètres, s'y déploient en couleurs éclatantes et se ramifient en veinules jusqu'aux crêtes, arbres généalogiques des Titans.

L'imagination a peine à réaliser ce que sont les orages dans ce dédale et leur soudaineté ! L'ampleur des alluvions, l'énormité des pierres roulées témoignent de cataclysmes au milieu desquels l'homme n'est qu'un insecte.

Trois jours durant nous suivons le lit desséché du torrent, passant d'une cluse étranglée dans un cirque, d'un palier plus élevé dans une vallée désertique. Parfois, une source cristalline surgit des tiges d'or d'une touffe de roseaux et avive le lit de cailloux ourlé de verdure. Plus souvent la source se réduit à une simple flaque couverte d'écume, œil morne sous un sourcil moussu. La tente est dressée. Les chameaux déchargés, nus et grotesques, cherchent

leur pitance aux branches tordues des tamaris dans un chaos de granits monstrueux, vision antédiluvienne.

Au quatrième matin, du haut du dernier col nous apparaît, minuscule enclos dans un ravin pétré, blotti dans l'ombre du Djebel Mousa, le couvent de Sainte-Catherine, tel qu'il fut construit sur l'ordre de Justinien.

LE COUVENT DU SINAÏ.





XI  
SUR LA ROUTE DU SINAI





LES MIRAGES ENTRE LES OASIS DE KHARGEH ET DE DAKHLEH.

**L E P A Y S D E  
L A S O I F**

*L'armée de Cambyse arriva pour sûr à Oasis distante de Thèbes de sept journées de marche à travers les sables et qui s'appelle Îles des Bienheureux... Mais lorsqu'au départ d'Oasis ils furent quasi à moitié chemin, il souffla sur eux un vent du Midi d'une force extraordinaire, portant des monceaux de sables qui les ensevelirent tous. Tel fut au rapport des Ammoniens le sort de cette armée.*

Hérodote.

Cinq longues étapes de chameau à travers un désert très mouvementé séparent les oasis de Khargeh et de Dakhleh ; pas un seul puits. À l'extrême limite de l'horizon apparaissent les mirages, archipels de verdure sur des eaux miroitantes, fugaces et trompeuses images.



**Le mythe de Tantale  
serait-il natif du désert ?**

**À la piste des  
caravanes se mêle  
l'ornière rectiligne  
de l'automobile  
conquérante qui  
franchit désormais la  
distance en une seule  
journée.**

**Un spectacle  
tragique nous atten-  
dait : les squelettes  
de cinquante-six  
chameaux, sinistres  
bornes qui, sur deux  
cents kilomètres,  
ponctuaient l'étendue.**





LE DÉSERT.

L'effroyable rictus, les membres contorsionnés par l'agonie, la toison desséchée encore adhérente, cette chose affreuse devenait au cours rapide de l'auto un cauchemar intolérable au ralenti.

Obsédés par la pauvres chameaux ce vîmes surgir, sur le premier bouquet de Bienheureux.



vision galopante des fut avec joie que nous cercle de l'horizon, le palmiers des Îles des

Oasis ! Quelle splendeur et quelle douceur aussi dans ce nom !



AU BORD DU LAC.

OASIS DE SIOUAH.





XII  
UNE SOURCE  
OASIS DE SIOUAH





KALAMOUN.

OASIS DE DAKHLEH.

## L' O A S I S D E J U P I T E R A M O N

*... Pour aller au temple d'Amon il y avait deux dangers : d'abord la disette d'eau, ensuite la chance d'être surpris, en traversant ces immenses plaines de sables mouvants, par un vent violent du Midi, comme il arriva à l'armée de Cambyse... Chacun s'inquiétait à cette idée, mais il n'était pas facile de détourner Alexandre une fois sa résolution prise.*

Plutarque.

Dans l'immensité déserte les belles dunes de sable fauve s'alanguissent sous les caresses torrides de Râ, créateur de vie. Elles rampent sournoises ; elles ont cerné les tombeaux dont les coupoles flambent comme craie au chalumeau oxhydrique ; goulues elles mordent déjà la verte lisière de la palmeraie.

Sous les palmes, dans la fraîcheur exquise, les cases de boue durcie se blottissent agglutinées. D'étroites venelles, des tunnels, se fauillent dans cette termitière avec le jeu alterné des ombres denses et des clartés violentes.

Dans les jardins, palmiers, grenadiers, citronniers, orangers hauts de vingt mètres, chargés de fruits d'or, entourent un miroir d'eau, la source. Elle paraît morte, n'étaient les ruisseaux qui s'en échappent et brillent comme du vif-argent dans les sous-bois. Le tableau idyllique de cette vasque limpide ourlée d'une végétation exubérante appelle les visions de Milton ou la fable d'Héraclès. Le regard se perd dans cette eau merveilleusement transparente et devine des grottes d'émeraude d'où s'élèvent et s'étalent, en un balancement doux, les algues mordorées, longues écharpes, blonde chevelure de la divinité tutélaire tapie dans sa retraite profonde. Quelques bulles d'air, perles brillantes, montent égrenées et crèvent à la surface du miroir. La source est vivante...

RACHDA.

OASIS DE DAKHLEH.





Nous avons cueilli les merveilleux fruits d'or des Hespérides. La pulpe en était glacée et comme perlée de givre, toute gonflée d'un jus délicieux. Nous nous sommes assis sous le palmier qui nous tendait ses régimes cuivrés surchargés de dattes onctueuses. Tous les arbres de ce paradis sollicitaient notre curiosité gourmande, mais nous cherchions en vain le lotos, le doux fruit de l'oubli.



LA RÉCOLTE DES OLIVES À SIOUAH.



L'oasis de Siouah occupe une dépression du Sahara inférieure d'une vingtaine de mètres

UN MINARET.

BOURG DE SIOUAH.



au niveau de la mer. Les bourgs de Siouah et d'Aghourmi coiffent des protubérances au milieu de la cuvette, nids de frelons, pétris de boue, crêtés de croulantes murailles. Occupée par des sectes rivales, les Sénoussis et les Médanis, l'oasis fut toujours d'un abord périlleux. En 484 avant J.-C. Hérodote la décrit. Alexandre va y consulter l'oracle de Jupiter Amon. Dans les temps modernes Browne, le premier, y pénètre en 1792 et retrouve les vestiges du temple au milieu des masures, tels les débris d'un coffret d'ivoire agglutinés dans un nid de guêpes maçonnes. Le XIX<sup>e</sup> siècle compte à peine une quinzaine d'explorateurs dont plusieurs n'en sont jamais revenus.

Avec l'automobile cette expédition est devenue un sport plein d'imprévu ; le long de la piste on rencontre plus de carcasses d'autos que de chameaux ! 



LES ÎLES D'ÉLÉPHANTINE ET D'ATROUN ET LA PREMIÈRE CATARACTE.

ASSOUAN.

## LA PREMIÈRE CATARACTE



*Sur un espace d'environ dix stades, en déclive, resserré entre des rochers escarpés, le Nil forme un précipice rapide, hérissé de blocs de pierres et d'écueils menaçants. Le fleuve se brise avec violence contre ces obstacles et, rencontrant des contre-courants, forme des tournants d'eau prodigieux. Tout le milieu est couvert d'écume et remplit d'épouvante ceux qui en approchent.*

Diodore de Sicile.

Les rives d'Assouan et d'Éléphantine fuient sur la magie des eaux, collines fauves des hypogées, palais nichés dans la verdure, palmeraies, masses arrondies de granit rouge, îlots coiffés de bungalows, cultures cernées de sable d'or...

Peu à peu l'aspect du fleuve change. Une agitation croissante, un frémissement des eaux comme exaspérées, de perfides petits Maelströms qui girent, avides suçoirs. Puis sur l'étendue une crépitation de vif-argent, un bouillonnement immense dans une rumeur confuse qui enfle jusqu'à devenir un tonnerre continu, tout révèle la furieuse bataille que livre dans les profondeurs l'élément fluide aux prises avec les roches plutoniennes. Sans trêve l'eau infatigable, étreint, arrondi, polit et désagrège. De tous côtés, dans les bouillonnements d'écume apparaissent de noires échines de récifs. Nous sommes dans les rapides de la première cataracte. Notre petit bachot, surnommé *Ra-Do*, halète essoufflé, pirouette comme un bouchon et échappe en se jouant aux traîtrises de Khnoum, dieu de la cataracte, que prévoit l'œil avisé du patron. Au paroxysme de ce tumulte la grande muraille du barrage se dresse, et sans transition nous voici dans l'eau calme et le silence des puissantes écluses. Khnoum est muselé. SSSSSSSSSSSSSSSSSSSS



LE TEMPLE D'ISIS ET LE KIOSQUE DE TRAJAN.

PHILÆ.

P H I L Æ

*Ce fleuve Nile seroit recommandable en toutes choses, s'il ne se rencontroit certains animaux faits comme des Dragons, qui dévorent les hommes, les chevaux, et tous les autres animaux jusque sur le rivage : ces animaux se nomment vulgairement Coquillaire.*

Haiton, Seigneur de Curchi, vers 1300.

Les temples émergent des eaux. Ainsi les a vus et pleurés Loti, rien n'a changé de cette désolation. La lente agonie se poursuit, et quand le barrage aura été surélevé d'environ dix mètres la mort de Philæ sera consommée.

Nous avons pénétré au crépuscule dans le temple d'Isis, nos rames frôlaient les faces aplaties des chapiteaux hathoriques. Dans l'obscurité du sanctuaire l'eau clapotait verdâtre, croupissante, doublant l'horreur de cet antre digne de receler des monstres coquillaires. Réfugiés sur la terrasse du temple et roulés dans nos couvertures nous nous sommes

DANS LE TEMPLE D'ISIS.



endormis sous le scintillement céleste, au souffle pur de la nuit. Sur les eaux assoupies, les reflets des étoiles, lueurs nonchalantes, dansaient en s'étirant. Tout près flottait comme une apparition, la sombre silhouette du petit kiosque de Trajan, palais englouti des ondines du Nil.





XIII  
AU VILLAGE NUBIEN  
DE DEHMIT





LE NIL À BAB EL-KALABCHEH.

## UN VILLAGE NUBIEN

*12 mars 1850. — Ce qu'il y a à voir ici est énorme. Nous entrons dans la Nubie. La nature est tout autre. Le paysage est d'une férocité nègre ; des rochers tout le long du Nil qui maintenant devient resserré, des montagnes de sable qui au soleil semble être de poudre d'or*

Flaubert, Correspondance.

Les villages s'égrènent au long des talus rocheux. Cases grises sur des éboulis gris quand le soleil est haut, noires silhouettes sur des scories d'enfer quand l'éclairage est à contre-jour. Le désert affleure ces berges désolées et laisse fluer dans le fleuve d'épaisses coulées de sable fauve ; pas la moindre verdure. De quoi donc vivent les indigènes ? Très différentes des habitations égyptiennes, leurs cases se présentent avec des frontons largement découpés, ornés d'assiettes de faïence et parfois, comme talisman, d'une tête de gazelle ou d'un crocodile modelé sur la façade. La porte bien charpentée est décorée d'ornements asymétriques jaunes et bleus ou rouges et verts. On pénètre dans une vaste cour et l'on se trouve en face d'une première case, la « mandarrah », où le visiteur est accueilli par un verre de thé aromatisé. La case des femmes occupe le côté opposé de la cour ; des peaux de gazelles, une mandoline faite avec une carapace de tortue, des colliers de verroterie, des sparteries du Soudan ornent l'intérieur.

Comme nous prenions le thé, des cris de femmes éclatent vers le harem. Un bambin vient



d'être piqué par un scorpion, et cela ne pardonne pas. Aussitôt mon compagnon bondit sur sa trousse pour faire la piqûre de sérum. Le pauvre sera-t-il sauvé ?... Inch Allah ! 🙄🙄🙄



FORTERESSE DE KARANOG (III<sup>e</sup> SIÈCLE APR. J.-C.)

NUBIE.

## SOUS LE TROPIQUE



*1<sup>er</sup> janvier 1829. — Nous passâmes ensuite sous le tropique, et c'est de ce moment, qu'entrés dans la zone torride, nous grelottâmes tous de froid.*

Champollion, Lettres d'Égypte et de Nubie.

**Nous coupons le tropique du**

**Cancer. La vue s'est élargie, un liséré de verdure court au ras de l'eau ; le terrain cultivable augmente, de grêles palmiers piquent la berge. Les femmes descendent à la rive pour puiser l'eau du ménage, mais hélas ! La cruche au galbe élégant est remplacée par le prosaïque bidon de benzine que sème à profusion jusqu'au Soudan la civilisation envahissante.**

**Nous faisons escale de-ci de-là. Le temple de Gerf Hussein, à moitié taillé dans le roc, nous montre à l'intérieur six colosses dressés, statues monstrueuses de Ramsès II. Ces ogres sont d'une barbarie inimaginable ! Plus au sud le temple d'Es-Seboua nous régale d'un amusant anachronisme, saint Pierre trônant dans le lieu très saint entre deux Pharaons, œuvre naïve des premiers chrétiens. Puis Korosko d'où partent les caravanes pour la mer Rouge et pour Khartoum ; Derr la jolie capitale de la Nubie enfouie sous les ombrages...**

**Le paysage se modifie encore. Les plaines s'étendent, bornées par d'étranges montagnes en forme de cônes tronqués ; des boqueteaux de santh aux fines branches, hérissées de longues**

**épines, jonchent le sol de boules d'or. Puis un autre arbre singulier, le palmier doum, apparaît isolément ; il donne de gros fruits bruns, polis et comestibles.**



TEMPLE DE MAHARRAKA.





LE NIL EN NUBIE.

### **LE CHANT DU NIL**

*De tout temps, les hommes ont vu, de leurs yeux vu, des spectacles que la réalité ne leur offrait pas*

Victor Bérard, Calypso.

Splendeur des nuits nubiennes, magie des *Mille et Une Nuits* ! De ma couchette juchée sur le rouf de notre *Ra-Do*, je plane sur un paysage de rêve. La « sâqieh » a cessé sa longue plainte, elle dresse à côté sa tour et sa charpente noire sur le ciel lumineux. Le fleuve s'étale dans sa plénitude ; il ruisselle de diamants sous les rayons de la lune, et, dans le silence, son chant monte aux étoiles ; voix grave, voix de basse caverneuse sur laquelle se dessinent en fioritures le gazouillis des vaguelettes, le murmure des tourbillons, la plainte qui sourd des profondeurs... Wagner dans *l'Or du Rhin* a révélé cette énorme respiration du fleuve, ces fluidités, ces mouvances glauques, ces rumeurs d'abîmes...

Ai-je rêvé ? J'ai vu dans le sillage argenté s'ébattre des monstres étranges, Ririt l'hippopotame, le cochon du fleuve, dieu des accouchements ; Sebek le crocodile et toute sa tribu dévorante ; Amaït la mangeuse et l'oxyrhynque.



---

Ce poisson fabuleux qui mit Isis au désespoir en avalant une partie de son malheureux époux Osiris dépecé par Seth le méchant frère. Puis m'est apparu Apopi, le grand serpent qui, dans le Nil céleste, chavirait parfois pour s'amuser la barque du Soleil. Au dire des fellahs, écrivait Maspero, le monstre chavire encore les imprudents qui naviguent de nuit. Ils en racontent des faits troublants.

Au matin, un tintamarre me tire de mes rêves. J'entends un bruit de ferraille, des engrenages qui grincent, un piston qui renâcle et les invectives de Masri, notre mécano nubien. Noir et luisant, tartiné de caviar, sa tignasse crépue hérissée, il manipule la mécanique rétive et la corrige à grands coups de marteau. Le piston rentre en lui-même, et *Ra-Do* assagi reprend le fil de l'eau.



AU BORD DU NIL.

NUBIE.

Les indigènes sont accueillants. L'un d'eux nous offre deux peaux de jeunes crocodiles. N'aurais-je donc pas rêvé ! *Les crocodiles sont particuliers nourrissons du Nil, desquels nous en voyons les peaux quasi en tous lieux*, notait Pierre Belon en 1550.

Non loin d'Abou-Simbel, une mince palmeraie pressée contre le fleuve par les dunes fauves du désert abrite quelques paillottes. Les indigènes en grande liesse entourent la felouque du « bakal », l'épicier ambulante qui cabote depuis Assouan et les ravitaille en sucreries et en nouveautés. Nouveautés un peu en retard sur les modes d'Europe ! Les dames se pavent dans la poussière du désert en robes à traîne couleur puce, et avec quelle grâce souveraine ! Cependant qu'à Paris la jupe courte est de rigueur. Ô princesses lointaines ! Que la mode est donc cocasse et ses fantaisies déconcertantes !



LE GRAND TEMPLE-CAVERNE D'ABOU-SIMBEL.

## ABOU - SIMBEL



*O I-sis und O-si-ris schenket*

Mozart, La Flûte Enchantée ou Les Mystères d'Isis.

« Gigantic ! Kolossal ! Formidable ! » exclament les clients de Cook and Son.

Les bons géants taillés en plein roc dominant le rivage. Face au soleil levant, ils regardent d'un œil placide le fleuve qui s'écoule immuable, les générations qui passent et les touristes ridicules qui, depuis Hérodote, gesticulent et ergotent à leur pied. Une nuance d'ironie souriante joue aux coins de leur bouche, expression de bonté narquoise, de tolérance qui n'est pas dupe et de gaillardise, Pantagruel et Gargantua au naturel. Rabelais serait-il venu jusqu'ici ?...

Mais c'est au clair de lune, dans l'atmosphère subtile et diaphane des nuits soudanaises qu'il faut les contempler. L'impression est en vérité féerique.

Les rayons rasants de lumière argentée cernent d'une large touche les gigantesques figures et les enlèvent sur l'ombre dense et veloutée. À peine distingue-t-on la porte du temple et, au-dessus, la niche du dieu. De ce contraste et de ces effluves lumineux se dégage un tel frémissement qu'on croit voir palpiter les colosses et luire leurs prunelles dans les sombres orbites.

Les Nubiens, pareils à des prêtres aux blanches tuniques, avaient suivi mon compagnon dans les ténèbres du sanctuaire. Encore quelques reflets de torches sur le chambranle et je demeurai seul, comme halluciné. Ces apparitions furtives des pompes d'autrefois, ce décor grandiose et enchanté sous le ruissellement des splendeurs sidérales, la basse assourdie du fleuve, tout évoquait le génie du Grand Initié et l'immortelle beauté de ses *Mystères d'Isis*.



LE NIL AUX PORTES DU SOUDAN.

## LE DERNIER SANCTUAIRE

*Or le dieu s'en alla chez les Nègres lointains,  
Les Nègres répartis au bout au genre humain...  
Devant leur hécatombe de taureaux et d'agneaux  
Il vivait dans la joie installé au festin.*

Odyssée, Traduction Victor Bérard.

Tout petit, il est taillé dans la paroi de grès à pic sur le fleuve à quelques kilomètres de la frontière soudanaise et de la seconde cataracte.

De la première salle, dont le plafond est soutenu par quatre colonnes trapues, nos regards s'élançaient au long du fleuve vers le mystérieux Soudan. C'est là-bas qu'au début de l'*Odyssée* Poséidon fait bombance chez les Noirs.

Par instant nous pouvions avoir l'illusion que la fête continuait. La brise lointaine nous apportait une sorte sourds et rythmés. Les une hécatombe de

Comme nous nous des nôtres signale roche au ras de l'eau. tire. Le reptile touché l'eau. Enfin, parvenus notre voyage, et, après

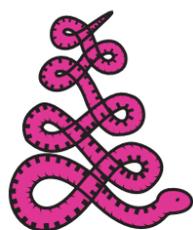


SANCTUAIRE D'HOREMHEB.

de rumeur, des sons indigènes faisaient-ils noirs taureaux ?...

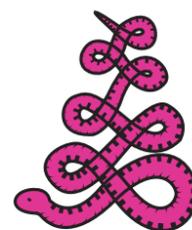
embarquions, un un serpent sur la Trembley épaule et disparaît au fil de à l'extrême pointe de tant d'horribles

descriptions, nous en avons vu un ! Avec les deux ibis sacrés et coriaces, une douzaine de perdrix, la peau de hyène achetée aux Bédouins et deux dépouilles de bébés crocodiles, notre tableau de chasse faisait figure. Nous pouvions rentrer au pays plus fiers que Tartarin !



*Il n'est homme parlant de diverses choses qui puisse si bien dire, que les lecteurs sévères, envieux et de mauvais vouloir, ne trouvent à redire et calumnier. Mais je prie ceux qui de bon zèle accepteront mon labeur, qu'ils supportent les fautes s'ils en trouvent aucunes.*

Pierre Belon, vers 1550.





XIV  
LES COLOSSES D'ABOU-SIMBEL  
AU CLAIR DE LUNE



II

# L'ÉGYPTE DES PHARAONS

PAR

GUSTAVE JÉQUIER

PROFESSEUR D'ÉGYPTOLOGIE À L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

CHARGÉ DE LA DIRECTION DE TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES AU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE







LA PYRAMIDE À DEGRÉS.

SAQQARAH.



La Nature a donné à l'Égypte un beau ciel, un climat excellent, un grand fleuve, une terre d'une fertilité incomparable, tout ce qu'il faut pour qu'une civilisation puisse s'y développer dans les conditions matérielles les plus avantageuses ; elle a été moins généreuse pour le superflu qui fait le charme de la vie, pour le pittoresque par exemple : la monotonie domine dans cette vallée creuse au travers d'un désert peu accidenté et plus bas dans la grande plaine qui s'étale jusqu'à la mer. Si l'Égypte est un pays de merveilles, c'est à l'homme seul qu'elle le doit, à l'homme qui, poussé par ses aspirations religieuses et doué d'un tempérament artistique peu commun, a couvert toute la région de monuments qui font aujourd'hui l'admiration du monde entier.

D'origine inconnue, la race égyptienne, si souvent renouvelée et rajeunie au cours des siècles par l'introduction d'éléments étrangers, occupait le pays des milliers d'années avant le début de l'histoire : les gisements préhistoriques qui abondent dans le pays en sont la preuve et les légendes ainsi que certains textes religieux nous ont conservé le souvenir de la formation des principautés locales, puis des royaumes du Sud et du Nord, de leurs luttes et des fluctuations du pouvoir jusqu'au moment où un roi du haut pays réussit, en prenant la couronne, à organiser le système des deux royaumes unis, principe de la monarchie pharaonique.



UN DES MONUMENTS DE DJÉSER.

SAQQARAH.

Cette organisation devait durer des milliers d'années, non sans subir des secousses, des crises, des éclipses même, dont les principales coupent l'histoire en trois grandes périodes auxquelles nous avons donné les noms d'Ancien Empire, Moyen Empire et Nouvel Empire. Les Anciens eux-mêmes avaient déjà établi une autre division en trente

dynasties, correspondant assez bien à la suite des événements et à la succession des différentes races qui tinrent le pouvoir suprême. Quant à la chronologie, la façon dont les Égyptiens comptaient les années de leurs rois n'a pas encore permis de l'établir de façon un peu précise.

La période des rois thinites, transition avec les temps préhistoriques, est une époque de gestation ; les monuments nombreux mais peu apparents qui nous en sont parvenus font voir les débuts de l'architecture de briques et dans le domaine de la sculpture l'affirmation un peu naïve encore, mais déjà bien nette, des tendances qui feront toute l'originalité de l'art égyptien.

L'avènement des rois memphites marque une étape nouvelle où apparaît tout d'un coup, parfaite dans ses formes aussi bien que dans sa technique, une architecture de pierre dont le développement antérieur a dû s'accomplir dans le Delta, pays de culture plus avancée que la Haute-Égypte, mais dont les monuments très anciens ont tous disparu. Le monument que Djéser fit construire au bord du désert, au-dessus de Memphis, sa capitale, est un gigantesque ensemble fortifié contenant des édifices de toute sorte, temples, chapelles, galeries, magasins, groupés autour du tombeau, lequel, recouvert d'une véritable montagne de pierre, devait servir de modèle aux sépultures des rois pendant de longs siècles. Par analogie, nous donnons à ce monument le nom de pyramide à degrés, mais ce n'est en réalité qu'une superposition de massifs aux parois inclinées dominant, dans la nécropole de Saqqarah, ce groupe d'édifices dont l'exhumation récente a été une révélation artistique : colonnes dont les fûts évoquent le souvenir de

l'ordre dorique, avenue bordée de supports fasciculés d'un type inconnu, murs nus dont l'appareillage impeccable donne l'idée de la perfection ; éblouissante aurore de l'architecture égyptienne, qui jette un jour tout nouveau sur cette civilisation captivante. Ordre, simplicité, sérénité, telle est la règle qu'énoncent ces premiers monuments de pierre, règle qui devait être suivie, presque sans faillir, pendant des milliers d'années.

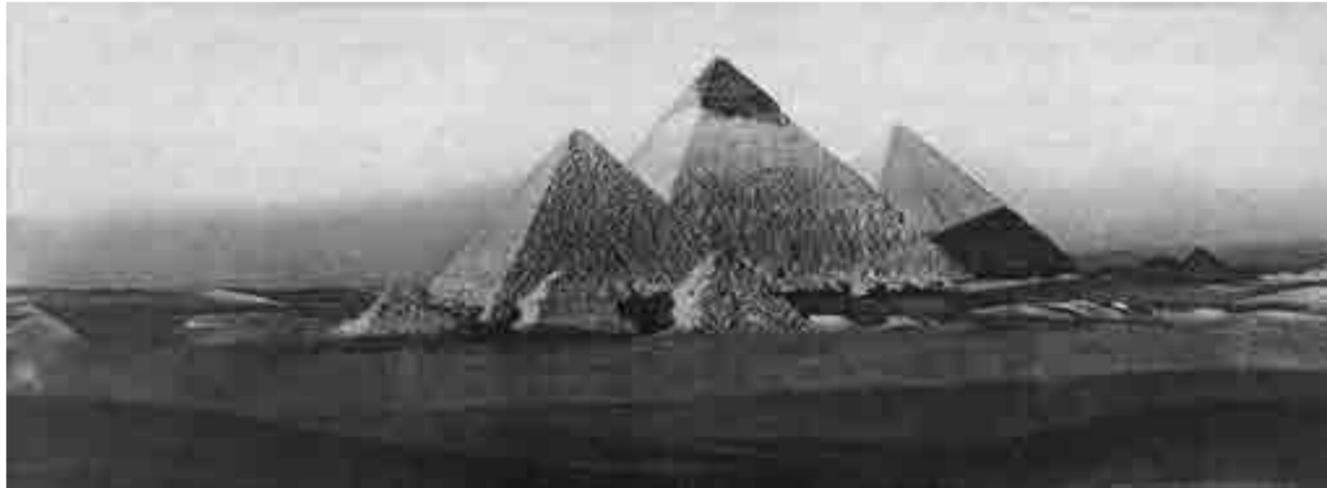


UN MASTABA DANS LA NÉCROPOLE DE GIZEH.

En ce temps-là, l'Égypte était, à part la lointaine Babylonie, le seul pays du monde ancien qui fut constitué en un grand état et doté d'une organisation stable, correspondant à un stade de civilisation déjà avancé ; elle n'avait rien à craindre de ses voisins, sortant à peine de la barbarie, et pouvait faire converger toutes ses forces sur son développement intérieur qui progressa rapidement dans tous les domaines, sous l'impulsion du gouvernement qui administrait sagement et fermement toute la vallée du Nil jusqu'aux confins de la Nubie.

La royauté est d'origine divine : les dieux ont créé le pays et l'ont gouverné, dit la légende, pendant des milliers d'années ; les pharaons sont leurs descendants directs, leurs successeurs légitimes, ils sont eux-mêmes presque des dieux, ils sont tout-puissants, mais soumis sans doute à certaines règles que leur ont transmises leurs ancêtres divins, et en particulier Osiris, le véritable organisateur du monde et le bienfaiteur de l'humanité. À en juger par les résultats, l'œuvre de ces rois-dieux fut féconde pour le pays, dont les monuments attestent la grandeur et la prospérité.

Autour du pharaon gravite une armée de fonctionnaires de tout rang et de toute classe ; ces classes ne sont point fermées, elles s'ouvrent largement à tous ceux qui, par leurs talents et leur mérite, peuvent s'y introduire, même s'ils sont de basse extraction. Les fonctions judiciaires, militaires, administratives, religieuses même sont accessibles à tous et ce renouvellement constant des éléments actifs du gouvernement est peut-être une des causes de la longévité du pharaonisme.



LES GRANDES PYRAMIDES.

GIZEH.

Si les charges militaires comptaient pour peu de chose pendant cette période de paix complète, le clergé devait prendre rapidement une importance considérable chez un peuple aussi profondément religieux. Soutien naturel du pouvoir théocratique qu'il avait contribué à établir, il finit par exercer sur lui une influence prépondérante, cherchant même à le supplanter, et ce fait qui se produisit à plusieurs reprises, amena chaque fois une crise grave, si ce n'est une disparition momentanée de la monarchie.

Le fonctionnarisme également pouvait devenir un danger pour le pouvoir central. Ainsi nous voyons peu à peu, au cours de l'Ancien Empire, les gouvernements des provinces devenir héréditaires, et une féodalité se créer dont les grands chefs devaient finir par mettre en échec la royauté. La monarchie toute-puissante de la IV<sup>e</sup> dynastie, avec son gouvernement groupé autour d'elle en une homogénéité parfaite, finit par céder la place à des rois qui sont en une certaine mesure sous l'emprise du clergé d'Héliopolis, tandis que d'autre part l'importance des fonctionnaires s'accuse toujours davantage ainsi que leur richesse et leur luxe. Le régime était viable sans doute, mais après des siècles d'usage, les rouages devaient finir par faire éclater l'organisme.

La tombe des mains centenaire, le pouvoir presque subitement, taires se disputèrent ses plus d'un siècle, et ainsi période de prospérité nous le nom d'Ancien

SCÈNE DE FOUILLES À SAQQARAH.



Lorsque le sceptre d'un monarque central s'évanouit les grands feuda-dépouilles pendant se termina la longue à laquelle nous don-Empire.

---

L'histoire de tous ces rois memphites, même des plus importants d'entre eux, nous échappe à peu près complètement. Nous n'en connaissons que les noms, l'ordre de succession et la mention de quelques événements, mais nous pouvons au moins juger de l'œuvre qui s'accomplit sous leurs règnes par les monuments qu'eux et leurs contemporains nous ont laissés.

La principale préoccupation des Égyptiens fut toujours d'obtenir la vie éternelle et pour cela d'assurer la préservation de leur dépouille matérielle, la perpétuation de leur culte funéraire et de leur souvenir parmi leurs descendants. Il s'agissait pour cela de se construire des tombeaux durables où leurs corps pussent séjourner en paix pendant l'éternité, de les aménager suivant leurs conceptions religieuses de l'autre monde et de les pourvoir de tout le nécessaire pour un temps illimité.

La montagne d'Océgard aux habitants de la vallée du Nil les offrait à cet égard aux habitants de la vallée du Nil les meilleures garanties, en dehors du tourbillon d'un terrain privilégié de la vallée du Nil les délaissés, sur un terrain privilégié par sa sécheresse, dont l'étendue était pour ainsi dire illimitée et qui toutefois se trouvait à proximité immédiate des lieux habités. Le voisinage de Memphis, la capitale bâtie par Ménéès, le premier roi historique, à la limite de ses deux royaumes, était particulièrement favorisé et tous les pharaons, à l'exemple de Djéser, élevèrent leurs tombeaux près du sien, isolés ou par



MYKERINUS.

de la crête des sables, des deux côtés de la pyramide à degrés, on voit se dresser, de Dahchour à Abou-Roache, par Saqqarah, Abousir et Gizeh, ces montagnes artificielles dont les unes ont encore conservé, avec leurs lignes bien accusées, la noble fierté d'un monument royal, tandis que d'autres, privées de leur revêtement, tendent modestement à se confondre avec le terrain mouvementé qu'elles dominaient autrefois.

Vivants, les courtisans se groupent autour de leurs rois ; morts, ils entourent de leurs tombeaux les pyramides des êtres semi-divins qui continuent à les



PYRAMIDE DE MEÏDOUM.

protéger dans l'autre monde. Leurs tombes varient d'importance suivant la qualité et la richesse du destinataire, mais rentrent toutes plus ou moins dans un type commun, spécial à l'Égypte, qu'on désigne par le terme local de « mastaba ». La sépulture même est profond sous terre, cachée le mieux possible ; au-dessus, un massif de maçonnerie plus ou moins grand, de forme rectangulaire, aux parois inclinées, contient la niche de la stèle, siège du culte funéraire et porte de communication fictive entre le mort et les vivants, ainsi qu'un certain nombre de chambres décorées de reliefs, précieux tableaux de la vie courante, qui remplaçaient magiquement l'âme du défunt dans un milieu semblable à celui qu'il avait quitté.

PYRAMIDE RHOMBOÏDALE À DAHCHOUR.





PYRAMIDES D'ABOUSIR.

Dans la nécropole de Gizeh, les mastabas forment à côté des pyramides de véritables villes, avec tous les monuments rangés en longues avenues droites, mais cette belle ordonnance n'est pas observée partout ; ainsi à Saqqarah, tout près de la capitale, les générations se sont succédé pendant des siècles, cherchant des coins encore libres pour leurs sépultures, se glissant entre les anciennes tombes ou les démolissant en partie pour se mettre à leur place, d'où le désordre qui règne dans cette partie importante de la nécropole memphite.

LES PYRAMIDES DE DAHCHOUR.





LE MASTABA FARAOUN ET LA PYRAMIDE DE PÉPI II.

SAQQARAH.

De ce vaste champ des morts émergent les pyramides qui jalonnent le désert, témoins impressionnants d'un mystérieux passé ; d'abord, assez loin vers le sud, à l'entrée du Fayoum, celle de Meïdoum, avec sa forme curieuse aux parois presque droites qui date du début de la IV<sup>e</sup> dynastie, puis dans le désert de Dahchour, aux portes de la capitale celle, un peu plus ancienne, à laquelle la double inclinaison des faces a fait donner le nom de « pyramide rhomboïdale », si belle et si imposante avec son revêtement bien poli en partie encore en place. Celle-ci et sa voisine qui est à peine plus jeune, mais présente déjà la forme classique, sont comme perdues au milieu des sables tandis que celles de Gizeh s'élèvent sur un éperon rocheux qui domine la vallée. Les Grecs avaient mis au nombre des merveilles du

INTÉRIEUR DU MASTABA FARAOUN.



monde ces trois tombeaux qui ont immortalisé les noms de Kheops, Khephren et Mykerinus, et dont l'image universellement répandue ne rend que faiblement la sobre beauté des lignes et des formes et surtout la maîtrise avec laquelle les anciens avaient accumulé et assemblé cette masse de matériaux énormes. Au pied de ce groupe veille toujours le sphinx taillé à même la roche, souvent réparé, aujourd'hui dégagé des sables qui l'envahissent, personnification d'une époque dont tous les vestiges portent l'empreinte du grandiose et du colossal.

Sans doute des motifs d'économie engagèrent-ils les rois de la V<sup>e</sup> dynastie à



TEMPLE D'UNE DES PYRAMIDES D'ABOUSIR.

construire le noyau de leurs pyramides en matériaux plus légers ; aussi, maintenant que le lourd revêtement a disparu, ne reste-t-il plus de ces monuments, à Saqqarah et à Abousir, que des monticules informes. Par contre, les grands temples funéraires que ces rois avaient construits devant leurs pyramides nous ont livré, outre

des séries de remarquables décorations murales, les premiers exemples et aussi les plus purs de galbe, des colonnes florales, le triomphe de l'architecture égyptienne.

Des motifs religieux et surtout des considérations pratiques relatives à la survie de l'âme humaine ont imprimé à la peinture et surtout à la sculpture un élan qui les fait marcher de pair avec l'architecture contemporaine. Suivant les idées de l'époque les morts avaient besoin de statues-portraits pouvant servir de supports à leurs âmes en cas de disparition de la momie ; dans un réduit de la tombe on disposait donc une ou plusieurs images du défunt, de ses proches et de ses serviteurs, en pierre peinte ou en bois et de grandeur variable, dont beaucoup nous sont parvenues, laissées sur place par les pilleurs de tombeaux, chercheurs de trésors. Parmi ces statues, nombreuses sont celles qui, malgré l'uniformité du type adopté de l'homme debout, assis, accroupi ou agenouillé, donnent l'impression de la chose parfaite d'expression, de sentiment, de vie, du chef-d'œuvre à classer au nombre des plus remarquables et des plus suggestifs de tous les temps.

Il fallait aussi que l'âme vécût dans une atmosphère analogue à celle où elle s'était trouvée sur la terre, qu'elle eût autour d'elle la reconstitution des scènes familières, qu'elle continuât à administrer ses domaines, à recevoir l'hommage de ses gens, à se livrer à la chasse et à la pêche, qu'elle pût voyager dans ses bateaux. On créa dans ce but une série de dessins types, que les peintres et les sculpteurs

TOMBEAU DE MERA, À SAQQARAH.





reproduisirent sur les parois des tombeaux en les adaptant suivant l'espace donné et en y ajoutant par-ci par-là des détails personnels. Ces documents intimes nous font connaître dans la plupart de ses détails la vie privée des Égyptiens de l'Ancien Empire, infiniment mieux que celle de tant de peuples plus proches de nous ; mieux encore que la statuaire et l'architecture, ils nous font pénétrer leur sentiment artistique et leur mode d'expression.

Sous l'Ancien Empire, l'art n'est plus aux tâtonnements du début, il a déjà acquis les procédés et les formules qui ne varieront plus que dans les détails. L'Égyptien n'est pas un imaginaire, il s'en tient à ce qui a été créé avant lui, mais il possède un certain humour qui lui permet de donner à sa copie un caractère personnel. L'art est national, non individuel, il n'est pas figé, mais n'évolue que lentement ; il cherche dans les mouvements une synthèse qui doit exprimer la vie d'une façon très simple, un peu naïve ; s'il ignore la perspective telle que nous la comprenons, il sait admirablement combiner les points de vue de manière à obtenir une image-type qui est un symbole en même temps qu'une réalité ; il néglige de parti pris certains détails pour reporter tout l'intérêt sur l'essentiel, la tête ou la figure principale ; il fait presque totalement abstraction du paysage. L'Art égyptien a le génie de la belle ordonnance, de l'harmonie des lignes et des formes, de l'équilibre, de la mesure et c'est ce qui donne à tout ce qu'il a produit, dans les grands temples comme dans les plus petites scènes, l'impression de solidité, de sérénité, qui ne se retrouve nulle part ailleurs à un pareil degré. Enfin, l'ouvrier d'art égyptien dispose d'une technique extraordinaire ; dès les temps préhistoriques, l'industrie des vases de pierre lui a appris à tailler à la perfection et comme en se jouant les matières les plus dures, et c'est avec une égale maîtrise qu'il assemble les blocs gigantesques de ses monuments. Cette habileté dans tous les domaines de l'art, avec les moyens si restreints de l'époque, demeure pour nous une énigme.



Autant l'Ancien Empire est riche en monuments, autant sont pauvres les siècles qui suivent ; pendant cette première période intermédiaire, la guerre civile déchaînée remplace par des luttes fratricides les bienfaits de la paix, le déclin, l'appauvrissement se font sentir partout. Les rois, pendant leurs règnes éphémères, ne construisent plus ni temples ni pyramides, les particuliers se contentent, comme tombeaux, de caveaux souterrains où ils entassent quelques pauvres objets ; à peine quelques grands seigneurs locaux, arbitres tout-puissants d'une heure passagère, maintiennent la tradition monumentale. Les œuvres d'art sont rares et



XV  
CARRIÈRES DE GRÈS  
DE SILSILEH





FORTERESSE DE Kouban.

NUBIE.

d'exécution très médiocre. Ces deux ou trois siècles de crise et de déchéance qui auraient pu être fatals à la civilisation égyptienne ne sont cependant qu'un intermède après lequel elle se relèvera plus vivante que jamais.

Les princes héracléopolitains avaient supplanté les memphites, derniers rejetons des grandes lignées pharaoniques ; ils furent à leur tour renversés par ceux de Thèbes, race nouvelle et énergique, de sang méridional, qui sut remettre l'Égypte dans sa voie naturelle, celle de la tradition et du progrès, et dès lors le pays connut de nouveau la prospérité. Montée

sur le trône par la nouvelle dynastie autre caractère que et imprimer un cachet pharaonique ; elle nouvelle pour protéger et c'est dans ce but autour des villes des énormes murailles subsistent encore en véritables forteresses, frontière de Nubie. d'architecture militaire que le monde oriental, se mettait en

TEMPLE FUNÉRAIRE DE MENTOUHOTEP  
À DEIR EL-BAHARI



force des armes, cette devait avoir un tout celles des Memphites militaire au régime utilisa cette force le pays contre l'étranger, qu'elle construisit enceintes fortifiées, de briques crues qui bien des lieux, et de en particulier sur la Ces premiers exemples sont pour nous l'indice si paisible auparavant, mouvement et devenait



PETIT TEMPLE DU MOYEN EMPIRE.

FAYOUM.

**une menace pour l'Égypte, dont la richesse et la fertilité devaient nécessairement tenter les hordes plus ou moins barbares des environs.**

Reprenant la tradition quelque temps interrompue, les grands rois de la XII<sup>e</sup> dynastie firent de Memphis leur capitale, mais ne cessèrent pour cela d'exercer leur activité sur tout le pays, à Thèbes surtout, leur lieu d'origine, alors encore petite ville de province. Ils s'appliquèrent à laisser à la postérité, plutôt que des monuments somptueux, des travaux utiles pouvant contribuer à la prospérité du pays : ainsi le développement de l'irrigation, de première nécessité dans une région comme l'Égypte, fut l'objet de leurs soins constants, et motiva ces entreprises formidables que furent la canalisation de la cataracte et surtout la création au Fayoum d'un immense réservoir destiné à la régularisation des eaux de la Basse-Égypte, celui-là même qu'on appela plus tard le lac Mœris. Il ne reste rien de cette œuvre qui fait honneur à son créateur, non plus que du labyrinthe tout voisin, objet de l'admiration des Grecs.

PYRAMIDE D'HAOUARA (XII<sup>e</sup> DYNASTIE).

FAYOUM.





Les pyramides des principaux rois de cette dynastie, les Amenemhat et les Senousrit, sont encore debout, rangées à côté de celles de leurs prédécesseurs ou isolées au Fayoum, mais de ces monuments, jadis semblables aux autres pyramides avec leurs parois en pierre blanche bien polies et leurs temples funéraires, il ne reste plus aujourd'hui que le noyau, masse compacte de briques crues, informe et creusée par les intempéries. Au-dessous, les caveaux funéraires dissimulés avec le plus grand soin, sont vides de leur contenu qui, à en juger par les trésors découverts dans les tombes de quelques princesses contemporaines, devait être d'une richesse inouïe et du goût le plus raffiné : les bijoux de la XII<sup>e</sup> dynastie dépassent en élégance aussi bien qu'en technique tout ce que l'Antiquité a produit de plus beau dans ce genre.



TOMBEAUX DE BENI-HASSAN.

Les courtisans cherchent toujours à grouper leurs tombes autour de celles de leurs souverains, mais ces sépultures, bien modestes à côté de leurs voisines de l'Ancien Empire, n'ont plus que des superstructures insignifiantes, sans chambres décorées. Pour retrouver les grandes scènes de la vie familiale, il faut aller dans les provinces où les seigneurs locaux, bien que rattachés à la royauté et privés de leur indépendance, tiennent à affirmer leur rang par la richesse de leurs tombes. À Beni-Hassan, à Bercheh, à Meir, ce ne sont plus, vu la nature du terrain, des monuments isolés construits sur le sable du désert, mais des excavations creusées dans la montagne ; de fines et élégantes colonnes cannelées ou lotiformes soutiennent les portiques extérieurs ou le plafond des salles dont les parois régularisées au stuc sont couvertes, non plus de bas-reliefs mais de peintures, mode qui donne



plus de facilité d'exécution et de liberté à l'artiste. Très effacés aujourd'hui et n'ayant qu'une valeur artistique médiocre, ces tableaux portent bien l'empreinte de l'époque, avec leurs nombreuses scènes d'exercices militaires, de jeux gymniques, de luttes qui se pressent sur les murs à côté des représentations traditionnelles de la vie courante. Expression éloquente du contraste entre le caractère des deux époques, d'une part le prestige séculaire d'un pouvoir de paix, et de l'autre le règne de la force nécessaire pour rétablir l'équilibre rompu.

Le régime auquel le pays était soumis n'avait pas subi de modifications essentielles ; la nature quasi divine du pharaon lui donne sur ses sujets une autorité absolue, et il gouverne ses deux royaumes du Sud et du Nord avec l'aide d'une multitude de fonctionnaires. L'influence des clergés locaux et même celle de la grande métropole religieuse, Héliopolis, semble être presque nulle, effacée par les préoccupations militaires de l'époque.

Dans un tout autre domaine, celui de la littérature, on remarque un mouvement analogue d'affranchissement vis-à-vis de l'emprise des idées religieuses. Les esprits ne sont plus hypnotisés par les préoccupations relatives aux dieux et à l'autre monde ; ces préoccupations deviennent plus humaines. Les œuvres de cette époque n'ont plus rien de comparable aux longs

TOMBEAU DU MOYEN EMPIRE À ASSOUAN.



textes funéraires caractéristiques de la période précédente, ce sont des traités de morale, des ouvrages de médecine, de mathématiques, et aussi des contes ; dans toutes ces œuvres, les Égyptiens s'appliquent à bien parler et à bien écrire, soignent leur style, la langue atteint son plein épanouissement, et c'est avec raison qu'on a pu appeler le Moyen Empire l'âge d'or de la littérature égyptienne. Cette époque glorieuse par les armes l'est aussi par la plume.

Les fortifications élevées un peu partout sont l'indice d'un danger venant du dehors ; la suite prouva que les pharaons de la XII<sup>e</sup> dynastie avaient de ce côté-là des appréhensions justifiées mais probablement aussi l'état intérieur du pays n'était-il pas parfait puisque dès



le moment où s'éteint la race des Amenemhat et des Sénouret, la destinée de l'Égypte s'estompe de nouveau dans un brouillard où nous distinguons seulement les silhouettes d'une longue série de rois sans consistance et sans histoire.

Un mouvement général des peuples d'Orient vers l'Ouest avait amené aux confins de l'Égypte des groupes importants de nomades sémitiques assez entreprenants pour profiter d'un



L'OBÉLISQUE INACHEVÉ DANS LES CARRIÈRES DE GRANIT D'ASSOUAN.

affaiblissement de la redoutable puissance pharaonique, forcer les frontières et s'installer en conquérants dans un coin de ce pays plantureux qui excita de tous temps la convoitise des gens du désert. La puissance de ces étrangers, dits les Hyksos, s'étendit de proche en proche, absorba les gouvernements locaux abâtardis, exerça quelque temps l'autorité sous le couvert d'une des lignées de monarques plus ou moins légitimes, jusqu'au moment où leurs chefs se crurent assez égyptianisés pour ceindre eux-mêmes la double couronne.

Le joug des usurpateurs sémites dut peser lourd sur le peuple d'Égypte, qui s'estimait si supérieur à toutes les autres races humaines, pour que celui-ci en arrivât à secouer l'apathie séculaire qui le faisait obéir aveuglément au pouvoir établi et pour susciter un véritable mouvement national. Un noyau de résistance s'était formé dans le Sud, sous l'instigation des princes thébains chez lesquels se retrouve, à cette occasion, l'énergie de leurs ancêtres. Le mouvement gagna et devint rapidement redoutable pour les conquérants. Refoulés tout le long de la vallée, acculés à la limite extrême du Delta, les Hyksos résistèrent jusqu'au moment où leur dernier bastion fut enlevé de haute lutte et où eux-mêmes, rejetés dans le désert, vaincus et dispersés, cessèrent d'exister en tant que peuple. L'Égypte était délivrée et allait reprendre le cours de son évolution au point même où celle-ci avait été arrêtée quelques siècles auparavant : il n'y avait pas eu pendant cette crise une régression, comme au cours de la précédente, mais un simple arrêt.



La victoire et la délivrance inauguraient glorieusement le Nouvel Empire thébain. Grisés par le succès, les princes qui avaient affermi le trône allaient se lancer dans une politique qui n'avait plus rien de commun avec celle des anciens pharaons et qui correspondait mieux aux circonstances par lesquelles passait le monde oriental. La grande poussée des peuples vers l'Ouest, qui avait amené les Hyksos dans la vallée du Nil était arrêtée, les masses en mouvement s'étaient fixées, et il importait à l'Égypte de les englober dans sa zone d'influence, de manière à être, à l'avenir, abritée derrière une marche profonde et infranchissable.

L'occasion était bien choisie pour entreprendre une politique conquérante et coloniale. Les pacifiques Égyptiens étaient maintenant entraînés à la lutte, leurs chefs étaient entreprenants et énergiques, et sans renoncer au rôle traditionnel des pharaons, ils ne craignaient pas d'innover suivant les tendances du jour. Les rois de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, les Aménophis et les Thoutmès, s'appliquèrent avec ardeur à cette tâche, et pendant deux siècles et demi, l'Égypte fut la maîtresse du monde oriental.

Le Soudan d'un côté, la Palestine et la Syrie de l'autre furent conquis et soumis, et les armées égyptiennes poussèrent même jusqu'en Mésopotamie, mais les nouvelles possessions asiatiques de l'Empire pharaonique ne devinrent jamais des provinces ni même, à proprement parler, des colonies ; ces pays conservaient leur organisation propre, moyennant des redevances régulières, un certain vasselage et une surveillance plus ou moins effective. Ce système avait

CHAMBRE FUNÉRAIRE D'AMÉNOPHIS II.



l'inconvénient de laisser beaucoup de liberté à des peuplades remuantes qui cherchèrent souvent à s'affranchir, d'où la nécessité d'envoyer constamment des troupes pour rétablir l'ordre. Entre temps, les rois faisaient eux-mêmes des expéditions de chasse en pays conquis, tandis que les caravanes commerciales franchissaient régulièrement les frontières.

Par ce contact continu, la civilisation égyptienne s'étendait vers l'Est et recevait en échange des idées, des mœurs, des personnalités nouvelles qui, sans modifier dans son essence le vieux fonds sur lequel la vallée du Nil avait vécu pendant des milliers d'années, devait le faire



LE CIRQUE DE DEIR EL-BAHARI.

insensiblement évoluer et progresser. Cette infusion de sang nouveau devait assurer la vitalité de l'Égypte pour des siècles encore.

La puissance des rois et la prospérité des peuples se mesurent en quelque sorte au nombre et à la valeur des monuments qu'ils laissent après eux : c'est le cas particulièrement en Égypte, où la XVIII<sup>e</sup> dynastie nous a livré une ample moisson de tombeaux, de temples, de palais, de maisons, d'objets de toute sorte qui nous font pénétrer beaucoup plus avant dans la connaissance des Égyptiens de cette brillante époque que de ceux des périodes plus anciennes.

Les nouveaux rois avaient renoncé à édifier sur leurs tombes les traditionnelles pyramides, monuments peu appropriés au voisinage montagneux de Thèbes, leur nouvelle capitale, et qui n'avaient pas offert aux anciens rois le repos éternel sur lequel ils comptaient. La montagne semblait devoir leur assurer une retraite plus sûre : au fond d'une vallée sauvage ils firent tailler dans la roche, parfois en un point presque inaccessible d'une paroi à pic, de longs couloirs tortueux coupés d'obstacles et aboutissant à une grande chambre décorée sobrement de dessins reproduisant les scènes mystérieuses de l'Hadès égyptien.



Ces précautions se sont révélées aussi vaines que celles de leurs prédécesseurs, et rien n'a échappé aux pilliers de sépultures qui n'ont laissé derrière eux que les beaux sarcophages en pierre dure, trop lourds pour être emportés. Quelle ne devait pas être la richesse des dépôts funéraires des grands rois de cette illustre famille, quand on songe aux trésors inouïs entassés autour d'un des moins importants de la série, le petit Toutankhamon, qui avait dû se contenter après sa mort d'un misérable caveau de fortune, échappé au pillage général grâce à sa petitesse même.

Les momies royales dépouillées, démaillotées, parfois mutilées, ont survécu comme par miracle à ce désastre ; recueillies par un lointain successeur, elles furent empilées dans une cachette profonde avec les maigres restes du mobilier funéraire, et un hasard heureux a fait mettre la main, il y a un demi-siècle, sur cette impressionnante et émouvante galerie de rois où figurent en personne tous les monarques qui ont porté si loin la gloire de leur pays, restes décrépits mais majestueux encore.

Une autre mesure de sécurité, également inefficace d'ailleurs, avait fait supprimer le culte rendu aux rois défunts à proximité de leurs tombes perdues dans la montagne. Les temples voués au souvenir des pharaons s'élevaient aux abords de la ville, sur les premières pentes du désert ; aujourd'hui tous ceux des Aménophis et des Thoutmès ont disparu jusqu'aux arasements, seul subsiste le plus curieux de tous, celui de la reine Hatshepsout qui pendant vingt ans assumait le rôle de roi des deux Égyptes, s'appliquant, presque seule de sa race, aux œuvres de paix plutôt qu'aux gloires de la guerre et des conquêtes, grande figure dont le successeur chercha plus tard à extirper le souvenir.

Au fond d'un cirque que surplombe une falaise colossale – le site le plus inattendu dans cette vallée où domine partout la ligne horizontale – s'étagent trois terrasses entourées de portiques à colonnes, aboutissant à un sanctuaire et à quelques petites chambres creusées en partie dans la montagne. Ce temple, unique en son genre dans l'architecture égyptienne, n'évoque en aucune façon l'idée d'un monument funéraire ; on pourrait plutôt l'appeler le temple du plein air ; le soleil y ruisselle avec toute son ardeur, faisant ressortir derrière les colonnades et jusque dans les spéos, les lignes élégantes des figures qui se pressent sur les bas-reliefs, comme autrefois il devait accuser la majesté des statues dressées dans les niches autour du petit sanctuaire, et aujourd'hui disparues.

À quelque distance de là se dressent côte à côte au milieu des cultures de la plaine thébaine deux statues gigantesques qui semblent les gardiens de la nécropole et dont l'isolement a de tous temps attiré l'attention et fait naître des légendes. L'une de ces figures saluait d'un chant



XVI  
TEMPLE DE DEIR EL-BAHARI  
COUR SUPÉRIEURE





COLOSSES DE MEMNON.

harmonieux le lever de son ancêtre le Soleil, mais une restauration malencontreuse, à l'époque romaine, mit fin au prodige. Les colosses de Memnon, comme les ont appelés les Grecs, précédaient autrefois le temple funéraire qu'Aménophis III s'était fait construire et dont un de ses successeurs enleva jusqu'à la dernière pierre.

Les siècles ont été plus cléments pour d'autres temples construits par le même souverain, entre autres celui qu'il consacra en face des colosses, sur l'autre rive du Nil, à Amon, le protecteur des rois thébains, devenu par la force des choses le roi des dieux et en réalité le maître de l'Égypte. L'ensemble du temple de Louxor est pour ainsi dire complet, car les murs ont été en partie détruits



la majeure partie des colonnes se dressent encore, réunies par leurs architraves, et cela donne à l'édifice une légèreté, une ampleur qu'on ne retrouve pas au même degré dans les autres temples. Le plan original n'a guère été remanié au cours des siècles suivants ; il est si clair qu'on peut sans trop de peine, à l'aide des représentations murales, se figurer les cérémonies qui se déroulaient jadis dans ce cadre grandiose, en particulier les grandes fêtes, où la barque d'or contenant l'image d'Amon venait de Karnak faire sa tournée habituelle dans les temples de la région. Portée sur les épaules des prêtres, suivie des barques de la déesse Mout et du dieu-fils Khonsou ainsi que d'une multitude de fidèles, la barque sainte franchissait, sous la conduite du roi qui la précédait en l'encensant, la grande porte, puis une allée couverte bordée de dix colonnes qui épanouissaient leurs ombelles à vingt mètres au-dessus du sol ; puis elle allait évoluer dans la grande cour, vaste espace entouré d'une forêt de colonnes fasciculées, gerbes de papyrus dont les boutons soutiennent sans effort les architraves et les toitures. Au fond de la cour, les rangs de colonnes se multiplient et les derniers actes de la cérémonie s'accomplissaient dans le demi-jour, avant que les barques aillent s'installer dans les sanctuaires qui leur étaient réservés.

Toute la partie postérieure du temple était consacrée à des cultes plus intimes, et surtout à celui que le roi ou son remplaçant devait accomplir chaque matin : dûment purifié, l'officiant se présentait devant le naos qui renfermait la statue divine, brisait les scellés, faisait descendre par des passes magiques l'âme du dieu sur l'image sacrée, la vêtait, l'ornait, la nourrissait, lui chantait des hymnes, puis refermait et rescellait la châsse. Tous ces actes, nous pouvons encore les suivre aujourd'hui, le rituel en main.

Louxor n'était qu'un temple de banlieue comme il en existait plusieurs dans le périmètre de la grande Thèbes ; dans tous ces sanctuaires, petits ou grands, Amon était chez lui, mais son vrai centre était Karnak. Dans cette agglomération réservée aux cultes, un innombrable clergé gravitait autour d'Amon qui groupait près de son temple les chapelles des dieux des autres parties du pays, affirmant ainsi sa suprématie, son titre de roi des dieux. Et les rois à l'envi, de chercher à développer, à grandir, à embellir ces saints monuments, sans plan d'ensemble établi une fois pour toutes, mais suivant leurs idées personnelles, leurs possibilités financières, leurs tendances et leurs besoins, d'où ce stupéfiant chaos de ruines et de merveilles qui laisse l'imagination éblouie mais insatisfaite.

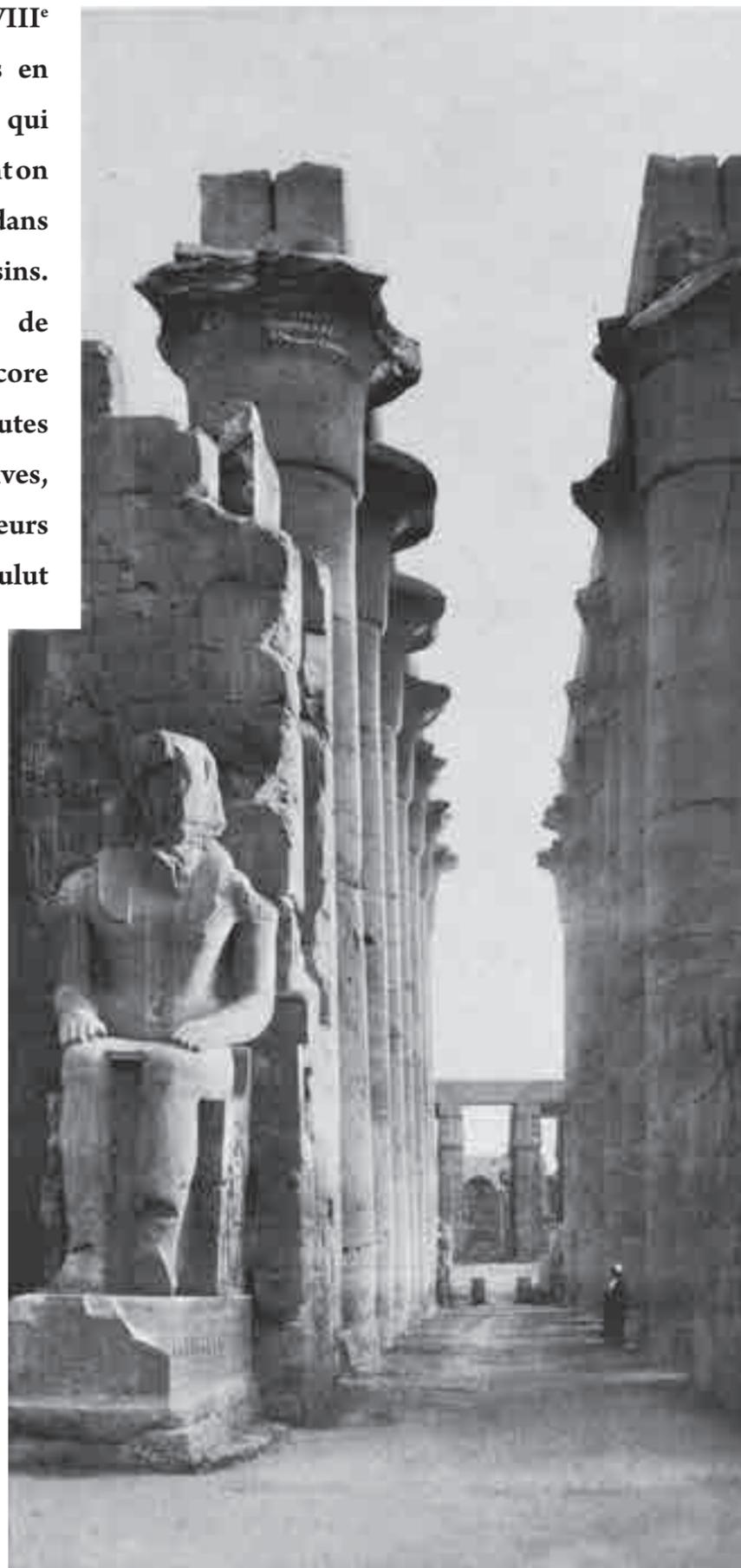
Pour faire plus grand et plus beau, il fallait commencer par démolir ce qui existait ; tout fut détruit du premier temple, élevé par les rois du Moyen Empire, les inventeurs d'Amon, si l'on peut s'exprimer ainsi, et sur cet emplacement les



XVII  
TEMPLE DE LOUXOR  
SALLE HYPOSTYLE



premiers pharaons de la XVIII<sup>e</sup> dynastie érigèrent des édifices en calcaire, en granit, en albâtre qui furent à leur tour renversés et dont on retrouve les matériaux intacts dans les fondations des pylônes voisins. Une cour immense, bordée de colosses et dont on reconnaît encore le tracé sur le terrain, malgré toutes les transformations successives, entourait un sanctuaire plusieurs fois renouvelé. Chaque roi voulut élever devant ce parvis une entrée monumentale, un de ces pylônes qui, avec leurs deux hautes tours rectangulaires, sont parmi les édifices les plus originaux de l'Égypte ancienne, et dresser en avant de ces portes les aiguilles colossales de granit que nous appelons obélisques, qui sont un véritable défi jeté aux ingénieurs modernes par leurs anciens et qui, non seulement, témoignent de moyens techniques extraordinaires, mais aussi allient de la façon la plus parfaite la simplicité d'un symbole avec une pureté merveilleuse de ligne et de forme. Des bas-reliefs aux vives couleurs, des



LA GRANDE COLONNADE DU TEMPLE DE LOUXOR.



ALLÉE ET COUR DU TEMPLE DE LOUXOR.

statues divines et royales animaient cet ensemble. D'autres pylônes jalonnaient la route menant au temple de Mout, la divine épouse d'Amon et des avenues bordées de sphinx-béliers rayonnaient dans les quatre directions, répétant à l'infini l'image de l'animal sacré du dieu, taillée à l'échelle du monument.

Ces temples et d'autres encore dont les ruines sont disséminées un peu partout le long de la vallée, jusque dans la lointaine Nubie, sont chacun d'un type différent, correspondant aux besoins des cultes locaux ; l'unification qui est sensible partout en Égypte dès le début de la monarchie, n'atteint pas encore le domaine religieux ; il faudra de longs siècles pour qu'on arrive à bâtir tous les lieux de culte sur un même plan.

Suivant l'exemple de leurs souverains, tout en gardant les distances qui convenaient, les personnages importants de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, ministres, généraux, prêtres, fonctionnaires de toute sorte creusèrent leurs tombes dans les montagnes et collines qui limitent vers l'Ouest le périmètre de la capitale, jusqu'à ce que la « Montagne d'Occident » fût criblée de grottes et de puits, nécropole splendide qui, malheureusement, était destinée à servir plus tard d'habitation aux pauvres



gens du pays, et cela jusqu'à ces tout derniers temps, d'où des dégâts incalculables ajoutés à la violation habituelle des sépultures. Malgré cela, ces tombes sont pour nous un des documents les plus précieux pour la connaissance de l'Égypte ancienne.

En plus du puits qui aboutit au caveau funéraire et parfois d'une petite chapelle extérieure, la tombe type de cette époque se compose de deux chambres taillées dans le rocher, plan qui peut se développer suivant les besoins. Les peintures qui couvrent les parois sont consacrées, dans la pièce du fond, aux cérémonies funéraires, et ceci montre qu'un grand changement était survenu dans ce domaine

depuis l'Ancien Empire : l'âme ne se contente plus de vivre solitairement dans son tombeau, elle veut profiter de son essence spirituelle pour être admise auprès des dieux et même si possible pour participer à leur vie ; les figurations de la tombe pourront accomplir ce miracle, au même titre que les rouleaux de papyrus qui accompagnent la momie dans son cercueil, et dont les textes complétés par de délicates miniatures donnent toutes les formules magiques nécessaires, les laissez-passer pour tous les cercles de l'autre monde.

La pièce antérieure, qui devait être accessible aux survivants du défunt, est toujours décorée suivant le mode ancien, de

OBÉLISQUES DANS LE TEMPLE DE KARNAK.





SALLE DE THOUTMÈS III.

KARNAK.

scènes de la vie familière, mais avec une note plus personnelle ; le mort ne craint plus de parler de lui-même, de ce qu'il a fait sur cette terre, de ses fonctions à la cour, de représenter en tableaux non seulement ses domaines agricoles et ses divertissements, mais l'hommage qu'il fait au roi, les tributs étrangers qu'il perçoit, les ateliers royaux

qu'il surveille. Ainsi son souvenir restera plus vivant auprès de ses descendants, condition essentielle à la survivance de son âme.

Les peintures qui retracent toutes ces scènes sont exécutées avec les moyens les plus simples : quelques couleurs posées en teintes plates, avec sertissage des figures ; pas de perspective, et rarement des détails de paysage situant les personnages. Aucune naïveté, mais une pratique du métier qui ne connaît pas de défaillance, une sûreté de main et surtout un goût inné qui fait des productions de ces artisans des chefs-d'œuvre de décoration murale, dignes pendants des plus beaux tableaux de l'Ancien Empire. Les mêmes remarques peuvent s'appliquer aux

DANS LES RUINES DE KARNAK.



bas-reliefs qui, dans quelques tombes, remplacent les peintures.

L'évolution de la sculpture en ronde-bosse suit une marche un peu différente. Ainsi la grande masse des statues de

PILIERS DE GRANIT DANS LE TEMPLE DE KARNAK.





XVIII  
LES BÉLIERS DE KARNAK





LES PYLÔNES DU SUD À KARNAK.

la XVIII<sup>e</sup> dynastie présente plus de souplesse, plus de fini dans l'exécution que les morceaux courants de l'Ancien Empire, mais les monuments de premier ordre sont loin d'atteindre l'expression, la vie, le caractère personnel des chefs-d'œuvre du temps des rois memphites et même des premiers rois thébains. Il y a comme une sorte de nivellement, de démocratisation, s'il est permis d'employer ici ce terme trop moderne. La réforme religieuse qui termine l'ère des conquêtes amènera à ce point de vue un revirement des plus curieux.

Les Aménophis et les Thoutmès attribuaient à la protection d'Amon leur fortune et leurs victoires asiatiques et soudanaises, et leur reconnaissance envers lui s'exprima par des dons en terres, esclaves, bestiaux, produits et objets de toute sorte, en quantité telle que le clergé du temple de Karnak devint en peu de temps une puissance formidable s'étendant bien au-delà de la capitale, et fort menaçante pour ceux mêmes qui l'avaient créée. Lorsqu'on s'aperçut du danger, il était sans doute trop tard pour enrayer le mouvement et le roi alors régnant, poussé probablement aussi par certaines croyances religieuses provenant d'Orient, adopta le parti radical de supprimer purement et simplement le dieu gênant. Les temples d'Amon furent fermés, le nom du dieu martelé partout, les prêtres licenciés, et un nouveau dieu, le disque solaire Aton, intronisé comme divinité suprême de l'Égypte. Thèbes fut abandonnée, et une nouvelle capitale s'éleva en Moyenne-Égypte, en un lieu jusqu'alors désert.



SPÉOS DE HOREMHEB À SILSILEH.

Le roi Akhenaton, promoteur de la nouvelle religion d'État est un personnage énigmatique qui tient du dégénéré, de l'apôtre, du despote et de l'artiste ; il sut imprimer son caractère propre à toute son époque, imposer même son type physique étrange à toutes les personnalités de son entourage. Ceci détermina un nouveau courant artistique auquel

se prêtèrent sculpteurs et peintres qui mirent leur admirable technique au service de la formule nouvelle, où un souci de réalisme et d'intimité s'ajoute à la recherche de l'élégance qui est le propre de ce début du Nouvel Empire.

Lorsque la religion d'Aton tomba et disparut peu d'années après la mort de son fondateur, la capitale nouvelle fut abandonnée, les palais et les maisons tombèrent rapidement en ruines, toutes les constructions étant en briques crues, et le sable du désert les recouvrit. Grâce à ces circonstances, la ville

RELIEF DANS LE SPÉOS.

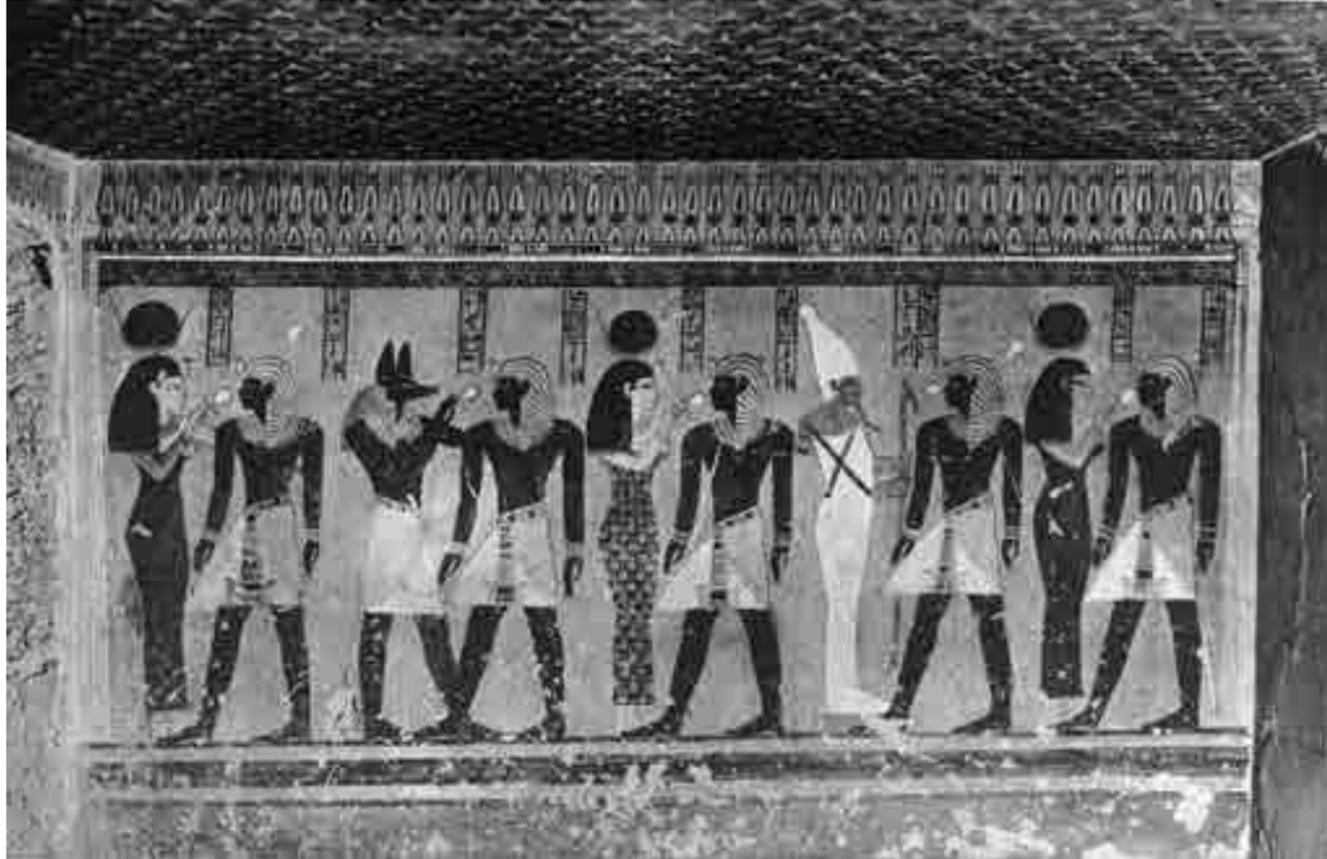


TEMPLE D'AMADA (XVIII<sup>e</sup> DYNASTIE).

NUBIE.



éphémère a pu être exhumée et s'il est le lieu qui porte aujourd'hui le nom de Tell El-Amarna ne présente pas les caractères d'une véritable Pompéi égyptienne, comme on l'a dit un peu prétentieusement, il y reste encore des ruines suffisamment conservées pour qu'on puisse se rendre compte de ce qu'était l'habitation égyptienne sous le Nouvel Empire.



PEINTURE DU TOMBEAU DE THOUTMÈS IV.

Les villas des grands du royaume étaient spacieuses et confortables, entourées de jardins et de communs ; avec leurs salles de réception au plafond soutenu par des colonnes, leurs salles à manger, leurs appartements privés pourvus d'installations hygiéniques, elles ne sont pas sans rapport avec les villas grecques, auxquelles elles ont peut-être servi de modèles, et par suite avec les habitations romaines.

On retrouve dans les palais les mêmes dispositions générales que dans les maisons des particuliers, mais à une beaucoup plus grande échelle et avec une richesse de décoration où il entre autant de goût que d'exubérance : colonnes incrustées de pierres de couleur et d'or, fresques couvrant les murailles intérieures de tableaux de genre et de scènes de famille, pavements peints représentant des bassins pleins de poissons, des buissons fleuris où s'ébattent des oiseaux de

Tout à son  
et à ses théories



PEINTURE DU TOMBEAU DE NAKHT (XVIII<sup>e</sup> DYNASTIE).

toute sorte, autant ouvrent un jour et l'art de l'Égypte. utopie réformatrice religieuses,



PEINTURE DU TOMBEAU DE SONNOFER (XVIII<sup>e</sup> DYNASTIE).

Akhenaton avait négligé la politique habile de ses prédécesseurs et l'armée qui maintenait à l'extérieur le prestige de l'Égypte. Quand il disparut, c'en était fait de l'empire colonial, et cette circonstance fut sans doute une des causes qui déterminèrent la réaction, le rétablissement d'Amon et de l'ancien ordre de choses.

Avec la fin de la crise coïncide l'extinction de la

dynastie, accompagnée probablement de drames de famille que nous soupçonnons à peine. Des hommes nouveaux prirent les rênes du pouvoir, cherchant avec une nouvelle énergie à regagner les provinces perdues et la clientèle asiatique, mais les circonstances n'étaient plus les mêmes, un royaume puissant fondé par les Hittites en Asie Mineure manifestait également des prétentions sur cette poussière d'États et de villes qui couvrait la Syrie et les pays avoisinants. Sési I et son fils Ramsès II eurent beau faire des campagnes victorieuses, accomplir des prodiges de valeur, piller et rançonner une fois de plus les contrées convoitées, vaincre même en bataille rangée les armées hittites, ce ne furent jamais que des succès passagers. Des traités furent conclus avec le puissant voisin, des alliances même, en prévision de la catastrophe qui s'annonçait.

TOMBEAU D'OUSERHAT (XVIII<sup>e</sup> DYN.).





Cette fois-ci le péril venait du Nord, où sans doute des émigrations de hordes barbares pressaient devant elles des peuplades déjà fixées, amenant un mouvement général dont la répercussion se faisait sentir jusqu'aux bords de la Méditerranée à une époque très rapprochée de celle où nous plaçons la guerre de Troie. Les peuples côtiers s'étaient mis en route, cherchant pour s'établir une région qui leur offrit en même temps un abri et une existence facile ; ils traversèrent l'Asie Mineure, déferlèrent sur la Syrie et, s'alliant avec les Libyens, voisins immémoriaux des Égyptiens dans le désert occidental, tentèrent de forcer l'entrée de la vallée du Nil. Le vieux roi Méneptah, fils de Ramsès II réussit, toujours avec l'aide de son père Amon, à les vaincre et à les refouler vers l'Orient, mais sa victoire fut peut-être moins complète qu'il ne le dit, car après lui ses successeurs sont de bien

RELIEF DE L'ÉPOQUE D'AKHENATON.



pâles figures qui paraissent plutôt les représentants d'une période d'anarchie que d'un gouvernement fort, et finirent par être éliminées par un étranger qui occupa l'Égypte pendant quelques années.

La XIX<sup>e</sup> dynastie est, à tous les points de vue, moins glorieuse que celle qui l'a précédée, et cependant elle occupe une place beaucoup plus



COLOSSE D'AKHENATON.

TÊTES DE PRINCESSES, FILLES D'AKHENATON.





RUINES DU PALAIS D'AKHENATON.

TELL EL-AMARNA.

**importante dans les notions historiques modernes ; les noms de ses deux principaux rois, Sési et Ramsès ont un rang des plus honorables parmi les héros de la légende et de l'Antiquité. Cela tient à ce qu'ils ont – le second surtout – couvert l'Égypte de monuments sur lesquels ils répétaient à l'infini leurs hauts faits militaires ; une étude sérieuse ramène maintenant cette réclame un peu exagérée à sa juste valeur. D'autre part, c'est sous leurs règnes que la tradition place l'exode des Hébreux, installés en Égypte depuis la domination des Hyksos ; il semble**

LE TEMPLE SOUTERRAIN.

ABYDOS.



**cependant que cet événement capital ait dû avoir lieu un peu plus tôt, au moment de l'effervescence nationaliste, peu après la délivrance du joug des étrangers, alors que les Sémites étaient particulièrement détestés ce qui, au bout de deux**



TOMBEAU DE RAMSÈS VI (XX<sup>e</sup> DYNASTIE).

VALLÉE DES ROIS.

ou trois siècles de contact, sous les Ramessides, n'était plus le cas. Ces rois qui tenaient à paraître supérieurs à leurs devanciers, devaient aussi avoir des tombeaux plus magnifiques, même s'ils étaient destinés à rester éternellement cachés. Dans ces hypogées qui s'enfoncent profondément dans la montagne, les

salles, les couloirs, les escaliers sont couverts de bas-reliefs aux couleurs encore rutilantes, œuvres des meilleurs sculpteurs de l'époque et représentant les scènes et les génies de l'autre monde qui devaient assurer aux fils des dieux une survie quasi divine.

Les temples sont le triomphe de l'architecture des premiers Ramessides : temples funéraires, temples de divinités de toutes sortes, temples souterrains jalonnent le sol de la vallée du Nil, rayonnant de Karnak jusqu'à l'extrême pointe du Delta et à la deuxième cataracte, sans parler des réfections et adjonctions souvent importantes aux sanctuaires plus anciens. Cette

SANCTUAIRE DU TEMPLE SOUTERRAIN D'ABYDOS.





RELIEF DU TEMPLE DE SÉTI I.

ABYDOS.

activité et cette production intenses ne vont pas sans un certain relâchement dans l'exécution artistique et technique. La maçonnerie est moins soignée qu'auparavant et les fondations sont souvent négligées ; les fines colonnes cannelées ou fuselées cèdent la place à des

FRAGMENT DE LA TABLE DES ROIS.



supports massifs qui n'ont plus que le profil très alourdi de leur essence florale primitive et qui se couvrent de reliefs comme les murs avoisinants. Le procédé du relief dans le creux, plus facile et plus expéditif, particulièrement approprié aux lumières violentes et employé jusqu'alors pour les murs extérieurs seulement, remplace désormais un peu partout les sculptures délicates des temples plus anciens; la composition des tableaux culturels devient de plus en plus conventionnelle, tandis que dans les grandes scènes militaires qui couvrent des surfaces immenses de



RELIEF DU TEMPLE DE SÉTI I.

ABYDOS.

murailles, l'artiste s'efforce à représenter les impressions de vie de bataille, de charges de chars, de villes emportées d'assaut, avec certaines naïvetés très expressives ; et partout la figure colossale du roi combattant au premier rang domine et coordonne la scène.



Cependant, si la conception et l'exécution du décor laissent souvent à désirer, les créations architecturales sont d'une valeur exceptionnelle ; elles combinent les vieux thèmes en les élargissant, suivent un plan qui est bien dans l'esprit grandiloquent des rois ramessides, et arrivent à constituer des ensembles harmonieux et grandioses dont certains peuvent



PORTIQUE DU TEMPLE DE SÉTI I.

ABYDOS.

être considérés comme géniaux. Le progrès réalisé dans ce sens compense en quelque mesure la régression de la sculpture, qui n'est d'ailleurs pas générale ; ainsi les artistes qui ornèrent les parois des tombeaux royaux étaient encore de l'école des grands décorateurs de



XIX  
COUR DU RAMESSEUM





LE RAMESSEUM.

la XVIII<sup>e</sup> dynastie, sûrs de leur métier et travaillant sans hâte à laisser dans les « demeures d'éternité » des tableaux parfaits de style et de distinction.

Les artistes d'Abydos sortaient des mêmes ateliers. C'est à eux que Sési I confia les constructions qu'il faisait exécuter dans la ville sainte du dieu des morts, à proximité des tombes des premiers rois d'Égypte. Dans le grand temple au plan compliqué, qui ne ressemble à aucun autre temple, et où Osiris est associé à une série de divinités, il n'est question ni de batailles ni d'événements contemporains ; tout est d'ordre religieux dans les bas-reliefs de la salle à colonnes, des sept sanctuaires, de la cour du fond, dont l'ensemble est un des plus remarquables qu'on puisse voir en Égypte pour la tenue, la finesse et la belle ordonnance.

INTÉRIEUR DU RAMESSEUM.



**Le temple**  
souterrain, situé  
derrière celui  
de Sési, est un  
véritable ana-  
chronisme; n'était  
le cartouche de  
ce roi, gravé dans  
la masse de la  
construction, on  
attribuerait sans  
hésiter

PORTIQUE DU TEMPLE DE SÉTI I À GOURNAH.





à des architectes du temps des grandes pyramides ce monument où d'énormes piliers monolithes en granit font le tour d'une plate-forme isolée au milieu d'un étang, lui-même circonscrit par un mur en matériaux gigantesques, percé d'une série de petites chapelles. Dans toute cette partie centrale de l'édifice, où se célébraient sans doute les mystères nocturnes d'Osiris, aucun signe, aucun décor ne vient rompre la sévère simplicité des parois de pierre. Si réellement ce sanctuaire a été construit sous le Nouvel Empire, il constitue un exemple unique d'archaïsme dans l'histoire de l'architecture antique.

Il faut aller à Karnak pour rencontrer le premier et le plus remarquable exemple de la grandiose conception de l'époque ramesside, à laquelle est attaché le nom de « salle » hypostyle . En avant des pylônes de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, une allée semblable à celle de Louxor se dirigeait vers le fleuve, formée de douze colonnes campaniformes gigantesques, portique monumental de grande allure que Sétî I jugea insuffisant pour le dieu suprême et universel, Amon ; il ménagea de chaque côté deux espaces rectangulaires sur lesquels s'élevèrent de véritables forêts de colonnes, bas-côtés formidables clos au nord et au sud par de grands murs et en avant par un nouveau pylône. Telle qu'elle est aujourd'hui, malgré les dommages causés par les tremblements de terre et par de graves défaillances de construction, cette salle couvrant plus d'un demi-hectare produit une impression extraordinaire semblable à celle qui saisit le spectateur en présence des pyramides ou des obélisques, autres conceptions géniales d'un des peuples les plus artistes de l'Antiquité. Et pourtant cette salle n'est qu'une sorte de propylée, impropre par sa disposition même à d'autres cérémonies qu'au passage des grandes processions de la barque divine.

Ramsès II acheva l'œuvre de son père, à Karnak comme à Abydos et ailleurs encore ; à son exemple il voulut doter aussi le temple de Louxor d'une entrée monumentale, mais il adopta un plan tout différent, une grande cour entourée d'un double rang de colonnes entre lesquelles se dressent des statues colossales à son effigie. Le grand pylône qui ferme la cour est couvert de tableaux et de récits qui chantent les exploits guerriers de Ramsès et les deux splendides obélisques qui flanquaient la porte, accompagnés d'autres colosses, répètent à satiété son nom glorieux, auprès duquel Amon lui-même fait figure de comparse.

La même tendance ultra-personnelle est, comme de juste, tout aussi sensible dans le temple funéraire que Ramsès II se fit construire sur l'autre rive du Nil et qui porte aujourd'hui le nom de Ramesseum. De grands magasins, un petit palais constituaient l'entourage du temple, au plan particulièrement bien compris: deux vastes cours, dont l'une entourée de colonnes et de colosses osiriens à l'attitude hiératique, puis une salle hypostyle,



XX

SALLE HYPOSTYLE DE KARNAK





réduction très habile de celle de Karnak, qui n'a plus le caractère d'un simple portique, mais forme la pièce d'entrée, la salle principale derrière laquelle s'ouvrent les appartements intimes, siège du culte quotidien. Détruit partiellement, le Ramesseum, avec ses pans de murs, ses colosses, ses colonnes, au pied de la montagne des tombeaux, est un des sites les plus pittoresques de la Thèbes aux cent portes, la merveille de l'Égypte.

Les nombreux temples élevés en Égypte par Ramsès II, dans diverses villes, sont aujourd'hui réduits à quelques tas de décombres, mais ceux de Nubie sont mieux conservés, entre autres le plus curieux de tous, creusé dans le rocher d'Abou-Simbel et qui est encore pour ainsi dire intact. Le long d'une petite terrasse, une série de statues de taille normale font valoir la grandeur colossale des quatre figures du roi, assises contre le rocher dans lequel elles ont été taillées et qui, dans leur fière et souriante majesté, concentrent sur elles toute l'attention, aux dépens mêmes de l'image du dieu, sculptée dans une niche au-dessus de la porte (pl. XIV). Dans l'intérieur, même prédominance du pharaon, tant sur les piliers contre lesquels s'adosent de nouvelles statues, adaptations plus vivantes des

COLOSSE DU TEMPLE D'ABOU-SIMBEL.





LE PETIT TEMPLE D'HATHOR.

ABOU-SIMBEL.

anciens colosses osiriens, que sur les murs où se déroulent toutes les péripéties des campagnes contre les Hittites et les Soudanais, en des scènes pleines de vigueur et de mouvement.

À quelques pas de là, le petit temple d'Hathor montre une façade plus sobre de décor. Celui de Gerf Hussein, également en Nubie, est un hémispéos dont la partie du fond est conçue sur le même plan que le grand sanctuaire d'Abou-Simbel, avec les colosses contre les piliers. À Ouadi Es-Seboua, une avenue bordée de sphinx à tête de faucon ou couronnés de

INTÉRIEUR DU PETIT TEMPLE D'HATHOR.



la double tiare pharaonique précède l'édifice sacré.

Les troubles politiques qui marquèrent la déchéance de la XIX<sup>e</sup> dynastie, l'occupation étrangère qui en amena la chute, ne furent pas de longue durée. Un prince égyptien balaya le pays, et son fils qui



XXI  
INTÉRIEUR DU TEMPLE  
D'ABOU-SIMBEL





occupa le trône pendant de longues années sut rétablir pour un temps le prestige de la royauté pharaonique. Imitateur de son illustre homonyme, Ramsès III fit plus que lui peut-être pour son pays et pour la gloire des armes égyptiennes qu'il porta jusqu'au fond de la Syrie après



PORTIQUE DU TEMPLE DE GERF HUSSEIN.

NUBIE.

avoir, par deux fois, maîtrisé les Libyens et définitivement écarté de l'Égypte les peuples de la mer, tribus errantes destinées à reparaitre plus tard dans d'autres contrées méditerranéennes sous les noms d'Achéens, Danaens, Sicules, Shardanes, Philistins.

La richesse et la puissance de Ramsès III sont attestées par ses générosités envers les lieux de culte et par ses constructions nombreuses dont il reste encore à Karnak deux petits temples relativement bien conservés et le gigantesque ensemble de Médinet Habou, véritable ville fortifiée, entourée d'un fossé et d'un double mur crénelé et englobant, à côté d'un sanctuaire

plus ancien, un merveilleux temple tout à la gloire du nouveau pharaon.

PILIER OSIRIAQUES DANS LE TEMPLE DE GERF HUSSEIN.



En souvenir de ses campagnes, Ramsès III avait pris comme modèle, pour l'entrée monumentale de son enceinte, un « migdol » syrien, pavillon en forme de tour crénelée percée de nombreuses baies et dont l'originalité, la disposition toute en hauteur contrastent avec les lignes horizontales dont l'architecture égyptienne a doté les formes extérieures de tous ses monuments.

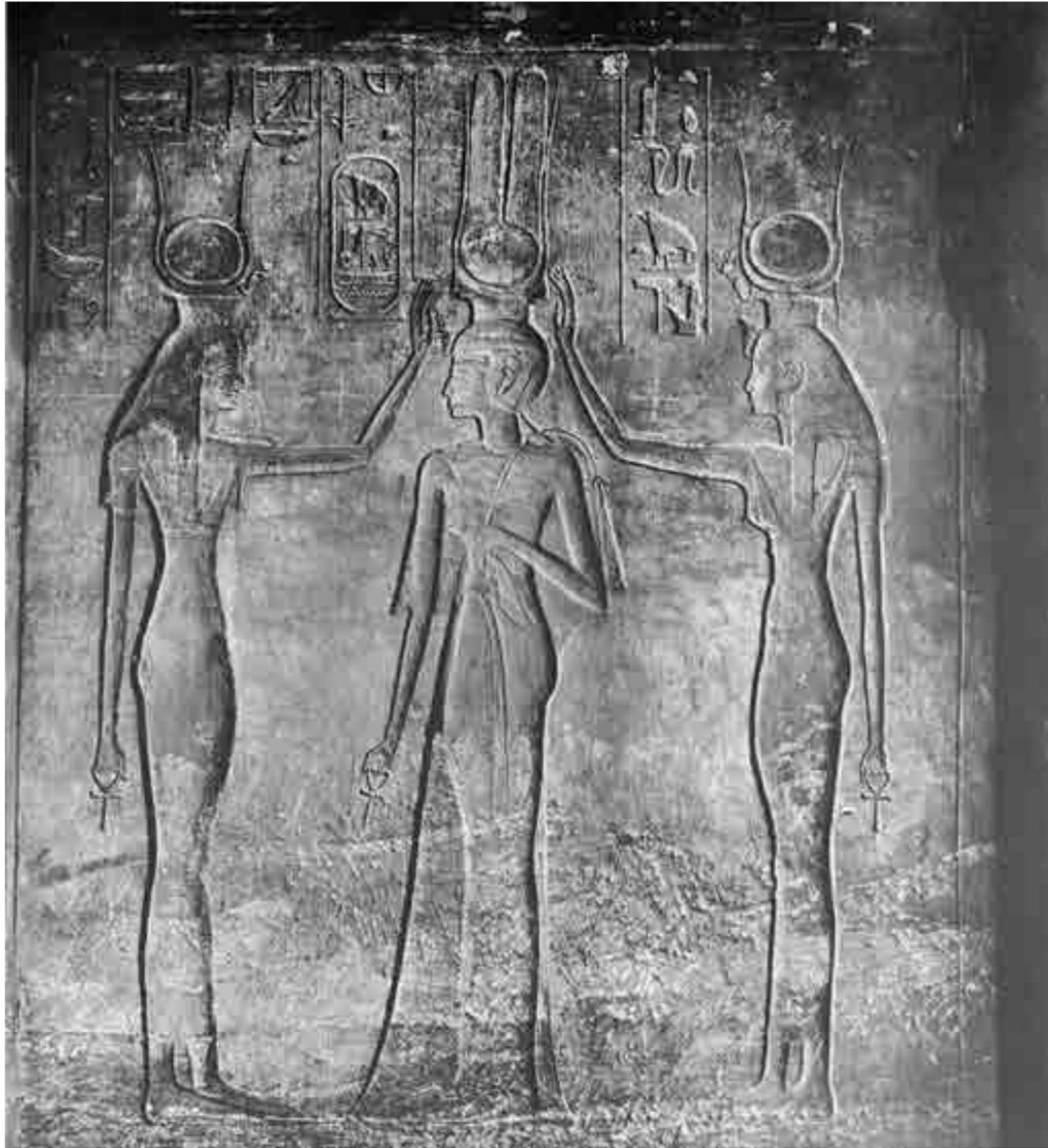
Le groupe central d'édifices est une reproduction du Ramesseum, au moins dans les grandes lignes. Le palais royal est rasé, mais le grand temple, qui s'ouvre dans l'axe du pavillon d'entrée, est un des mieux conservés de la période pharaonique. Le majestueux pylône et les murs extérieurs



RAMSÈS II MASSACRANT SES ENNEMIS SYRIENS.

RELIEF À ABOU-SIMBEL.

sont couverts de récits et de représentations des victoires du roi, jusqu'à une bataille navale, la plus ancienne connue, et de scènes de chasse pleines de vie et de pittoresque. Les deux cours sont vastes et aménagées de façon somptueuse avec des reliefs polychromes, tableaux religieux entremêlés à des scènes de guerre, mais on y remarque, toujours plus accentuée, la tendance de l'époque à alourdir



COURONNEMENT DE LA REINE NÉFERTARI.

RELIEF DANS LE TEMPLE D'HATHOR, À ABOU-SIMBEL.

**les supports : les colonnes sont épaisses et trapues, les colosses qui leur font face n'ont plus rien de l'élégance classique égyptienne ; les formes délicates sont abâtardies, mais l'ordonnance générale de l'édifice garde toujours la belle tradition et rachète les défauts, donnant malgré tout l'impression de grandeur et d'homogénéité.**



Ramsès III est le dernier des grands souverains du Nouvel Empire ; ses successeurs n'ajoutent aucune gloire nouvelle au nom de Ramsès qui leur appartient à tous ; la race des grands pharaons s'étirole et s'épuise, prête à laisser tomber le sceptre en d'autres mains. Le seul effort monumental de ces souverains dégénérés semble avoir été le creusement de leurs tombeaux, splendides syringes qui s'enfoncent droit dans la montagne (pl. IX), tapissées de sujets empruntés à la mystique funéraire, et dont la monotonie égale la perfection et la délicatesse d'exécution. Et pendant ce temps avaient lieu les violations méthodiques, par



TEMPLE DE OUADI ES-SEBOUA.

NUBIE.

ceux mêmes à qui en était confiée la garde, des autres tombes royales, aventures dont nous pouvons suivre les péripéties sur les papyrus qui nous en ont transmis la procédure officielle.

Après l'extinction des Ramessides commence une nouvelle période de dislocation du pouvoir pharaonique, due cette fois à des circonstances intérieures seulement. Le clergé d'Amon arrivait enfin au but poursuivi depuis si longtemps, et les grands prêtres pouvaient ceindre la double couronne ; cependant devant eux se dressaient des compétiteurs assez puissants pour exiger un partage, les uns descendants des anciens rois, les autres chefs libyens à la tête des mercenaires, seuls soldats d'Égypte à cette époque. Ainsi, à côté des rois-prêtres, des dynasties se fondèrent en divers lieux, principalement dans le Delta, à Tanis, à Bubastis, à Mendès, à Saïs, vivant les unes avec les autres sur un pied de paix,



XXII  
PAVILLON  
DE MÉDINET HABOU





sans doute parce que trop faibles pour se combattre, et n'ayant de la royauté que les titres pompeux.

Certains cependant de ces souverains, les Bubastites de la XXII<sup>e</sup> dynastie, réussirent pour un peu de temps à faire figure de vrais pharaons et poussèrent même jusqu'en Palestine, contre le petit royaume de Juda, des expéditions militaires couronnées d'un succès éphémère, mais l'Égypte n'était plus à même de jouer dans la politique orientale son rôle traditionnel de grande puissance. L'heure approche où elle ne sera plus traitée qu'en vassale.

Pendant ce temps, authentiques des avaient fait souche au un royaume selon les se perdre en Égypte où le Bas-Nil n'était une série de roitelets s'étendait dans tous ces rois éthiopiens, la mission divine de tradition et la religion descente couronnée un nègre prendre les intérêts égyptiens. véritable restauration s u c c e s s i v e m e n t jusqu'au moment



FENÊTRE DU PAVILLON DE MÉDINET HABOU.

des descendants anciens pharaons fond du Soudan et créé traditions qui allaient même. Au moment plus gouverné que par locaux, où l'anarchie les domaines, un de Piankhi, s'arrogeant rétablir l'ordre, la en Égypte, y fit une de succès et l'on vit bravement en main Il s'agissait d'une à laquelle travaillèrent plusieurs rois où les Assyriens

d'Assurbanipal culbutèrent cette puissance en passe de devenir leur rivale, ravagèrent l'Égypte et forcèrent les Éthiopiens à chercher un refuge dans le Haut-Nil, leur patrie d'origine, d'où ils ne devaient plus revenir, et où se constitua un royaume mi-égyptien, mi-nègre, curieux exemple du transfert d'une civilisation accomplie dans un milieu très inférieur.

Une fois la tourmente assyrienne passée, l'œuvre bienfaisante des rois éthiopiens fut reprise sur un plan encore élargi par les princes saïtes qui forment la XXVI<sup>e</sup> dynastie, et c'est avec raison qu'on a employé pour désigner leur époque le terme de Renaissance égyptienne. Un gouvernement fort et bien constitué



COLONNADE DE MÉDINET HABOU.

régit de nouveau le pays qui, quoique réduit à ses frontières naturelles, jouit encore pour un temps d'une période de prospérité et de considération générale. Les rois saïtes ont renoncé aux aventures lointaines, et se bornent à assurer la sécurité extérieure par des arrangements avec leurs voisins, avec la garantie que leur donne en outre une bonne garde de frontières, et ils peuvent ainsi consacrer



COUR DE MÉDINET HABOU.

leurs forces, suivant la vieille tradition, aux travaux d'utilité publique, à l'agrandissement des villes et des temples. On remarque en toutes choses une tendance très marquée à revenir aux usages de l'époque memphite, par opposition aux modifications apportées dans le système pharaonique depuis le Nouvel Empire, mais à côté de cela un esprit nouveau se fait jour, une largeur de vues inconnue



jusque-là : non seulement les mercenaires grecs forment le noyau de l'armée égyptienne, mais les commerçants hellènes sont autorisés à créer leurs premiers établissements autonomes, prélude de la situation prépondérante qu'ils occuperont dans le pays trois siècles plus tard. L'Égypte avait ainsi repris encore une fois son rôle de grande puissance, mais l'éclat du

PORTE DU GRAND TEMPLE DE MÉDINET HABOU.



vieux dieu solaire allait être éclipsé par un astre nouveau qui, comme plus tard l'Islam au fond de l'Arabie, se levait sur les montagnes de Perse, prêt à absorber tout le monde oriental. Le tour de l'Égypte devait arriver, dernière conquête des rois achéménides avant que leur flot envahisseur ne vînt buter contre la barrière des petits États grecs.

Désormais réduite à l'état de simple satrapie, l'Égypte était gouvernée comme les autres provinces de l'Empire par des envoyés du roi des rois qui ne se faisaient pas faute de pressurer le pays et de lui imposer lourdement le joug réservé aux nations soumises. Tout au plus avait-on sauvé la vieille façade pharaonique en donnant aux rois achéménides la titulature habituelle des rois de la Haute et de la Basse-Égypte.

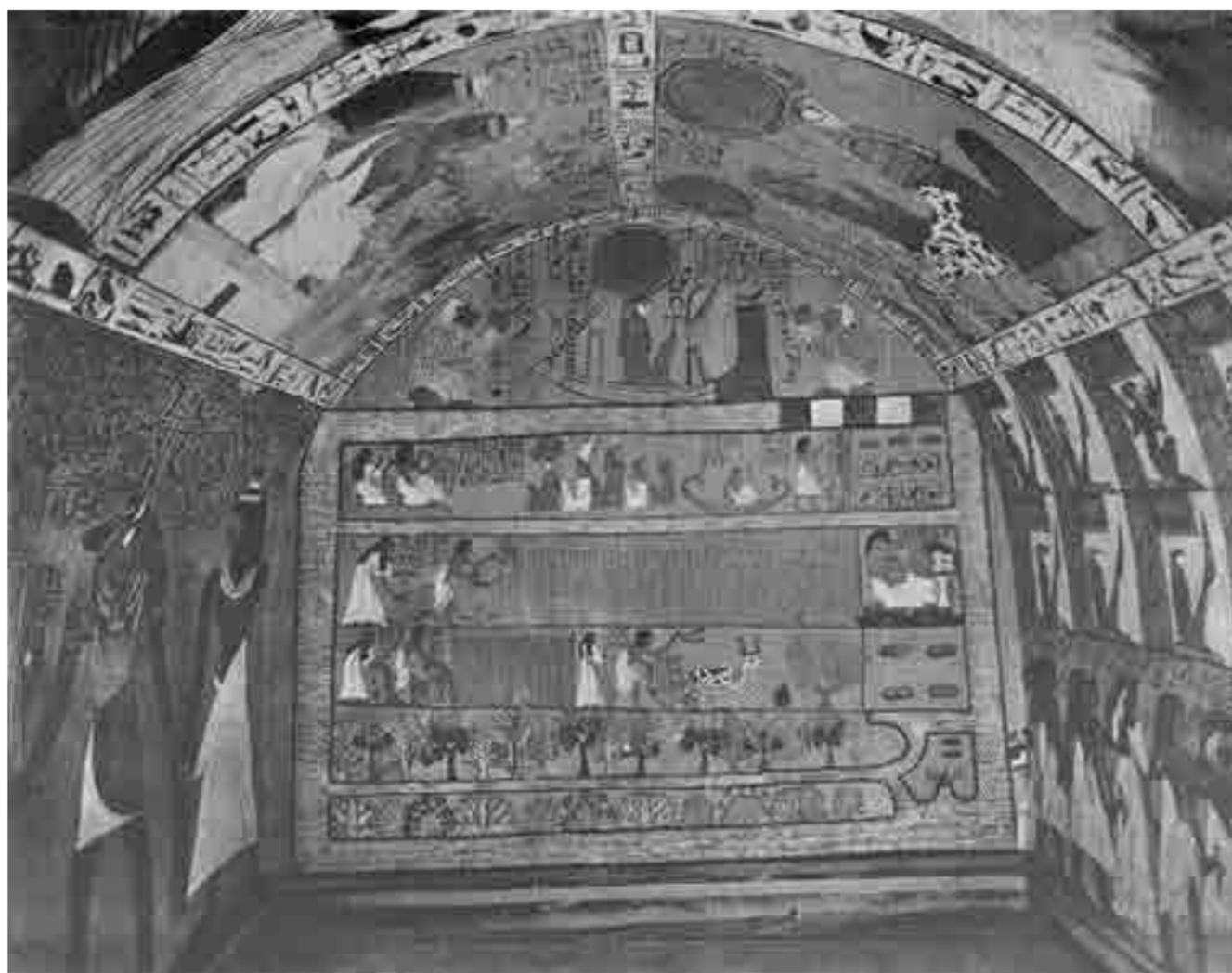


XXIII  
TEMPLE DE MÉDINET HABOU  
PREMIÈRE COUR





L'oppression étrangère, comme autrefois celle des Hyksos, suscita des révoltes, des tentatives éphémères de restauration nationale, dont seule la dernière réussit à faire revivre pendant plus d'un demi-siècle l'antique royaume des pharaons. Trois dynasties successives de princes locaux s'étaient usées à cet effort, dernier éclat d'une puissance qui avait occupé le



TOMBEAU À DEIR EL-MEDINEH (XX<sup>e</sup> DYNASTIE).

premier rang dans le monde pendant des millénaires et dont l'apport à la civilisation humaine a exercé dans tous les domaines une influence décisive. La répression suivit, cruelle et brutale, mais à un moment où le rôle de la Perse touchait à son terme, où le gigantesque empire était sur le point de s'effondrer, où Alexandre allait transformer la face du monde ancien.

À l'extraordinaire abondance de monuments datant du début du Nouvel Empire, succède depuis les derniers Ramessides une pénurie qui est la conséquence naturelle des difficultés politiques et matérielles dans lesquelles l'Égypte



RUINES DE BUBASTIS.

DELTA.

se débat. Les particuliers se contentent, pour leurs sépultures, de simples fosses dans lesquelles ils déposent leurs cercueils peinturlurés, et les rois se bornent modestement à graver quelques tableaux sur les parois encore nues des temples élevés par leurs prédécesseurs, sculptures

médiocres et sans caractère, tandis que les arts mineurs produisent encore de petites œuvres charmantes et délicates.

Seuls détenteurs, pendant un temps, de la toute-puissance, les rois de la XXII<sup>e</sup> dynastie entreprirent quelques constructions importantes ; les colonnes de la cour de Karnak et les ruines étendues du temple de Bubastis montrent qu'ils s'appliquèrent également à embellir leur nouvelle capitale et la métropole traditionnelle du royaume. Quant aux Éthiopiens, ils travaillèrent surtout à leur lointaine capitale de Napata, sur le Haut-Nil ; ils n'ont laissé en Égypte que de petits édifices autour de Karnak, et le portique au milieu de la grande cour, dont l'unique colonne encore debout est un des plus impressionnants jalons du gigantesque ensemble.

Les Saïtes produisirent davantage, mais il reste aujourd'hui peu de chose des constructions royales, leur capitale Saïs ayant pour ainsi dire disparu. À défaut des tombeaux des rois, encore inconnus, ceux des grands seigneurs de leur temps, bâtis au fond de puits immenses, donnent l'impression d'œuvres de grande époque. La même impression se

RUINES DU TEMPLE D'AMON.

SIOUAH.





XXIV  
TEMPLE DE SHESHONQ  
À EL-HIBEH





LE VILLAGE D'AGHOURMI, BÂTI SUR LES RUINES DU TEMPLE DE JUPITER AMON.

SIOUAH.

dégage des petits monuments de cette période, statues, reliefs, tous exécutés avec un souci très marqué de revenir aux formules du passé, de l'Ancien Empire surtout, par réaction contre le laisser-aller, le travail hâtif et grossier en usage depuis les Ramessides. L'étude du portrait est poussée avec une maîtrise, un réalisme, une distinction qui n'ont peut-être pas été surpassés ; dans le relief, la délicatesse du modelé commence à l'emporter sur la pureté de la ligne, tendance qui dégénérera plus tard et amènera l'abâtardissement du style égyptien.

C'est vraisemblablement à ce mouvement de renaissance artistique qu'il faut attribuer la

UNE DES PORTES DU TEMPLE.



création d'un ordre architectural nouveau, destiné à acquérir plus tard un développement prodigieux, la colonne composite. Le principe est celui d'un bouquet de feuilles et de fleurs, savamment composé et susceptible de variations infinies, fixé comme un chapiteau épanoui en haut d'un fût cylindrique. Il y a tout lieu de croire que cette idée a été reprise par les créateurs de l'ordre corinthien aux Égyptiens qui en seraient les véritables instigateurs, comme leurs lointains prédécesseurs avaient sans doute, avec leurs colonnes cannelées, inspiré les inventeurs de l'ordre dorique.

Les plus anciens exemples de colonnes composites ne paraissent cependant que dans les temples construits à l'époque des rois perses, et il est curieux de constater



TEMPLE DE DARIUS.

KHARGEH.

que ces monuments se trouvent tous hors de la vallée du Nil, dans les oasis du désert libyque, comme si les Égyptiens avaient été obligés de transporter le centre de leurs cultes ailleurs que dans la zone où s'exerçait l'autorité directe des maîtres étrangers nécessairement peu

sympathiques à une religion si différente de la leur. Les temples étaient consacrés à Amon, le dieu de Thèbes, qui devait être plus particulièrement suspect aux Perses à cause de son omnipotence d'autrefois; celui de l'oasis de Khargeh, de dimensions modestes et d'un plan simple, est assez bien conservé, tandis que ceux, beaucoup plus importants, de la grande oasis de Siouah, dite de Jupiter Amon, ne sont plus que des ruines.

COLONNADE DU TEMPLE DE DARIUS.



Les derniers pharaons autochtones eurent des règnes trop courts et trop mouvementés pour songer à reprendre la grande tradition architecturale de leurs



ancêtres. Le portique de Nectanébo à Philæ, quoique inachevé, est un gracieux ensemble conçu dans l'esprit du temple ptolémaïque qu'il précède, et comme le prélude du style nouveau.

Dans un coin perdu de la Moyenne-Égypte, un petit monument bâti à la mémoire d'un seigneur nommé Pétosiris, représente d'une façon frappante la transition entre deux âges, entre la civilisation purement égyptienne et celle qui va désormais dominer le monde. Le tombeau a la forme d'un petit temple, les colonnes du portique sont composites, suivant la formule nouvelle, les parois sont couvertes d'inscriptions et de reliefs représentant les



PORTIQUE DE NECTANÉBO À PHILÆ.

scènes traditionnelles du culte funéraire et de la vie usuelle, des travaux agricoles et des métiers ; l'ordonnance des tableaux est toujours celle qui est dictée par la coutume, en registres superposés avec textes hiéroglyphiques remplissant les vides du dessin, et pour la disposition des scènes on a utilisé les vieux modèles employés depuis l'Ancien Empire, mais les sculpteurs ont été à l'école de la Grèce, ils cherchent à donner à leurs personnages quelque chose de moderne dans les attitudes, les expressions, les costumes surtout, mais ne réussissent, malgré tout leur talent, qu'à donner aux scènes classiques l'aspect d'une mascarade. Si intéressante soit-elle au point de vue archéologique, cette innovation n'est pas seulement un produit de la décadence, elle marque la fin de l'art égyptien qui n'a plus sa raison



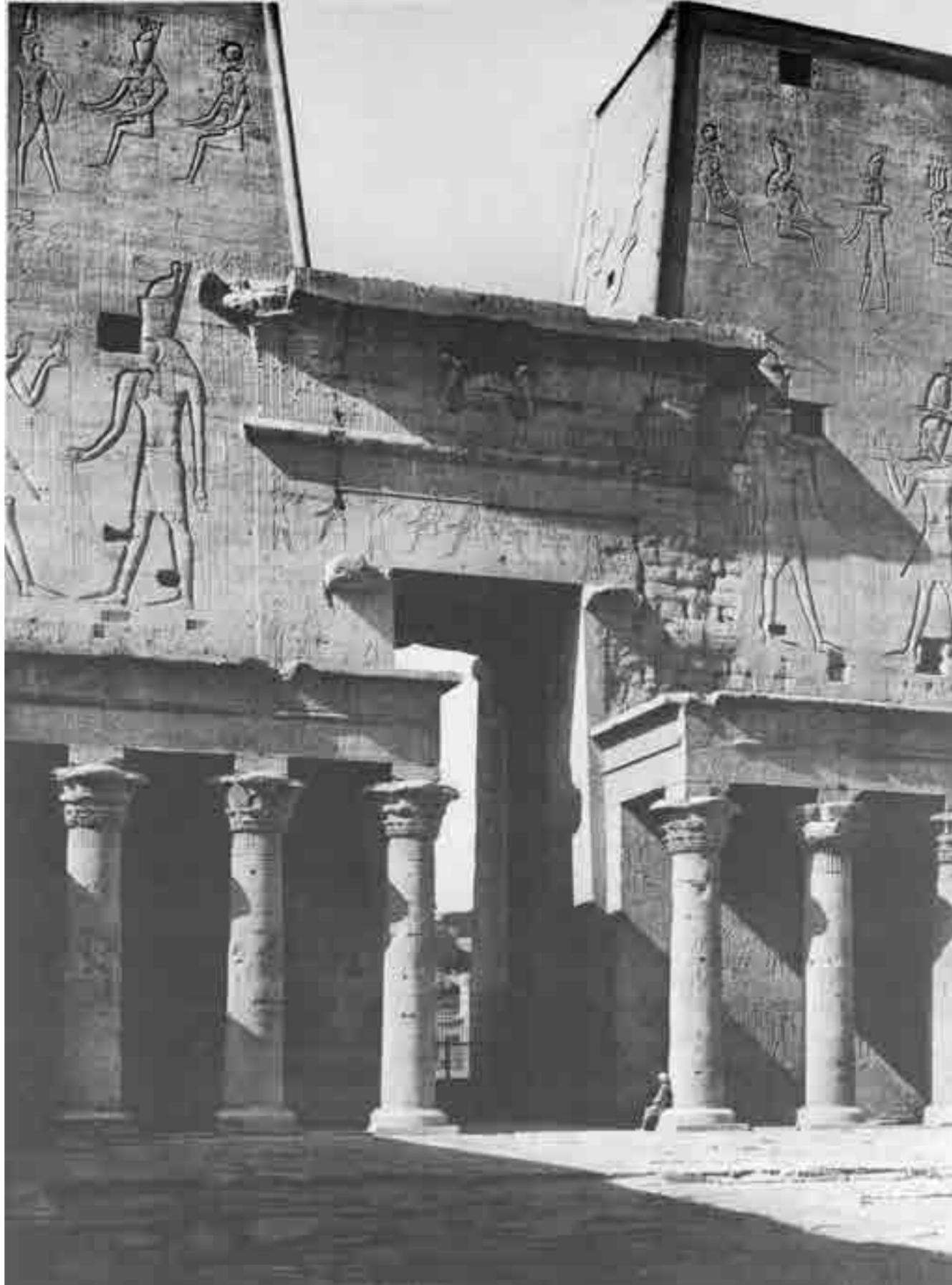
d'être dès qu'il cesse d'être parfaitement indépendant et original, et ce phénomène est exactement contemporain de la disparition de l'Égypte comme puissance souveraine et indépendante. Ce n'est plus que dans un domaine spécial que l'art égyptien pourra survivre quelques siècles encore, tant que les Égyptiens se raccrocheront à un semblant d'illusion en parant leurs maîtres étrangers de tous les titres pharaoniques, et jeter ainsi un dernier et brillant éclat.



CHAMBRE DE HAKÔRIS À MÉDINET HABOU (XXIX<sup>e</sup> DYNASTIE).

Lorsqu'Alexandre parut, vainqueur des Perses, Amon le reconnut comme son fils et les Égyptiens comme leur libérateur, leur roi légitime ; ils ne se doutaient pas que c'en était fait à jamais de leur puissance et de leur indépendance. Le royaume d'Égypte n'était désormais plus égyptien, mais grec ; la fondation d'Alexandrie avait déplacé l'axe du gouvernement, des colonies grecques s'étaient créées tout le long de la vallée du Nil, et à elles seules appartenait le pouvoir, la population indigène vivant à l'écart, privée de toute participation aux fonctions politiques et civiques.

La domination romaine ne devait apporter aucun changement notable à cet ordre de choses ; bien qu'on continuât à donner aux empereurs les titres pharaoniques, l'Égypte était réduite à l'état de simple province, administrée comme le reste de l'empire, sans trop de froissements pour le sentiment national, et sans que des révoltes sérieuses y fussent suscitées comme au temps des Perses.



XXV  
TEMPLE D'EDFOU  
INTÉRIEUR DE LA PORTE DU PYLÔNE





TOMBEAU DE PÉTOSIRIS.

Pendant près de six siècles, la civilisation égyptienne, indépendamment de tout ce qu'elle a donné aux nations occidentales, ne se maintient plus que dans les deux domaines qui lui restent ouverts et où elle peut encore suivre son cours traditionnel, la religion et l'art, l'art tout au moins dans ses rapports avec la religion, les autres manifestations artistiques étant tout imprégnées d'esprit hellénique.

Les idées religieuses de cette période ne paraissent pas avoir été modernisées, elles tendent au contraire à se rattacher aux dogmes les plus anciens : les vieux mythes, les vieux mystères,

TEMPLE DE DAKKEH.

NUBIE.



les vieux rituels  
sont recherchés  
et remis en  
valeur, gravés  
tout au long  
sur les parois  
des temples et  
constituent ainsi

TEMPLE DE KERTASSI.

NUBIE.





PYLÔNE D'EDFOU.

les archives monumentales presque impérissables des cultes qui sont sur le point de disparaître. Le mouvement est général et dans tout le pays, la foule anonyme affirme encore sa vitalité en construisant, sous le nom de ses rois étrangers, les magnifiques temples qui sont le couronnement d'un effort architectural millénaire.

COUR DU TEMPLE.



Tous les grands sanctuaires sont construits sur un même plan, qui réalise l'unification cherchée depuis si longtemps par les architectes, applicable à tous les cultes égyptiens. Un grand pylône et trois hauts murs de pierre délimitent un espace

rectangulaire, qui est l'enceinte sacrée; dans celle-ci, derrière le pylône, une grande cour carrée entourée de portiques à colonnes précède le temple proprement dit, qui est isolé du mur par un couloir; un pronaos largement ouvert sur la cour, adaptation fort heureuse de l'ancienne salle hypostyle, forme une somptueuse entrée hérissée de colonnes et pleine de



XXVI  
MAMMISI  
DE DENDÉRAH





ENTRÉE DU TEMPLE DE DENDÉRAH.

lumière, aux salles suivantes où règne un demi-jour mystérieux ; plus loin, le sanctuaire, retraite où réside le dieu du temple ou son image, centre du culte le plus intime, s'isole au milieu de l'édifice par de nouveaux couloirs obscurs. Les cérémonies religieuses se déroulaient jusque sur les toits où s'élèvent de petits



LE MAMMISI DE DENDÉRAH.

pavillons bien cachés derrière les parapets, et des cryptes dissimulées dans les épaisses murailles servaient à mettre en sûreté les trésors du temple.

La construction de la plupart de ces monuments est d'une qualité telle qu'ils ont remarquablement résisté à quinze siècles

d'abandon. Du haut en bas, toutes les surfaces apparentes sont couvertes d'inscriptions et de reliefs disposés en registres, avec une monotonie qui fait regretter l'imprévu et la petite note de fantaisie des décorations d'antan. Le style également est en dégénérescence, les formes s'empâtent, s'alourdissent aux dépens de la ligne, la distinction et la pureté qui faisaient le charme des reliefs égyptiens disparaissent peu à peu, malgré l'habileté technique des sculpteurs.

L'architecture par contre mérite toute admiration. Malgré l'exubérance du décor qui encombre les parois, colonnes et plafonds, les formes et les proportions n'ont rien perdu de leur noblesse, les lignes sont aussi sobres et aussi pures

FAÇADE DU PRONAOS DE DENDÉRAH.





XXVII  
TEMPLE DE KOM-OMBO





qu'aux meilleures époques, mais une chose donne aux monuments de cette période leur cachet si particulier, l'emploi du nouveau type de support inauguré sous les Saïtes et les Perses, qui met une note purement ornementale dans l'orgie des sculptures symboliques, des tableaux d'offrandes et des inscriptions. La seule survivance des anciens ordres, la colonne palmiforme, au galbe simple et austère, fait un heureux contraste dans les grands ensembles avec la luxuriante végétation des chapiteaux composites, bouquets savamment composés de lotus, de papyrus, d'iris, de vignes, rehaussés autrefois de couleurs éclatantes dont il reste encore quelques traces.

Le temple ancien et le plus des grands temples était dédié à Horus, sans arrêt au-dessus d'oiseaux de proie qui peut s'empêcher de dieu faucon hantant était adoré, d'autant est encore presque considérer ce temple exemple d'un lieu auquel il ne manque et le matériel sacré y reconstituer les



PORTE DANS LE TEMPLE DE KOM-OMBO.

d'Edfou est le plus complet de la série ptolémaïques. Il et à voir tournoyer de lui les centaines y font leur gîte, on ne songer à l'esprit du encore les lieux où il plus que le sanctuaire intact. On peut comme le meilleur de culte égyptien, que le personnel pour qu'on puisse cérémonies figurées

et décrites par les tableaux et les inscriptions. L'ensemble de la cour, vu de la porte du pylône, avec ses portiques et au fond la majestueuse façade ajourée du pronaos aux colonnes fleuries, est un modèle de ce que peut produire l'architecture égyptienne grâce à une combinaison de lignes droites très simples et à l'équilibre parfait des vides et des pleins.

Le plan du grand temple de Dendérah, bien que n'ayant ni cour ni pylône, est identique à celui d'Edfou, mais en l'honneur de la déesse Hathor l'architecte a pris comme type de support la stylisation du sistre, emblème de la divinité de l'amour et de la mort, suivant une adaptation qui est d'ailleurs très ancienne. Cette manifestation du symbolisme donne aux colonnes un profil lourd



PYLÔNE DU TEMPLE DE PHILÆ.

et sans grâce, défaut racheté en quelque mesure par l'aspect impressionnant de ces rangées de colossales têtes féminines à oreilles de vache, les yeux fixés sur les quatre points de l'horizon.

Un bouquet de splendides colonnes et quelques grands pans de murs, sur une terrasse dominant un tournant du fleuve, voilà tout ce qui reste du temple de Kom-Ombo où étaient adorés jadis deux dieux rivaux, et qui est aujourd'hui la plus pittoresque ruine des temps ptolémaïques. À ce point de vue, le temple d'Isis à Philæ était plus remarquable encore, du temps où on appelait la petite île sur laquelle il est bâti « la perle de l'Égypte » ; aujourd'hui les eaux du réservoir d'Assouan baignent ses murs, remplissent ses cours et ses chambres, et cette infortune ajoute un charme imprévu à ce temple dont le plan sort de l'ordinaire, ayant dû se modeler sur la forme du rocher.

À côté de ces grands temples, d'autres non moins importants ont disparu depuis longtemps, et des sanctuaires de dimensions plus modestes se voient



XXVIII  
PORTE DE LA GRANDE ENCEINTE  
DE KARNAK





L'ÎLE DE PHILÆ ET LE KIOSQUE.

encore dans bien des bourgades d'Égypte ; en Nubie également, une série d'édifices cultuels s'élevaient un peu partout, moins riches, moins ornés que ceux situés au-dessous de la cataracte, mais d'un style qui ne leur est pas inférieur. Tous ces monuments sont les témoins d'une activité prodigieuse dans le domaine de la religion, activité qui cesse presque complètement après les Ptolémées ; sous les

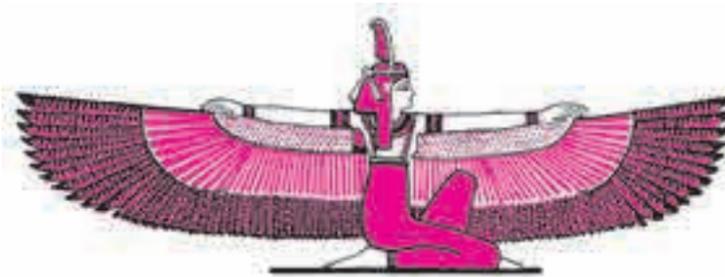
COUR DU TEMPLE DE PHILÆ.





TEMPLE DE KALABCHEH.

Romains on ne construit plus, on se borne à terminer la décoration des temples inachevés, et l'œuvre des sculpteurs, tout en se rattachant toujours à l'ancienne tradition, dégénère de plus en plus. Peu à peu les tableaux deviennent plus rares et disparaissent avant même que le christianisme soit venu donner le coup de mort à l'ancienne religion, qui avait réussi à prolonger de quelques siècles l'existence de la civilisation dont elle avait été pendant si longtemps la base et le soutien.





XXIX  
TEMPLE DE MEDAMOUD



III

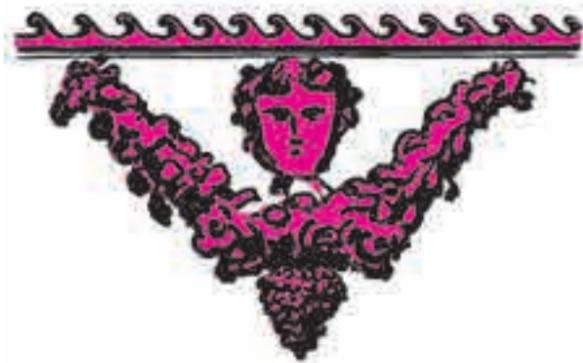
# L'ÉGYPTE GRÉCO-ROMAINE

PAR

PIERRE JOUGUET

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, PROFESSEUR À LA SORBONNE

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE AU CAIRE







ALEXANDRIE VUE DU CHÂTEAU ROYAL DE MONTAZAH.



Le passage d'Alexandre (332 -331) – car ce ne fut qu'un passage – entraîne l'Égypte à des destinées nouvelles. Jusque-là elle avait surtout regardé vers l'Asie et vers le Haut-Nil. Désormais, au moins jusqu'à la conquête musulmane (642 apr. J.-C.), elle est intimement liée au monde grec et elle participe à la civilisation hellénique, mère de notre civilisation occidentale. Avec Alexandre et ses successeurs, la mer Égée devient véritablement le centre du monde et l'Égypte un pays essentiellement méditerranéen.

Il fallait donc l'aménager comme tel et, avant tout, lui ouvrir un débouché sur la mer. C'est pourquoi Alexandrie fut fondée par Alexandre, qui aperçut le parti que l'on pouvait tirer de l'étroit lido situé entre le lac Maréotis et la Méditerranée, à l'endroit où la côte est protégée par l'îlot de Pharos. La ville se développa rapidement. Ptolémée Philadelphe (323 -283) put y séjourner, et, sous son successeur (283 -246), elle est déjà la capitale d'une civilisation nouvelle. C'était, pour le temps, une ville immense (périmètre : 15 800 mètres, longueur 3090 mètres, largeur de 1 150 à 2 250 environ). Entourée d'une forte enceinte et construite en damier par l'ingénieur Dinocrate, sa grande artère longitudinale (aujourd'hui la rue Fouad I<sup>er</sup>) était une large voie bordée de portiques, coupée de rues transversales dont la principale passait non loin de la mosquée Nebi-Daniel ; c'est là que l'on a quelque raison de chercher le Sêma, ou tombeau d'Alexandre et des Ptolémées. Là était la place centrale de la ville.



MOSQUÉE NEBI-DANIEL.

ALEXANDRIE.

Celle-ci se divisait en cinq quartiers désignés par les cinq premières lettres de l'alphabet. Le plus beau était situé au nord de la grande voie longitudinale ou voie Canopique, entre la grande rue transversale et le quartier juif ou Δ, qui occupait l'extrémité nord-est de la ville. Il contenait les riches habitations du Bouchon, et les Palais Royaux, établis sur une faible hauteur qui dominait la mer. Le Musée, sorte d'académie fondée par le premier

Ptolémée, sur les conseils de Démétrius de Phalère (vers 305), homme d'État athénien et disciple d'Aristote, le Théâtre, la grande Bibliothèque faisaient partie des palais et sont à chercher au nord de la voie Canopique. Ces palais formaient une ville dans la ville. Au sud de la voie Canopique les archéologues placent, en partant du centre et en marchant vers l'orient, le Sêma (mosquée Nebi-Daniel), le parc du Paneion, dont les allées montaient en spirale autour d'une colline (Kom-El-Dik), et le Gymnase ; tandis qu'en allant du centre vers l'ouest, on trouvait un temple de Sarapis, construit par le quatrième Ptolémée, surnommé Philopator (246-203). Le quartier sud-ouest englobait l'ancienne bourgade égyptienne de Rhacotis. Là se dresse aujourd'hui la colonne Pompée au milieu des pauvres ruines du grand sanctuaire de Sarapis. La colonne actuelle en granit, et qui a peut-être remplacé une colonne plus ancienne, a été dédiée à Dioclétien par le Préfet Postumus.

Mais la raison d'être d'Alexandrie, c'étaient ses ports. Il avait fallu les créer artificiellement. L'îlot de Pharos formait bien un abri naturel, mais qui avait besoin d'être aménagé pour être efficace. On l'avait réuni au rivage par une digue de sept stades (environ 1250 mètres), l'heptastade, à travers laquelle étaient ouverts deux passages fortifiés. Ce môle déterminait donc deux ports. La passe du port oriental ou Grand Port était entre le promontoire Lochias et la pointe orientale de Pharos, où se dressait la tour lumineuse, construite par Sostrate de Cnide (vers 280 av. J.-C.) et qui a donné son nom à tous les *phares*. Ce célèbre monument est à jamais disparu, mais nous en avons peut-être une copie réduite dans le phare ruiné de Taposiris (Abousir). L'île d'Antirrhodos, dans la partie sud-ouest de l'anse, protégeait le port particulier des rois, qui faisait partie des palais, et qu'il faut chercher à la base du promontoire Lochias. Sur la côte, plus



à l'ouest, une petite jetée naturelle avec une chapelle de Poséidon, devint le Timoneion, du nom du célèbre misanthrope athénien, Timon, quand Marc Antoine prit le goût d'aller s'y retirer. De la baie on apercevait les monuments fameux qui l'entouraient. Sur le Lochias, une résidence royale et un temple d'Isis, puis le Brouchion avec les palais et le Théâtre, plus loin à l'ouest, l'emporium avec, depuis le I<sup>er</sup> siècle de l'ère, le splendide Caesareum ou temple d'Auguste (300 av. J.-C.-14 apr. J.-C), patron des navigateurs. Deux obélisques empruntés aux monuments de la XIX<sup>e</sup> dynastie en signalaient encore l'emplacement aux voyageurs du siècle dernier. Puis venaient les magasins, et par derrière le temple de la déesse Thrace Bendis, les arsenaux, le temple d'Arsinoé Philadelphie. L'autre port, l'Eunostos (Bon Retour), avait son entrée à l'ouest de Pharos, qui porte de ce côté un temple de Neptune. Au fond de l'anse était un bassin fermé, dit le coffre (Kibôtos).

PHARE DE TAPOSIRIS.

ABOUSIR.

Les marchandises pouvaient être amenées à Alexandrie par eau. Elles quittaient la branche Canopique (de Rosette) à Schedia et prenaient un canal d'où se détachait celui qui menait à Canope (Aboukir, voir plus bas). Le canal d'Alexandrie contournait la ville au sud, suivant à peu près le tracé de la Mahmoudieh actuelle, mais il aboutissait au grand port. Le Kibôtos était mis en relation avec le Maréotis par un autre canal. Auguste semble





FORT QAITBAY SUR L'ÎLOT DE PHAROS.

ALEXANDRIE.

avoir prolongé le canal de Schedia jusqu'au Kibôtos, en lui faisant traverser la ville.

Aux deux ports maritimes répondent deux ports fluviaux, l'un sur le canal de Canope, l'autre sur le Maréotis. Par là arrivaient à Alexandrie tous les produits du pays (céréales, étoffes, verrerie, parfums, meubles, papyrus), ceux de Nubie (ivoire, plumes, esclaves noirs, peaux de crocodiles) et aussi ceux d'Arabie et d'Extrême-Orient (encens, aromates, épices, soie). L'Égypte est en relation avec l'Inde et l'Indochine. Au I<sup>er</sup> siècle de notre ère (?), le pilote Hippalos découvre la périodicité de la Mousson. Les navires venant de l'océan Indien abordaient dans les ports de la mer Rouge, mise en communication avec le Nil par le vieux canal restauré de Nécho (610- 594) et de Darius (522- 486) , il empruntait l'ouadi Toumilat

pour aboutir à Arsinoé, dans la région de Suez et par un réseau de routes désertiques, celle du Porphyre, de Kénèh à Myos Hormos, par le Gebel Doukhan ; celle du granit gris de Kénèh à Philotera (Safaga), avec un embranchement sur les carrières du Mons Claudianus (Oumm-Digâl) ; celle de l'émeraude, de Coptos à Bérénice, sur le golfe immonde, la plus importante et la plus longue. La route de Coptos à Leucos Limên (Kosseir), la plus

TERRE CUITE.



TERRE CUITE.





LE CANAL MAHMOUDIEH

DELTA.

directe, passait par les mines d'or du Gebel Fawakhir et par l'Ouadi Hamammat (carrières de brèche verte). Ces routes étaient aménagées pour les caravanes, avec des stations et des citernes.

Ainsi habilement rattachée à la vie économique du monde méditerranéen l'Égypte, dotée par Ptolémée I<sup>er</sup> du système monétaire qui lui manquait, entre dans une ère de prospérité. Sa capitale est la plus grande ville du monde ; elle ne sera rejetée au second rang que par Rome. Au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. c'est un centre intellectuel incomparable et les rois mettent à la disposition des savants toutes les ressources du temps : bibliothèques, jardins botaniques et zoologiques, etc. Le haut degré que les sciences atteignent à cette époque est le plus beau titre de gloire d'Alexandrie.

TERRE CUITE.



C'est une ville grecque : les Alexandrines du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ressemblent tout à fait aux Tanagréennes et l'hellénisme se répand dans tout le pays. On le doit à la politique des trois premiers Ptolémées. Le premier, le génial fondateur de la dynastie, Ptolémée Sôtér (323 - 283), qui créa une autre cité grecque, Ptolémaïs, au cœur de la Haute-Égypte, et ses successeurs, Philadelphe (283 - 246) et Évergète (246 - 294),

TERRE CUITE.



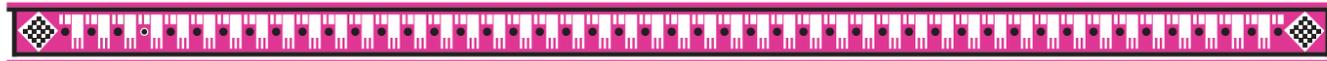


PUITS ROMAIN « BIR HAMMAMAT ».

ROUTE DE KOSSEIR.

étendent leur empire sur les îles, la Syrie du Sud, les côtes d'Asie Mineure, celles même de Thrace. Mais avec le quatrième roi la décadence commence. Ptolémée Sôtér avait tenté de faire l'unité religieuse de l'Égypte dans le culte de Sarapis, et cette tendance s'accordait avec une politique administrative qui ménageait l'Égyptien. Philadelphie inaugure un système d'hellénisation intense, d'autant plus oppressif que le roi était souverain absolu, à la fois propriétaire du sol, dont il distribuait des parcelles à ses soldats ainsi qu'aux Grecs immigrés, et maître du commerce et de l'industrie. Nous pouvons juger d'après des lois financières de Philadelphie, conservées sur un fameux papyrus, la fiscalité qui pesait sur le pays. Vers 216 les Égyptiens se révoltent. L'Égypte usée par ses luttes intérieures et sa rivalité avec la grande monarchie des Séleucides finit par perdre son empire, ne vit que sous la protection romaine, jusqu'au jour où Auguste, vainqueur d'Antoine et de Cléopâtre à Actium, se décide à l'annexer (30 av. J.-C.).

L'Égypte est alors gouvernée par les Empereurs qui délèguent un Préfet. Mais, comme tout l'Orient, elle reste un pays grec. Même les édits préfectoraux sont écrits en grec, tel celui de Tiberius Julius Alexander, gravé sous Galba (68 apr. J.-C.), à la paroi du temple d'Amon à Khargeh. Les Romains poursuivent la politique d'hellénisation, développant surtout la vie des villes ; ils administrent bien, mais usent sans ménagements des ressources du pays. L'Égypte devient le



RUINES DU TEMPLE ROMAIN DE NADOURA.

KHARGEH.

grenier de Rome. Si les Romains desserrent les liens des monopoles et développent la propriété privée, si la bourgeoisie des villes est relativement heureuse, le fellah est exploité. Cette bourgeoisie elle-même ploiera sous le faix des charges municipales et administratives. Après la crise du III<sup>e</sup> siècle, malgré la restauration momentanée au IV<sup>e</sup> siècle, sous Dioclétien et Constantin (285 - 337), la décadence économique continue. Les Empereurs de Byzance, Justinien lui-même, échoueront dans leurs efforts. L'Égypte souffre de tous les maux du Bas-Empire. Au V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle, sous une autorité centrale généralement faible, nous trouvons dans le pays une classe de grands propriétaires riches et puissants, des colons et des artisans asservis.

C'est à partir du IV<sup>e</sup> siècle surtout que le Christianisme se répand dans le pays. Mais il a été prêché de bonne heure et l'Église d'Alexandrie remonte peut-être à l'âge apostolique. Le christianisme égyptien a des traits originaux ; il se mêle ici plus qu'ailleurs aux traditions païennes, aux spéculations des écoles alexandrines grecques et juives. Il y a parfois quelque chose de trouble dans ses conceptions : l'Égypte est le pays des gnostiques. Mais elle eut aussi ses saints et ses martyrs, tel saint Ménas, victime de la persécution sous Dioclétien, et dont le nom a été porté par tant de chrétiens d'Égypte. La basilique de Karm Abou-Mina, reconstruite à plusieurs reprises, sous Arcadius (395 - 408), attirait les pèlerins, qui puisaient

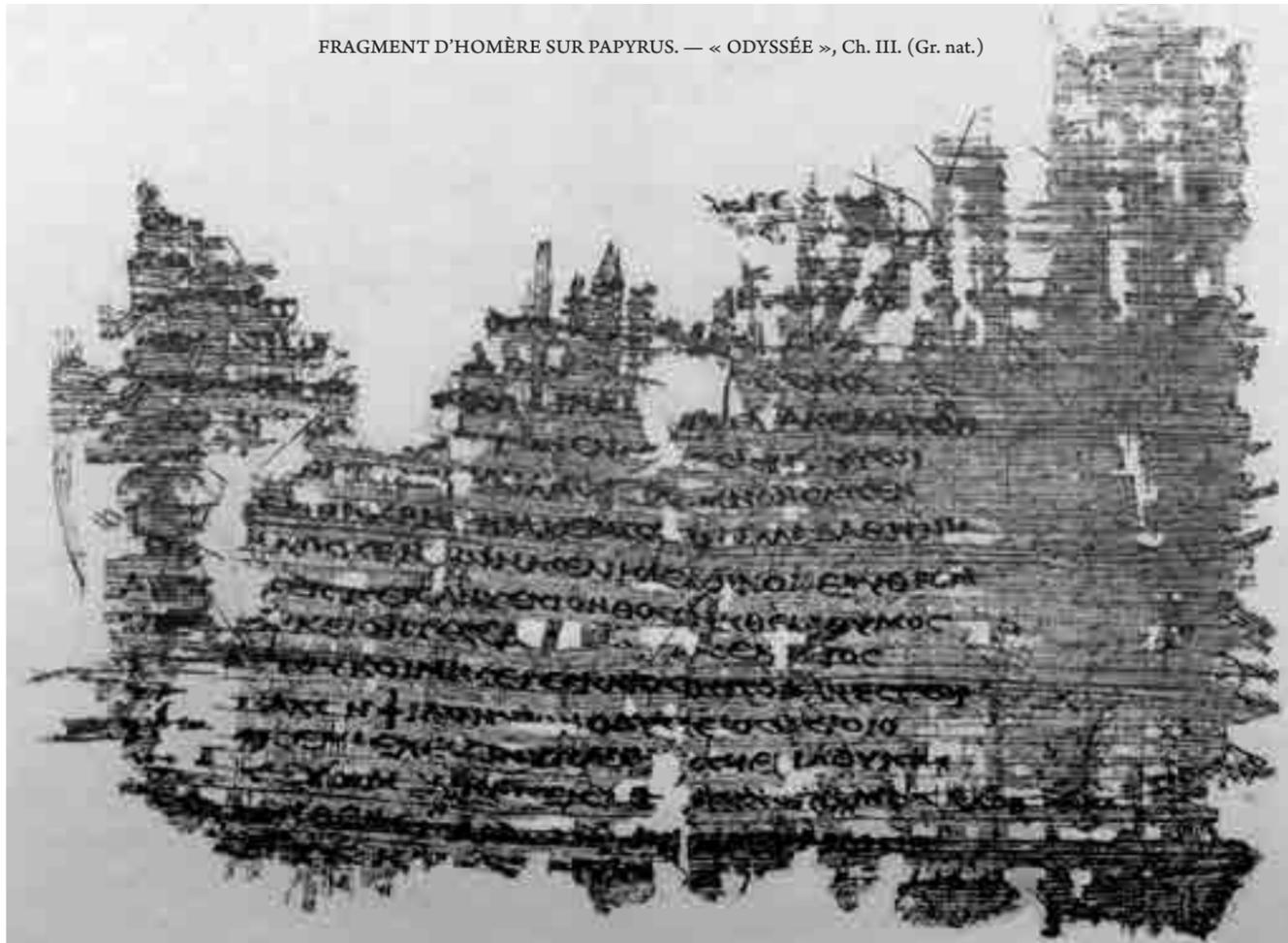


BUSTE DE FEMME. ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE.

et emportaient l'eau d'une source miraculeuse dans de petits flacons, dont nos musées possèdent de nombreux exemplaires. L'école d'Alexandrie, le Didascalée, a produit de grands docteurs : Clément d'Alexandrie (vers 215) et l'illustre Origène (184-250 environ). Exarque, puis patriarche, l'évêque d'Alexandrie exerce une autorité grandissante. Il est d'abord au premier rang des défenseurs de l'orthodoxie. On connaît les luttes d'Athanase (entre 320 - 373) contre Arius, celles de Cyrille contre Nestorius. Mais, à côté de la puissance de l'évêque, il y avait la puissance anarchique et violente des moines, solitaires et cénobites, les fils de Paul et d'Antoine (III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C).

Aux moines indigènes, gardiens de la langue copte, saint Pachôme (IV<sup>e</sup> siècle) avait donné leur règle et ils produisent des saints curieux, comme Schnoudé. À partir du patriarche Dioscore, l'Église égyptienne devient monophysite et le pays entier s'attache avec ferveur à cette doctrine, par opposition à Constantinople. Ces luttes religieuses

FRAGMENT D'HOMÈRE SUR PAPYRUS. — « ODYSSÉE », Ch. III. (Gr. nat.)





XXX  
LES CATACOMBES  
ALEXANDRIE





PUITS À ABOU-MINA.

épuisent et divisent le pays qui devient une proie facile pour les Perses d'abord (618-629) puis pour les Musulmans d'Amrou (642).

Les restes de l'époque gréco-romaine sont nombreux en Égypte, mais ils

attirent rarement par leur beauté. Pourtant le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. a été une grande époque artistique et Alexandrie était pleine de chefs-d'œuvre, dont on trouve quelques rares débris. Ils ont péri dans les tourmentes politiques. Le christianisme a beaucoup détruit. En 389, le patriarche Théophile incendie le Serapeum et brise la belle statue chrysléphantine du dieu, chef-d'œuvre de Bryaxis. Canope (Aboukir) vit des scènes pareilles sous le patriarche Pierre Monge. C'était une ville de débauche et de plaisir, où les Alexandrins aimaient à se rendre par les canaux. Dans un temple célèbre, on y consultait Sarapis, dieu guérisseur, dont le culte survécut secrètement après le triomphe du christianisme. Il fut démoli de fond en comble. *Etiam periere ruinæ*, cette parole s'applique trop bien à Alexandrie. Non seulement l'affaissement du sol, qui s'est produit depuis l'Antiquité, a entraîné la ruine d'une multitude d'édifices, non seulement l'heptastade a disparu sous les atterrissements du port, mais au vandalisme inconscient du passé a succédé le vandalisme hypocrite du présent. Dans la vallée du Nil, comme au Fayoum, on trouve encore des villes et villages enfouis sous des monticules de débris : les exploiters de sébaq n'en laisseront bientôt plus de traces. À Alexandrie, c'est surtout dans les nécropoles que se cache le souvenir des civilisations disparues. Elle a des cimetières d'époque grecque et romaine et des catacombes. Celle de Kom-El-Chougafa est la plus saisissante et la plus curieuse. La décoration révèle un mélange d'idées égyptiennes et d'idées grecques ou romaines. Combien d'autres monuments sont à jamais perdus.



CATACOMBES. SCÈNE FUNÉRAIRE.

ALEXANDRIE.

**Heureusement, pour sauver l'honneur archéologique de l'Égypte, il y a le papyrus. Seule, grâce à son climat, l'Égypte a pu conserver, dans ses monticules de décombres et dans ses tombes, les débris de ses archives sur ce papier qu'elle fournissait au monde. Et c'est grâce à ces documents que l'on peut décrire son passé gréco-romain avec une précision peu habituelle en histoire ancienne.**





XXXI  
LA CHAPELLE SAINT-MICHEL  
AU COUVENT DE SAINT-PAUL



IV

# L'ÉGYPTE COPTE-BYZANTINE

PAR

HENRI MUNIER

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ÉGYPTE







LE DEIR EL-SOURIANI.

OUADI NATRON.



'Égypte vécut les deux premiers siècles de son christianisme sans les marquer par des monuments dédiés à sa nouvelle croyance ; il lui fallut attendre la paix religieuse, instaurée par l'empereur Constantin, pour donner la mesure de son effort et de son idéal artistiques.

Le temps n'était plus aux monuments imposants que les Pharaons avaient édifiés durant quarante siècles à leurs dieux et à leurs morts. C'est une vie nouvelle avec d'autres conceptions et un autre idéal qui prévaut, c'est l'hellénisme qui triomphe alors dans la vallée du Nil, comme il a triomphé de toutes les civilisations de l'ancien Monde. Ptolémées et empereurs romains rivalisent de zèle et de dépenses pour orner chaque ville et chaque bourgade jusqu'aux cataractes d'Assouan de palais, de thermes, de cirques et d'arcs de triomphe, comme Antinoé qui devint une brillante cité grecque, Canope qui fut sans rivale pour les plaisirs et les élégances et par-dessus toutes les autres villes égyptiennes Alexandrie, que l'on proclamait reine des cités méditerranéennes.

La nouvelle religion, qui avait renversé tous les dieux, subit profondément et jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle cette ambiance hellénistique et byzantine ; les artistes chrétiens y puisèrent leur meilleure inspiration sans cependant négliger les arts d'Orient et surtout l'architecture syro-mésopotamienne qu'ils avaient appris à connaître par les rapports constants de l'église d'Alexandrie, avec Antioche et les autres communautés voisines.



LA NÉCROPOLE CHRÉTIENNE DE L'OASIS DE KHARGEH.

Ces tendances commencent à apparaître timidement dans les chapelles que la piété des chrétiens consacra à ses morts et dont les ruines, très ravagées, s'aperçoivent de nos jours à l'oasis de Khargeh, à Bahnasa et dans la nécropole

alexandrine. Puis partout où il réussit à s'implanter, le christianisme adopta pour ses églises le type basilical qui est, comme on sait, d'origine latine et qui s'était répandu dans tout l'Orient avec des modifications secondaires. Ces édifices ont une forme longitudinale avec trois nefs séparées par deux arêtes de colonnes ; le transept manque toujours mais un ambon flanque la nef principale. Suivant la règle orientale, le sanctuaire est composé d'une triple abside triflée et le mur de chacune de ces absides semi-circulaires est orné de deux rangées de colonnes superposées et surmontées d'une coupole hémisphérique.

Il faut écarter de cette catégorie la basilique plus byzantine qu'égyptienne de Saint-Ménas en Maréotide, où l'on venait en foule, même des confins de la Germanie, demander la guérison à une eau miraculeuse : elle fut bâtie au IV<sup>e</sup> siècle sur l'ordre de l'empereur Arcadius par des artisans de Constantinople.

Aucun de ces monuments ne nous est parvenu dans son plan primitif ; tous ont subi au cours des siècles des remaniements profonds ; mais dans les ruines qui s'aperçoivent aujourd'hui à Dendérah et à Sohag, on peut admirer la hardiesse dans les dimensions, l'harmonieuse proportion des formes, et les comparer aux fameuses basiliques romaines de la même époque.

Il n'a pas suffi au christianisme d'avoir édifié ses églises dans les principaux centres évangélisés, il voulut utiliser, dans les autres villes où son culte en réclamait la nécessité, les nombreux temples que l'antique religion pharaonique avait abandonnés en s'effaçant devant sa rivale et dont les masses indestructibles semblent, même aujourd'hui, avoir défié le temps. Les chrétiens vinrent donc prier là où leurs parents païens s'étaient prosternés ; comme on le voit à Philæ, à Thèbes et ailleurs ils n'eurent qu'à y dresser leurs autels qu'ils entourèrent

parfois de colonnes byzantines et à recouvrir la représentation des dieux morts et des pharaons disparus par les symboles et l'image des saints de leur nouvelle religion, pour avoir des églises à peu de frais et solides à toute épreuve.



Durant ce même IV<sup>e</sup> siècle, le désir de la perfection morale, qui est aussi de tous les temps et de tous les pays, donna naissance en Égypte à cette vie monastique intense qui, durant le Moyen Âge, commanda à la vie économique et artistique de la vallée du Nil.

Pour fuir les persécutions des empereurs romains et réaliser à la lettre un précepte évangélique, les chrétiens les plus fervents cherchèrent un refuge dans la solitude brûlante des déserts qui bordent leur pays, dans les cavernes et les tombes pharaoniques. Ils commencèrent par y vivre en ermites ; plus tard ils groupèrent leurs cabanes autour d'un saint moine, qu'ils avaient choisi pour modèle et pour supérieur ; enfin, sous l'impulsion de saint Pacôme, ils vécurent en communauté plus étroite et construisirent, généralement à la lisière des terres cultivées ou plus hardiment en pleine région désertique, ces admirables constructions où ils s'enfermèrent par centaines pour la prière, le jeûne et le travail. Il n'y eut pas de hauteur, pas de village, pas de retraite, pas de ruines même qui ne fussent couronnés d'un couvent. Au sommet de ces Thabors, le spectacle de ces vies immolées était si admirable et si attirant que les chrétiens des autres pays vinrent les visiter et les imiter.

#### Les constructions

de ces moines égyptiens sont encore de nos jours les témoins d'un art perfectionné, qui atteint alors son apogée. Aux forteresses byzantines qui protégeaient les frontières du pays, furent empruntées

REPRÉSENTATIONS CHRÉTIENNES AU TEMPLE DE OUADI ES-SEBOUA.





LE COUVENT DE SAINT-SIMÉON À ASSOUAN.

la hauteur et l'épaisseur de leurs murailles, à l'abri desquelles les religieux se mettaient en sûreté contre les razzias des tribus nomades du désert. Durant cette époque, la maçonnerie était en bel appareil de pierres taillées, toujours exécutée avec le plus grand soin, suivant la technique des anciens Égyptiens. L'intérieur offrait l'aspect et l'activité d'une ville et comprenait la chapelle, les cellules, le réfectoire et ses cuisines, de multiples magasins pour les travaux manuels ; entre ces bâtiments, un jardin potager encadré de palmiers faisait du couvent une oasis de verdure et de fraîcheur. Enfin, dominant le château monacal, une tour-donjon, de forme carrée, servait de retraite pour la suprême défense.

Les artistes égyptiens du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, qui généralement appartenaient à un couvent, rivalisèrent d'ingéniosité pour la décoration dont ils empruntèrent les thèmes au vieux fond de l'art hellénistique, tandis qu'ils laissèrent apparaître une tendance orientale dans la recherche de l'effet et le clinquant des motifs.

Les colonnes des basiliques d'une élégante proportion soutinrent un chapiteau aux formes fouillées et toutes différentes les unes des autres, rappelant les motifs byzantins de Ravenne et de Constantinople : frondaisons touffues de



LE COUVENT DE SAINT-PAUL, PRÈS DE LA MER ROUGE.

feuilles d'acanthé, de vigne et de palme mêlées aux fruits et aux entrelacs harmonieux, c'est toute une flore luxuriante qui s'épanouit à profusion avec un fini et une technique inégalables. Le même génie décoratif a revêtu de sculptures aussi parfaites les murs de Saqqarah, de Baouit et d'Ahnas, les fûts des colonnes, les conques et les archivoltés des niches, le champ des stèles jusqu'aux boiseries des coffres, des poutres et des portes.

Plus souvent, les peintres ont jeté sur le crépi blanc des murs, pour cacher la nudité des plinthes, des rosaces, des losanges, des motifs de draperie, des décorations florales ; au-dessus, ils figurèrent de longues théories de saints vénérés dans le couvent ou célèbres dans la région, la Vierge entourée des apôtres, l'armée des anges ou des personnages bibliques. Dans la coupole, qui surplombe l'abside, et dans les niches des cellules monacales plane le Christ vainqueur, en Pantocrator, scène inspirée de l'Apocalypse et des prophètes. Ces figures sont toutes représentées de face, sur un même modèle, sans un trait d'originalité ; elles sont toutefois suffisamment belles et idéales pour qu'un moine crût y voir comme une vision anticipée du Paradis.



PEINTURES AU COUVANT DE SAINT-PAUL.

La conquête arabe ne tarda pas à apporter des modifications aux conceptions artistiques jusque-là en usage. Détaché de Constantinople, séparé de Rome par des divergences doctrinales, mis en servage par une autre religion, le christianisme très appauvri se livra peu à peu aux influences du vainqueur. Lorsqu'ils commencèrent à réparer au IX<sup>e</sup> siècle les édifices de leur culte, ruinés par leur incurie, les ravages du temps et les guerres civiles, les Coptes avaient entièrement oublié leurs vieilles formules hellénistiques et byzantines ; désormais, c'est l'art asiatique qui prévaut, celui que l'on retrouve sur les monuments de Syrie, de Mésopotamie, d'Arménie et même de la Perse sassanide ; en somme, le même qui apparaît, mais avec

plus d'originalité et d'éclat, sur les édifices contemporains des Musulmans d'Égypte. La brique, à ce moment, remplace la pierre ; au lieu de la charpente de l'époque précédente, on emploie le toit voûté, en maçonnerie.

PORTE DE L'ÉGLISE DE SAINTE-BARBE.



PEINTURES AU COUVANT DE SAINT-ANTOINE.





Un toit agrémenté de coupoles, à cause de la difficulté de plus en plus grande de se procurer du bois. Pour soutenir cette masse pesante, on substitua des piliers en briques, d'une résistance plus forte que les colonnes. Les trois autels, nécessaires à la liturgie, ne sont plus groupés dans les absides aux formes tréflées, mais sont disposés sur une même rangée. D'après les monuments



MOINES DU DEIR EL-BARAMOUS AU OUADI NATRON.

de cette période on s'aperçoit que la décoration reste toujours en vogue ; mais le temps n'est plus à ces admirables sculptures sur pierre, aux volutes si élégantes et à la flore si riche que nous ont léguées les monastères de Saqqarah et de Baouit. Tout cela est remplacé par une peinture de plus en plus stéréotypée et étriquée ; c'est la décadence, malgré les efforts des artistes arméniens dont la signature apparaît sur les fresques de Saint-Siméon d'Assouan et les deux grands Deirs près de Sohag.

ICONOSTASE DE L'ÉGLISE AL-MUALLAQA  
AU VIEUX-CAIRE.



En revanche, cette même période qui s'étend du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle fut le triomphe des iconostases, des panneaux en bois où l'on sculpta entre des entrelacs floraux des scènes à figurations d'hommes et d'animaux. Le génie copte se révéla ensuite dans les iconostases à motifs polygonaux et à dessins géométriques, en ivoire et en bois de cèdre et d'ébène ; c'est de nos jours la plus belle parure des églises du Vieux-Caire.

Tel fut le dernier éclat de l'art chrétien d'Égypte. La foi qui n'agit plus, laissa de plus en plus décliner les vocations religieuses et tarir ainsi les raisons et les sources de son inspiration artistique.





LE DÉSERT VU DE LA GROTTÉ DE SAINT ANTOINE.

Aujourd'hui les édifices qui subsistent ne sont pas sans grandeur et sans charme ; ils n'ont pas effacé partout l'image du passé et les quelques moines qui s'y abritent s'efforcent d'y maintenir, sans en comprendre l'esprit, la grande tradition monastique des Pères du Désert.

On peut distinguer trois groupes de monuments. Le premier comprend les églises mal connues de la Nubie où le christianisme fut si florissant et où il a, de nos jours, totalement disparu.

LE COUVENT DE SAINT-ANTOINE, PRÈS DE LA MER ROUGE.





XXXII  
LA GROTTÉ DE SAINT ANTOINE  
DÉSERT ARABIQUE





Il faut remonter ensuite dans la Thébaïde pour trouver, entre les rives resserrées du Nil, de nombreux édifices chrétiens qui ont été généralement rebâties au Xe ou XIIe siècle ; ils sont surmontés de coupôles pressées les unes contre les autres, parfois au nombre d'une vingtaine, Saint-Pacôme près de Louxor en compte même vingt-neuf. Un troisième groupe peut englober les édifices de la Basse-Égypte. Dans un site sauvage et abrupt du désert arabe, près de la mer Rouge, les deux couvents de Saint-Paul et de Saint-Antoine ont conservé leur aspect d'autrefois ; quelques religieux veillent toujours près des deux grottes – berceau du monachisme – où se réfugièrent les deux premiers anachorètes d'Égypte. Aux autres



SCULPTURES SYRIENNES DU  
DEIR EL-SOURIANI.

confins, en plein désert libyque, le groupe de Scété, qui était jadis le Paradis des Pères, a complètement disparu sous le linceul des sables mouvants. Celui de Nitrie, qui prolonge le premier, est, de nos jours, bien clairsemé ; des cinquante monastères qui le peuplaient, quatre seulement émergent de la solitude ; le plus connu est le Deir El-Souriani qui garde dans une de ses chapelles les décorations syriennes sur stuc qui remontent au Xe siècle.

Entre ces deux points extrêmes, aux portes méridionales du Caire, une vieille forteresse

LE NARTHEX DE L'ÉGLISE  
AL-MUALLAQA AU VIEUX-CAIRE.



byzantine enserre, dans son mur d'enceinte et ses tours toute une population copte qui réussit à y bâtir une quinzaine d'églises. Les primitives constructions du VIe siècle n'existent plus ; elles furent réédifiées quatre siècles plus tard, en conservant parfois le plan, parfois les colonnes ou les motifs décoratifs et toujours cette curieuse toiture à charpente apparente qui est due, suivant quelques archéologues, à des influences occidentales. On remarque, entre autres, l'église de Saint-Serge ou Abou-Sergah, construite sur une crypte du VIe siècle où une légende localisa le séjour de la Sainte-Famille dans sa fuite en Égypte ; l'église Al-Moallaqah, ou la suspendue, parce qu'elle est comme posée sur une des tours de la citadelle ; elle a subi jusqu'à ces



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE AL-MUALLAQA AU VIEUX-CAIRE.

dernières années de multiples remaniements, comme Sainte-Barbe qui était l'une des plus anciennes et des plus intéressantes, comme aussi les moindres chapelles du Kasr El-Shamâ.

Ainsi, l'art chrétien d'Égypte ne chercha pas à s'affranchir des influences étrangères, et ne s'éleva jamais à la hauteur d'un art vraiment original ; il finit, très tôt au VIII<sup>e</sup> siècle, par se confondre avec l'art musulman. Son principal mérite est d'avoir été le trait d'union entre l'hellénisme expirant et l'islamisme naissant et d'avoir produit, surtout dans la décoration, des œuvres charmantes que l'Égypte peut être fière d'avoir inspirées et qui font partie de son patrimoine artistique déjà si lourd de gloire.





XXXIII  
BAB ZOUAÏLA  
LE CAIRE



V

# L'ÉGYPTE MUSULMANE

PAR

GASTON WIET

DIRECTEUR DU MUSÉE DE L'ART ARABE AU CAIRE

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

PROFESSEUR À L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES DE PARIS







CITADELLE DU CAIRE.



Le 7 août 1291, la population de la ville du Caire était en grand émoi et en joyeuse liesse : depuis quelques semaines, elle avait appris la chute de Saint-Jean-d'Acre, puis celle de Beyrouth. Les Croisés étaient ainsi définitivement chassés de la Syrie, qu'ils occupaient depuis près de deux siècles, et le sultan mamelouk Malik Achraf Khalil allait rentrer dans sa capitale en triomphateur. La nouvelle de cette victoire, qui associait le sultan régnant aux fastes de Saladin et de Baybars, avait été transmise à la Citadelle du Caire par pigeon voyageur, et des batteries solennelles de tambours l'avaient communiquée au peuple. En toute hâte, on s'était préoccupé de décorer les édifices publics, les habitants avaient été invités à pavoiser leurs demeures d'une façon toute particulière, et tous s'étaient efforcés, à l'envi, de déployer une magnificence inaccoutumée, qui devrait consacrer cette journée comme une des plus marquantes de l'histoire de l'Égypte.

Les cortèges officiels auxquels présidait le souverain se déroulaient, en Égypte, d'une façon assez immuable et avec un cérémonial imposant. Depuis la plus haute Antiquité, la population égyptienne adorait les fêtes et, comme durant le Moyen Âge musulman, elle était écartée de la gestion des affaires de l'État, c'était, pour elle, la seule façon de s'intéresser à la vie publique. Aussi, dans la ville elle-même, avait-on élevé des arcs de triomphe et des châteaux, aux frais des grands officiers de la cour : les artisans avaient dû abandonner toute autre entreprise, pour laquelle on n'aurait d'ailleurs pu trouver ni matériaux ni outils.

La ville proprement dite était ceinte de puissants remparts, témoins irrécusables de la force et de la grandeur des Fatimides. Les défilés traversaient la ville du nord au sud : pour la circonstance, les portes Bab El-Nasr et Bab Zouaïla,



BAB EL-FOUTOUH.

aux deux extrémités du parcours, avaient été soigneusement nettoyées, et avaient ainsi pris un air coquet qui semblait en amoindrir l'austérité majestueuse.

Le cortège se forma au nord de Bab El-Nasr, environ à l'emplacement où se trouvent les tombeaux des Califes, et s'approcha de l'enceinte. Le monarque considéra sans doute avec fierté la grande porte, qui n'avait jamais si bien mérité sa dénomination de « Porte de la Victoire », et se plut à penser que ce cadre, d'une mâle énergie, était un décor convenable pour y consacrer le triomphe de son intrépidité et de sa bravoure. Un corps de troupes, qui ouvrait la marche, pénétra en ville. Il était suivi d'un

groupe de musiciens, les uns soufflant dans de longues trompettes de cuivre, dont le vacarme contrastait avec les sons grêles et mélancoliques des petites flûtes en roseau dont jouait un autre groupe. À une certaine distance suivaient des chanteurs, qui scandaient leurs poésies en frappant avec discrétion sur de légers tambourins. Dans un silence soudain, au moment de franchir la porte, leur coryphée s'exclama, appliquant au sultan victorieux des vers anciens :

« Ton glaive vient de frapper sur les Francs un coup qui a fait tressaillir le cœur de Rome la Grande. Tu as déchargé sur leur chef une massue qui lui a brisé les reins et qui a abattu les croix. Tu as purifié le sol des chrétiens avec leur sang, et ce sang a coulé avec une telle abondance qu'il n'y a pas d'épée qui n'en ait été souillée. »

L'agencement des divers officiers qui précédaient immédiatement le souverain était soumis à des règles d'organisation très précises. Les spectateurs virent passer successivement : dix gens d'armes, à pied, tenant en mains des haches nues, puis, montés sur des chevaux blancs, deux pages vêtus d'une robe de soie

jaune, bordée d'or, et coiffés d'un bonnet jaune. Ils tenaient des banderoles brochées d'or, qui étaient attachées, derrière eux, aux extrémités d'une somptueuse couverture de selle en cuir, mais tellement incrustée d'or qu'elle semblait une pièce d'orfèvrerie. C'était là l'insigne principal de la souveraineté: aussi, dans une occasion comme celle de ce jour, était-elle portée par un des principaux personnages de l'État. Le sultan apparut, monté sur un cheval tout caparaçonné, dont le chanfrein d'acier brillait au soleil, et dont l'encolure était recouverte d'une pièce de soie jaune brochée d'or. Au milieu de tout ce décor, d'une vive clarté, le costume royal faisait une tache sombre. La tête ceinte d'un



BAB EL-NASR.

turban de soie noire, dont l'extrémité pendait sur les épaules, telle la cravate d'un drapeau, le sultan était revêtu d'un long manteau de soie noire, aux manches larges : l'étoffe en était unie, sans aucune broderie. Il portait un sabre de guerre, qui passait pour avoir appartenu au calife Omar, attaché à un baudrier, qui, prenant de l'épaule droite, pendait sur le côté gauche. Un des principaux personnages de la cour brandissait, au-dessus de la tête du sultan, un second symbole de sa souveraineté, un parasol en soie jaune, brochée d'or, couronné d'une petite boule dorée, que surmontait un oiseau, également doré. Un grand gaillard, d'une belle prestance, marchait à droite du sultan, portant une énorme massue à l'extrémité dorée. Venait enfin un corps de troupes, précédé de quelques drapeaux de soie entremêlée de fils d'or, dont la hampe était garnie, au sommet, d'une touffe de poils.

La foule attendait avec une curiosité croissante la fin du cortège, qui comportait un certain nombre de prisonniers de marque, enchaînés, les uns à pied, d'autres chevauchant des mulets : des hommes d'armes étaient chargés de trophées, mais, notamment, les tambours de l'ennemi étaient crevés et les étendards étaient portés



LE CAIRE VU DU REMPART DE BAB EL-NASR.

à rebours, comme symbolisant la défaite. Toutes les boutiques de cette artère, essentiellement commerçante, étaient pleines de monde, ainsi que les fenêtres des étages supérieurs : des chanteuses se tenaient, çà et là, sur des estrades, et clamaient leurs joyeuses mélodies, accompagnées de joueuses de tambourins. Au moment du passage des prisonniers francs, ce fut un véritable délire, et, du haut des terrasses, derrière tous les moucharbiehs, les femmes signalaient leur présence par ces cris stridents qui devaient émerveiller le voyageur Belon, « ouvrant

BAB ZOUAÏLA.



la bouche le plus qu'elles peuvent, faisant issir leur voix en fausset, remuant la langue entre les dents, la retirant vers le palais, et faisant un accent agu, tel que font les femmes des villages sur la fin de leur cry, en vendant le lait à Paris ».

Dans la soirée, une foule énorme se précipita sur les rives du Nil pour assister aux évolutions d'un combat naval : les plus riches avaient loué des barques pour voir de plus près la fête et la populace s'entassa sur les bords du fleuve, noirs de monde depuis Boulaq jusqu'à Roda. Tous les édifices publics, toutes les demeures particulières, au loin, dans

UNE RUELLE.





XXXIV  
MOCHARABIEHS  
EN ENCORBELLEMENT AU CAIRE





MOSQUÉE GUIOUCHI SUR LE MOKATTAM.

la ville, semblaient comme embrasés, car une quantité incalculable de lampions brillaient de toutes parts. Les galères s'attaquèrent, se lançant du naphte, et le simulacre de bataille se poursuivit au milieu d'une illumination originale : on avait lâché sur le fleuve des milliers de petits vases légers, même des écorces

de pastèques et des coquilles d'œufs, pourvus d'huile et de mèches.

La grande rue, qui, entre les deux portes fatimides, servait ainsi de voie triomphale, était, en temps normal le centre commercial du Caire. La prospérité économique de l'Égypte est, à bon droit, vantée par tous les écrivains arabes, particulièrement du X<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. De toutes les régions, grâce aux deux mers qui la bordaient, on y importait tout ce qu'il y avait de plus remarquable et de plus rare, comme parfums, aromates, denrées alimentaires, étoffes de luxe et pierres précieuses. Le pays produisait, de son côté, du blé, du sucre, du miel, se livrait à l'élevage des moutons, des mulets, des ânes et des chevaux de race, fabriquait du papyrus et de fins tissus, dans la région de Damiette, tandis que les confins méridionaux offraient dans leur sous-sol de l'or et des émeraudes.

Rien n'est plus pittoresque que de s'engager, à l'aide d'un guide arabe, dans les souks du Caire, en ce prodigieux XIV<sup>e</sup> siècle, qui est une des périodes les plus heureuses de l'Égypte musulmane. On ne songe pas sans effarement aux

COUVENT DE DERVICHES DU MOKATTAM.





MOSQUÉE EL-HAKIM ET ENCEINTE FATIMIDE.

douze mille boutiques qui garnissaient cette longue artère, presque rectiligne, qui conduit de la mosquée du calife Hakim jusqu'au mausolée de Sayyida Nafisa, au-delà de la mosquée d'Ibn Tulun. Les boutiquiers avaient d'ailleurs des concurrents redoutables avec les revendeurs en plein vent, qui installaient des estrades au petit bonheur, et débitaient du pain et des victuailles : la police leur faisait la chasse, sur les plaintes réitérées des commerçants lésés, et aussi parce qu'ils gênaient la circulation.

À proximité de Bab El-Foutouh se trouvaient des bouchers, détaillant de la viande de bœuf, de mouton et de chèvre, des fruitiers, des grainetiers et des marchands de figues sèches. Tout près d'eux, on rencontrait des bourreliers, chez qui

l'on pouvait se procurer tous les cuirs nécessaires aux chameaux de charge : leurs stocks étaient tels qu'une centaine de chameaux pouvait être entièrement équipée en une journée. De là jusqu'à la mosquée El-Akmar, on vendait surtout de la nourriture, viandes crues ou bouillies, pain, huile, fromages, lait, légumes et épices variés. Il y avait un grand nombre de gargotiers, friteurs ou rôtisseurs, ouverts jour et nuit : ce luxe de cuisiniers, établis en boutique, qui étonnait les voyageurs européens, avait sa raison d'être, car aucun habitant, si riche qu'il fût, ne faisait cuisiner chez lui, mais achetait au bazar ses mets tout préparés. Les alentours de la mosquée étaient garnis de marchands de chandelles, dont on faisait au Caire une consommation extraordinaire, surtout pendant le mois de ramadan. Pendant la nuit, ce marché était, bien entendu, plus éclairé que les autres, et les courtisanes s'y donnaient volontiers rendez-vous : elles se faisaient remarquer par des culottes bouffantes écarlates, qu'elles laissaient apercevoir sous leurs grandes houppelandes.

Immédiatement à l'est de cette région, vers la porte Bab El-Nasr, habitaient les tisserands, tailleurs, stoppeurs,



---

dessinateurs sur étoffes, en un mot, les corps de métiers intéressant l'habillement. D'autres spécialistes plus originaux les avoisinaient, fabriquant de ces curieuses serrures en bois qui ont presque disparu du Caire.

De la mosquée El-Akmar jusqu'au Khoronfich, on vendait plus spécialement des oiseaux de toutes sortes, pour la table, des oies et des poulets, pour l'agrément, des perroquets, des passereaux, des rossignols, des merles, des tourterelles. Parfois, quelque bonne âme, en quête de paradis, achetait ces petits oiseaux pour leur rendre la liberté : pourtant les plus rares d'entre eux atteignaient des prix fort élevés. Face au tombeau de Qalaun, se tenaient des armuriers, chez lesquels on se procurait des arcs, des flèches, des cottes de mailles. Comme c'était là, à peu près, le point central des marchés, les changeurs étaient installés nombreux. L'aspect de ces quartiers s'est évidemment bien modifié, mais il est piquant de constater que les orfèvres occupent, à une centaine de mètres près, l'emplacement qui leur était réservé au Moyen Âge : hier, comme aujourd'hui, ils vendaient des bagues, des bracelets et des anneaux de pieds. Ce commerce de luxe profitait aux pauvres, car tous ces orfèvres acquittaient des droits au profit de l'hôpital de Qalaun :

ils étaient pourtant médiocrement installés, en plein vent, protégés de l'ardeur du soleil par des bâches. Au sud du collège d' Al-Malik Al-Salih Ayyub, se tenaient des marchands de peignes, de ces peignes en bois si délicatement ouvragés, des libraires, des confiseurs, largement approvisionnés de pistaches, d'amandes et de raisins secs. De l'autre côté de la rue, près de l'hôpital de Qalaun, les cavaliers trouvaient un choix considérable d'éperons, depuis les plus simples, en fer, jusqu'aux plus luxueux, en argent ou en or massifs, ainsi que tout l'attirail en métal nécessaire au harnachement de leurs montures. Tout naturellement, le bazar des

MOSQUÉE MARIDANI.





selliers avoisinait le précédent, exhibant brides et courroies, et surtout des selles, en cuir teint en toutes couleurs, jaune, bleue, ou noire, unies ou incrustées d'argent et d'or. Suivaient des boutiques de marchands de draps : c'était un article d'importation qui servait aux tentures, aux coussins, aux couvertures de selle, et, de plus en plus, à l'habillement de la classe bourgeoise. Les marchands de fourrures se tenaient dans les alentours de la mosquée Al-Azhar : ils offraient, à des prix très élevés, des fourrures de zibeline, de loup-cervier, d'hermine, de petit-gris. L'usage en fut d'abord lancé par les officiers de l'entourage du sultan, suivis par les principaux fonctionnaires, et, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, les femmes les mirent à la mode. Toujours en direction du sud, on rencontrait une série de commerçants, dont les boutiques étaient bien souvent vides de chalands : ces négociants n'étaient pourtant pas à plaindre, car ils bénéficiaient des achats réguliers et fréquents de l'État, à qui ils fournissaient des robes et des ceintures d'honneur, ancêtres de nos modernes décorations. Nous approchons de la porte Bab Zouaïla, près de laquelle on voyait des rôtisseurs, mais surtout des confiseurs, habiles à confectionner des animaux et des bonshommes en sucre.

PORTE DU KHAN KHALIL.



Le bazar des cuivres incrustés nous intéresse prodigieusement, parce que nous pouvons admirer, dans les musées du Caire et d'Europe, des chandeliers, des écrivoires, des brûle-parfums, des lustres, qui sont de magnifiques chefs-d'œuvre d'art. Les incrusteurs sur cuivre avaient de nombreuses boutiques, et leurs splendides produits avaient un succès considérable : il n'était pas une jeune fille de la classe aisée qui ne mit sa fierté à posséder, dans son trousseau de mariée, des bassins, des aiguières, des coffrets, en cuivre incrusté d'or et d'argent.

Tout ce milieu de petits détaillants était heureux de vivre, ne craignait que les jours d'émeute, qui n'étaient que trop périodiques,

mais largement compensés par les jours de fête. Ils formaient un monde à part, dans une population déjà compartimentée à l'excès, donc privée de cohésion. Bien entendu, nous avons, comme ailleurs, des militaires, des fonctionnaires civils, des religieux des couvents, des commerçants et des agriculteurs. À première vue, nous tenons là un groupement social analogue à tous les autres. Mais, dans ce pays, les divisions s'accroissent bien davantage, car il y a des musulmans, des chrétiens et des juifs, il y a enfin un mélange de races tel qu'on ne pourrait en dresser le catalogue complet. Sous tous les régimes, les militaires ne sont pas d'origine égyptienne, ils exécutent les ordres du souverain qui les paie, usent et abusent de l'autorité qui leur est conférée : heureusement pour la personne des Égyptiens, malheureusement pour leurs biens, ils font souvent la guerre. Au repos, au Caire, ils se montrent arrogants et insupportables, et méprisent la vie de leurs contemporains autant qu'ils exposent leur bravoure sur les champs de bataille. Le souverain et ses milices ne sont pourtant pas tout-puissants, et, à quelque époque qu'on envisage l'histoire de l'Égypte, on les voit composer avec une autre armée, celle

des scribes et des percepteurs qui tiennent les cordons de la bourse. Ces « fonctionnaires de plume », comme on les appelait au Moyen Âge, semblent avoir toujours eu la vanité des primaires : ils savent lire, ce qui n'est d'ailleurs pas une mince affaire lorsqu'il s'agit d'un grimoire arabe, ils se passent les uns aux autres l'élégance des rédactions en prose rimée et le secret des comptes embrouillés. Ils constituèrent, de tout temps, l'armature de l'État, et ils le surent : pourtant, ils ne firent jamais crouler une dynastie par leur mauvais vouloir ou leur abstention. Tous les souverains, n'ayant jamais pu se passer d'eux, ont, avec adresse et intelligence, considéré

MOSQUÉE MOHAMMED BEY ABOU-DHAHAB.



l'Égypte, comme une immense propriété dont ces scribes furent les régisseurs. De temps à autre, l'État faisait rendre gorge à un fonctionnaire trop vite enrichi, le mettait en prison ou même ordonnait son exécution, et la population des contribuables applaudissait à ce geste de justice.

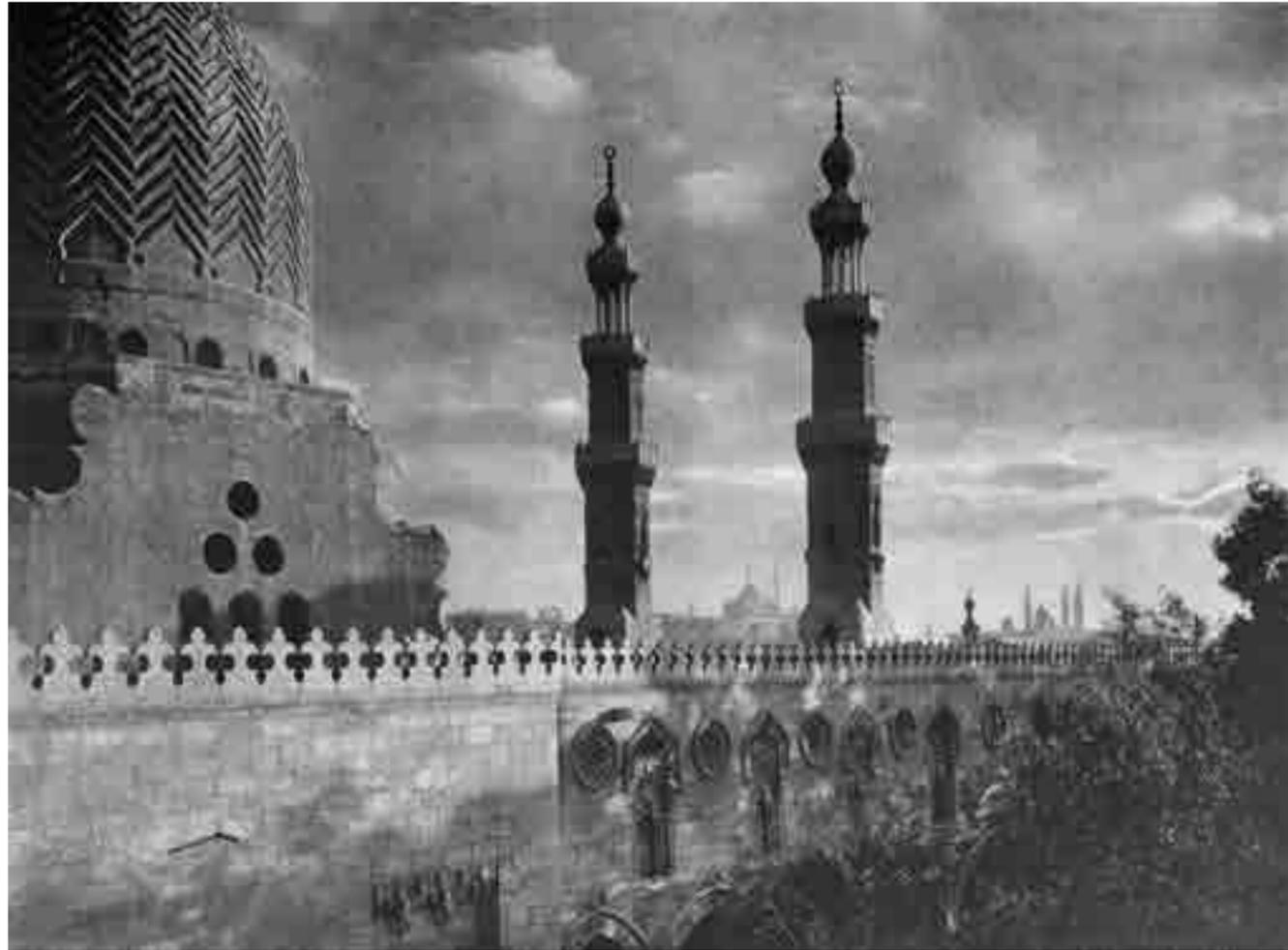
Ce mélange des races et des confessions religieuses donne à l'ensemble des habitants de l'Égypte, au Moyen Âge, le caractère d'une large tolérance : le fanatisme n'éclate que lorsqu'il est soigneusement attisé, et, le plus souvent, par des éléments étrangers au pays. Les habitudes étaient plus fortes que les passions religieuses, et les pieux souvenirs de l'Islam n'étaient pas mieux solennisés que les fêtes chrétiennes, comme Noël, l'Épiphanie, le Jeudi saint. À Noël, on

MOSQUÉE IBN TULUN.



MAUSOLÉE DE FATIMA KHATOUN.

vendait de beaux cierges enlumines, et, dans la nuit, toutes les boutiques étaient illuminées. À l'Épiphanie, ce n'étaient plus les souks, mais les rives du Nil qui étaient en liesse : le fleuve était sillonné de barques et, pour commémorer le baptême du Christ, les gens plongeaient dans le Nil à qui mieux mieux. La police avait fort à faire, car on y buvait ferme, et musiciens et chanteurs étaient de la partie. Le Jeudi saint était, en Égypte, appelé par l'élément populaire le jeudi des lentilles, parce que ce jour-là c'était un plat de rigueur : on vendait aussi des œufs durs, à la coque colorée, et les Musulmans ne dédaignaient pas d'en recevoir en cadeau de leurs compatriotes chrétiens. Cette union, assez exceptionnelle en terre d'Islam, vient de ce que le gouvernement ne put jamais



MOSQUÉE MOUAYYAD.

se passer des chrétiens à cause de leur compétence sur toutes les formes de l'administration, et si, dans la vie courante, les Musulmans citaient en proverbe la « méchanceté » des Coptes, ceux-ci pouvaient être fiers qu'on pût dire d'un excellent fonctionnaire musulman qu'il était « aussi expérimenté qu'un Copte ».

Mais il y avait des coutumes bien plus séculaires, d'un caractère nettement païen, que l'Islam n'avait pu supprimer, notamment les réjouissances qui accompagnaient la crue du Nil, manifestations, à la fois solennelles et endiablées, en l'honneur du grand artisan de la richesse générale. Une autre fête populaire, le Jour de l'an copte, donna lieu à de tels excès, que le gouvernement finit par la supprimer à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Nous laissons d'ailleurs la parole à un écrivain arabe dont la description pourrait tout aussi bien concerner les Saturnales de l'Antiquité ou nos fêtes des Fous : « En ce jour, lisons-nous, les gens du commun et de la basse classe avaient la coutume de se réunir et de placer l'un d'eux, connu pour un débauché, sur un âne. Cet homme était nu et portait sur la tête un immense bonnet fait de feuilles de palmier ; on le nommait l'émir du Jour de l'an.

Cet individu, toujours d'une grande force musculaire, accompagné de cette lie du peuple, se rendait à la porte des palais des riches et des notables, et présentait des mandats de paiement comportant des sommes élevées. Quiconque se refusait à payer, fût-il



FAÇADE DU MAUSOLÉE DE QALAUN.

l'homme le plus distingué du Caire, était insulté et injurié, et ces vauriens restaient postés

PORTE DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-JEAN-D'ACRE  
(BUTIN DES CROISADES)  
À LA MADRASA DE MOHAMMED IBN QALAUN.



devant sa porte jusqu'à ce qu'ils eussent reçu la somme exigée. Dans les rues, ces gens-là s'aspergeaient les uns les autres d'eau sale ou de vin, se jetaient des œufs au visage et se donnaient mutuellement des coups de sandales sur la nuque. Ils barraient les rues et empêchaient l'accès aux marchés, dont les boutiques étaient d'ailleurs fermées : aussi toute transaction était-elle impossible ce jour-là. Toute personne surprise dans la rue, notable ou émir, était insultée, arrosée d'eau sale, recevait des œufs à la figure, jusqu'à ce qu'elle payât rançon pour être débarrassée de ces importuns. Tout le monde éprouvait de ce fait de grands dommages, puisque tout négoce était suspendu. Le peuple buvait en outre du vin publiquement et se livrait à un libertinage extrême. Il se commettait de tels excès qu'on comptait en cette journée un certain nombre de meurtres, à la suite des batailles que se livraient ces gens ivres de vin et de débauche.

---

Cependant, les Coptes de distinction et les fonctionnaires échangeaient des cadeaux de toute espèce, notamment des fruits, car le Jour de l'an constituait une des fêtes les plus importantes d'Égypte. »

Cette population, calme mais bruyante, corvéable à merci mais toujours gaie, soumise et peu ambitieuse, vit défiler une série de dynasties, qui imposèrent leurs directives dans les domaines politique et artistique, et où tranchent de fortes personnalités, comme Ibn Tulun, Saladin, Baybars, Mohammed Ibn Qalaun, Qaitbay. Les Égyptiens montrèrent eux-mêmes peu de goût pour la vie publique et accueillirent avec une indifférence égale les changements de régimes.

Dès 640, la Syrie, puis l'Égypte, avaient été arrachées à Byzance par les conquérants musulmans et, bientôt, Damas devenait pour un siècle le siège du califat. Durant cette période, et dans la suite, lorsque les califes abbassides établirent leur empire à Bagdad, jusqu'au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, l'Égypte fut administrée par des gouverneurs généraux. C'est alors que le Turc Ahmad Ibn Tulun posséda l'Égypte à titre de bénéfice personnel, qu'il sut rendre héréditaire, et le pays resta soumis pendant près d'un quart de siècle à ce prince et à ses descendants. Puis, après un bref retour à l'obédience abbasside, l'Égypte fut conquise par les califes fatimides, venus de l'Afrique du Nord. Ce royaume fatimide eut une expansion considérable. Grâce à une propagande des plus intenses, la Syrie, l'Arabie et, un instant, la Mésopotamie, reconnurent le califat des Fatimides. Une grande famille rivale, celle des Seldjoukides, résista victorieusement à cette suprématie, et c'est au cours de ces luttes que les Croisés débarquèrent et s'installèrent en Syrie. L'effort mené contre eux partit de la Haute-Mésopotamie, car les derniers califes fatimides avaient dû céder leur autorité à leurs puissants vizirs, que ce problème extérieur intéressait moins que leur ambition personnelle. C'est pour mettre un peu d'ordre que Saladin fut appelé en Égypte, et, quelques

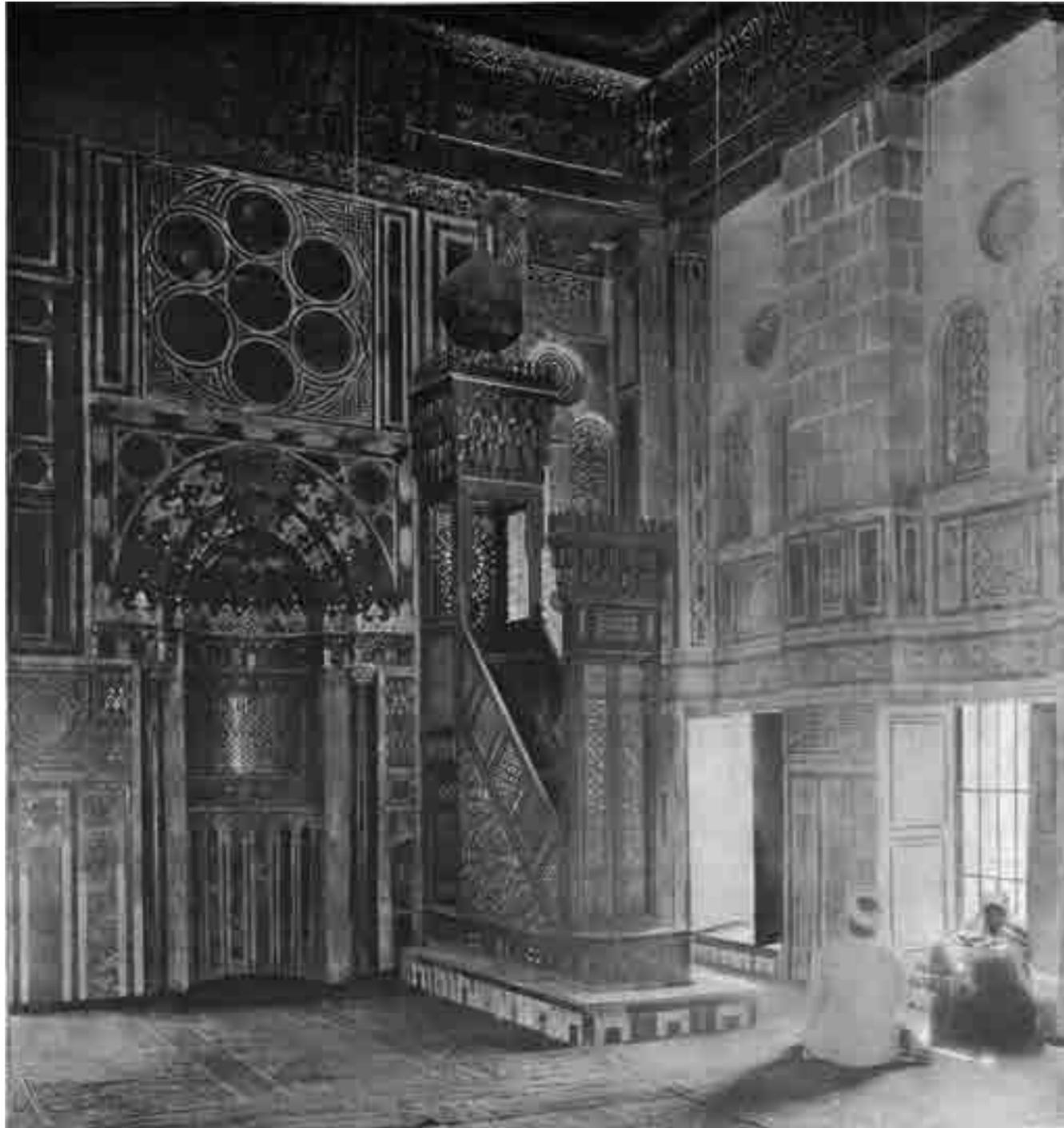
PORTE D'ENTRÉE DU MAUSOLÉE DE QALAUN.





MAUSOLÉE DE QALAUN.

mois après son arrivée, il détrônait à son profit le calife fatimide. Les Ayyubides allaient mener la vie dure aux Croisés, mais le partage de l'empire entre les descendants de Saladin fut une grande source de faiblesse, car les princes syriens supportaient avec peine la suzeraineté mal définie de la branche qui régnait en Égypte. Celle-ci s'était constitué une garde prétorienne d'esclaves recrutée dans les régions du Caucase, de la Circassie et de l'Asie centrale. Ces



MOSQUÉE BORDAINI.

esclaves qui ont su rendre leur nom célèbre, les Mamelouks, prirent le pouvoir en 1250 et le gardèrent pendant près de trois siècles : à l'intérieur de l'Égypte et de la Syrie, ils surent organiser et maintenir un régime administratif rigoureux et, après avoir chassé les Croisés, résistèrent victorieusement à trois invasions mongoles. Pourtant, une fiscalité excessive augmentait le nombre des mécontents, en appauvrissant le commerce : aussi le sultan de Constantinople, saisissant

---

le prétexte de l'hospitalité trop facilement donnée à ses proscrits, n'eut-il pas de peine à conquérir l'Égypte et la Syrie qui devinrent, à partir de 1517, des provinces de l'Empire ottoman.

Chacune de ces dynasties a marqué de son empreinte personnelle les institutions religieuses et politiques, et a réagi sur les formes architecturales. L'art byzantin eut d'autant plus d'influence en Égypte que, dans les premiers temps, les artistes furent chrétiens : cette influence fut durable, car la décoration des édifices resta longtemps somptueuse, comme à Byzance, et la polychromie des surfaces, ou leur remplissage par des combinaisons de mosaïques, viennent de Byzance. Le règne éphémère des Tulunides importa des traditions mésopotamiennes, et la Perse influença l'art fatimide. La réaction religieuse des Ayyubides amena la création d'une institution nouvelle, la madrasa, et ils furent forcés, pour combattre les Croisés, de parsemer leur empire de forteresses et de citadelles. Dans ce domaine de l'architecture militaire, on perçoit, à la citadelle du Caire notamment, l'influence des méthodes franques, qui laissent encore des traces profondes dans les monuments des premiers

MOSQUÉES GHAURI.

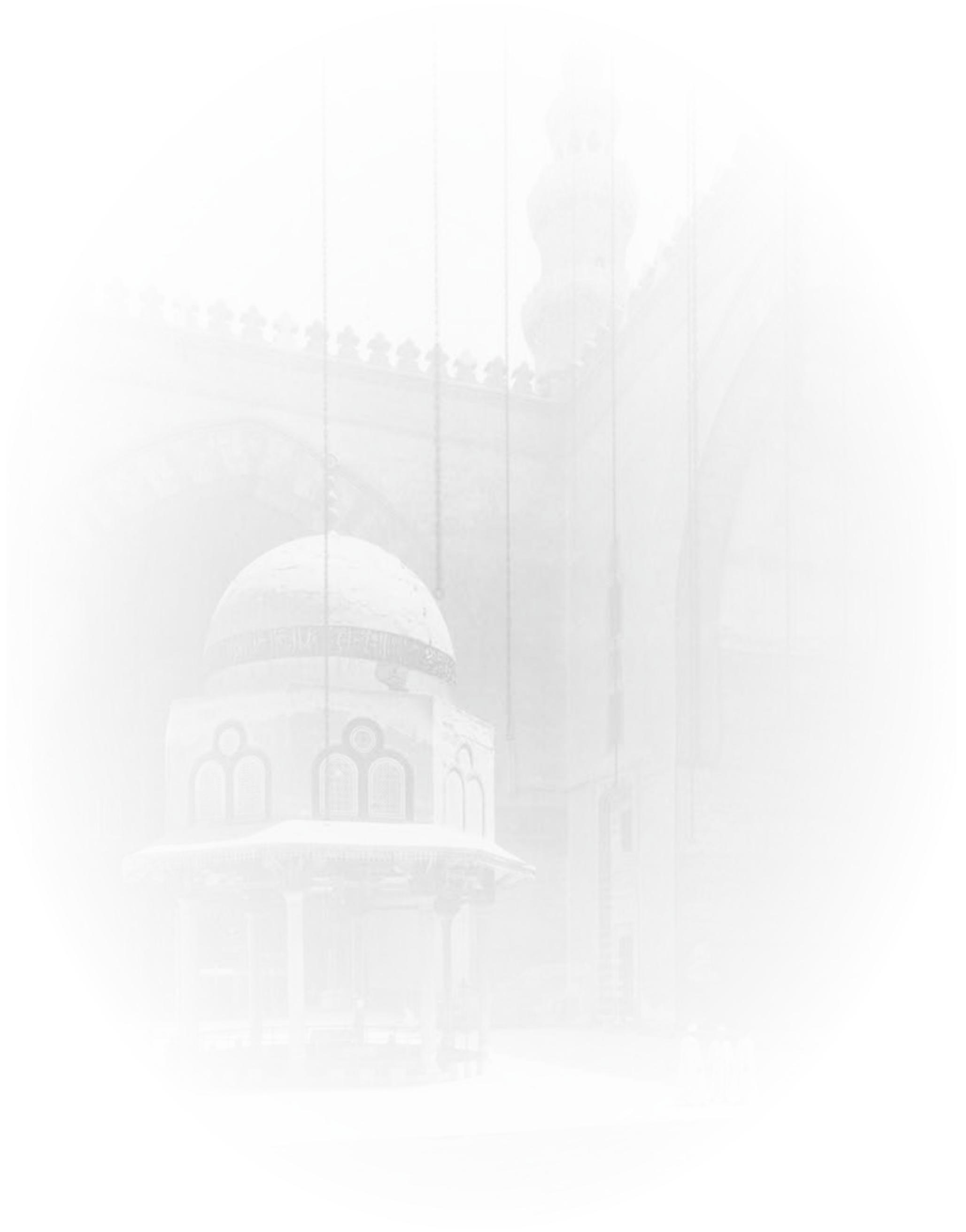


Mamelouks. Avec ceux-ci, apparaissent les fondations charitables, collèges, écoles primaires, hôpitaux, hospices, couvents et fontaines, ainsi que des édifices commerciaux, les caravansérails établis dans les principales villes, ou sur les routes d'étapes. Les Ottomans imposèrent leur architecture pour les monuments publics, et provoquèrent ainsi une brisure nette avec les traditions qui régnaient en Égypte et en Syrie.

Les résidences successives des différents gouvernements, qui présidèrent aux destinées du pays, furent soumises à une double préoccupation, que ce soit le palais des Tulunides, qui s'élevait aux alentours de la mosquée d'Ibn Tulun, la ville du Caire fatimide, ou la



XXXV  
COUR INTÉRIEURE DE LA  
MOSQUÉE SULTAN HASAN AU CAIRE



---

citadelle ayyubide et mamelouke. Tous ces princes voulurent allier le luxe à la sécurité : posséder dans leurs intérieurs une décoration et un mobilier dignes de leur haute idée du faste royal, et se trouver à l'abri des émeutes populaires par de puissantes murailles.

Il ne reste absolument aucun vestige du palais Tulunide, qui a excité l'admiration des contemporains : nous savons qu'une des salles renfermait des statues de femmes, en bois doré, un peu plus grandes que nature, que les jardins étaient garnis des plantes les plus rares, et aussi d'arbres artificiels, surmontés d'oiseaux dorés, ce qui était la grande mode, à Bagdad.

La dynastie des Fatimides ne passe pas à la postérité avec le souvenir d'une brillante politique extérieure : les Carmathes, qui avaient contribué à les asseoir sur le trône, puis les Seldjoukides, leurs grands rivaux, soutiens d'un califat abbasside presque déconsidéré, grignotent les possessions égyptiennes de la Syrie ; puis ce sont les Croisés, qui leur arrachent assez facilement la Palestine et, avec la complicité d'un vizir, occupent un instant le Caire. Du point de vue général, peu importe, puisque, Saladin et Baybars eurent l'énergie et l'habileté d'abattre l'autorité des Francs en Orient, et que les luttes entre Musulmans ne touchent pas alors à l'idée nationale. Par ailleurs, les Fatimides laissent le souvenir de princes fastueux, qui dominent leurs contemporains par leur large tolérance et leurs goûts raffinés.

C'est à leur époque qu'appartiennent ces animaux en bronze, d'un réalisme si naïf ; ces étoffes somptueuses, dont les couleurs, aux teintes harmonieusement réparties, se sont conservées si vives ; ces aiguières en cristal de roche, aux arêtes anguleuses, aux décorations animales, traitées en vigoureux relief ; cette céramique incomparable, à laquelle le reflet métallique procure d'émouvants changements de nuances ; ces bois sculptés enfin, qui nous donnent un aspect si enchanteur de

MOSQUÉE SANGAR GAOULI.





MOSQUÉE SOLIMAN PACHA.

la vie douce qu'on menait à la cour fatimide, et où danseurs, musiciens, buveurs, se présentent à nous en pleine action.

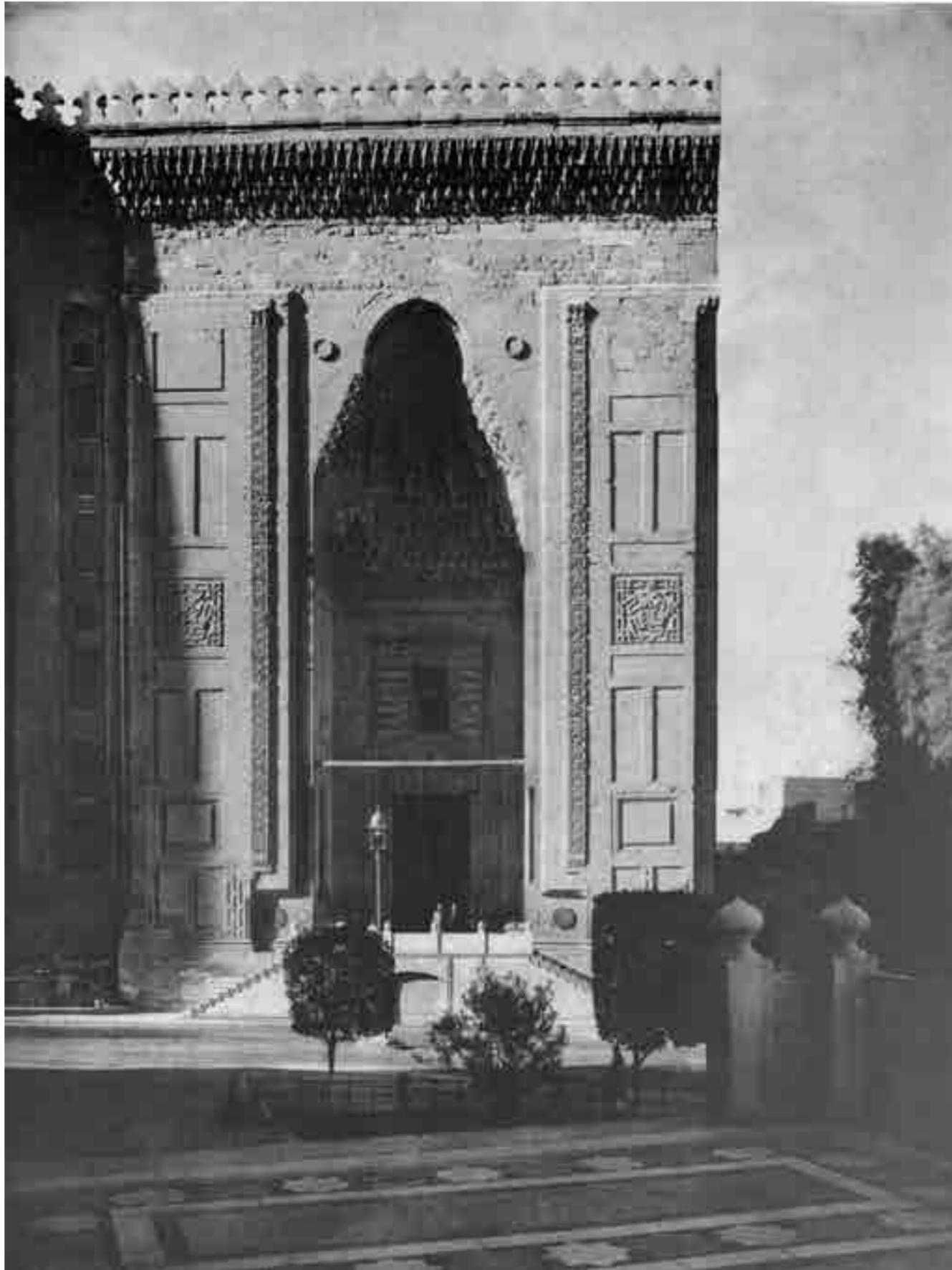
Les deux grands palais royaux, qui s'élevaient au nord du Khan Khalil, ont complètement disparu : nous ne les connaissons que par les descriptions enthousiastes, mais imprécises, des écrivains arabes, et par quelques traits admiratifs de Guillaume de Tyr. Les cours étaient pavées de marbres polychromes, rehaussés de dorures ; l'eau y coulait à profusion, amenée en des bassins de marbre par des conduites d'or et d'argent. Les jardins étaient peuplés d'une « infinie variété d'oiseaux des plus rares couleurs, des plus belles espèces, que nul ne les

vît qui ne s'en émerveillât », ou de ménageries de quadrupèdes « si étranges que celui qui en ferait le récit serait accusé de mensonges et que nul peintre même en rêve ne pourrait façonner de si étranges choses ». Mais le chroniqueur est surtout ébahi d'« une grande tenture de fils d'or et de soie de toutes couleurs, parsemée de dessins de bêtes, d'oiseaux, de gens, flamboyant de rubis et d'émeraudes ». Cette description est tellement conforme à des notices orientales qu'il est impossible de la mettre en doute. Nous ne lisons pas sans mélancolie ces splendides évocations du passé, qui nous chantent la grandeur et la beauté d'une civilisation pleine de faste.

Heureusement pour nous, les périodes suivantes restent moins enveloppées de mystère : aucune ville, peut-être, ne possède, comme le Caire, une telle profusion de monuments datés qui s'échelonnent entre 1250 et 1550 : ils n'ont

FONTAINE ABDEL-RAHMAN KATKHODA.





XXXVI  
PORTAIL DE LA MOSQUÉE  
SULTAN HASAN AU CAIRE

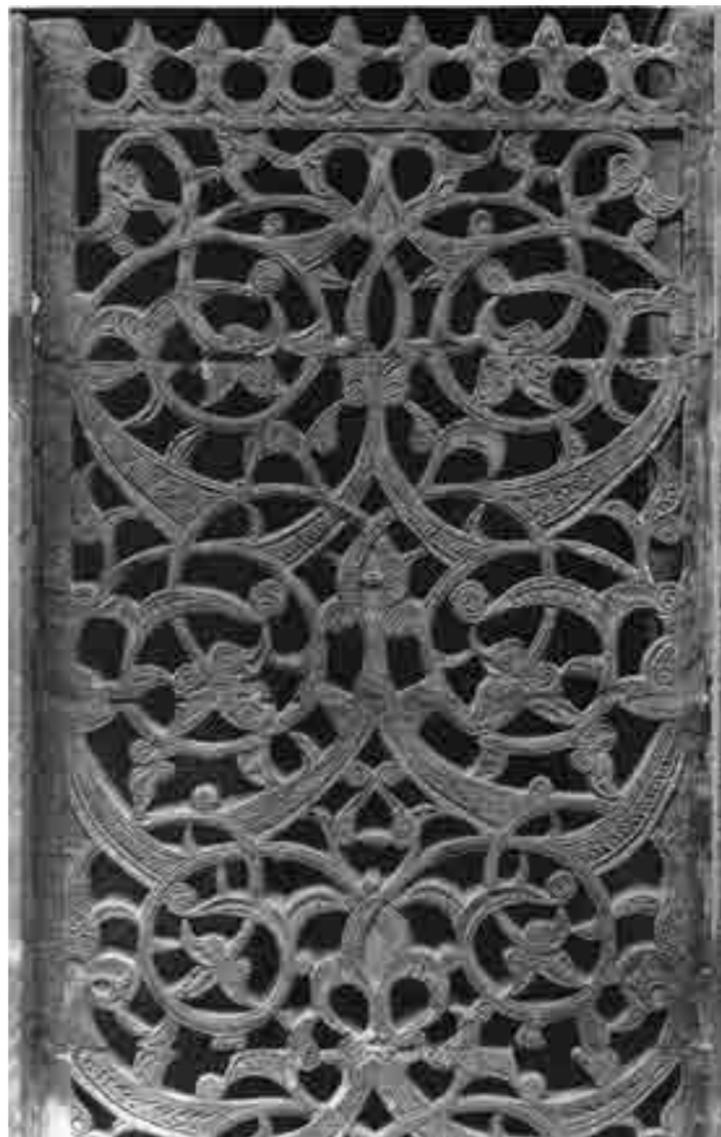


---

pas peu contribué, avec les luxueux cuivres incrustés d'or et d'argent et les lampes en verre émaillé, d'une fantaisie si exubérante et d'un coloris si éclatant, à nous rendre familier le souvenir des Mamelouks.

Quelle singulière fortune que celle des sultans mamelouks ! Leurs carrières sont si diverses : les uns arrivent au trône, comme sans y penser, en suivant la filière des grades militaires ; d'autres aidèrent la chance, recrutant des esclaves, et s'emparant du pouvoir à la suite d'une révolte bien menée ; d'autres enfin, ce sont les moins nombreux, acceptèrent le sultanat avec une certaine répugnance : ce fut le cas de ce malheureux Qansuh Ghuri, qui devait périr misérablement sur le champ de bataille de Marj Dabiq. Évidemment, ce monde étrange des Mamelouks, recrutés dans les milieux les plus divers, ne s'inspire pas de la moralité la plus élevée : transfuges habituels, ils guettent l'heure où il sera temps

GRILLE EN PIERRE DE LA MOSQUÉE SANGAR GAOULI.



LAMPE DE MOSQUÉE.



FILTRE DE GARGOULETTE.



d'abandonner le sultan régnant pour faire la cour à un nouveau favori. À leur décharge, nous constatons que si l'audace et l'esprit d'intrigue des officiers mamelouks furent trop accusés, leur carrière, leur existence même, étaient bien précaires.

D'ailleurs, ils ont écrit dans l'histoire de l'Égypte des pages splendides : comme leurs prédécesseurs, ils ont eu de vastes desseins, mais, seuls, ils ont eu la possibilité de fonder un grand empire. Si les Fatimides vont jusqu'à Bagdad, c'est plus pour y instaurer officiellement le chiisme que pour ajouter d'autres provinces à leur empire territorial : ce fut un feu de

paille. Les Ayyubides furent gênés par les princes de leur propre famille qui, du Yémen à la Méditerranée, de la frontière égyptienne à la Mésopotamie, occupèrent tous les petits trônes disponibles : jamais une aussi vaste étendue n'avait été si morcelée. Au XIV<sup>e</sup> siècle, déjà si brillant dans le reste du monde musulman, les Mamelouks nous montrent une rare énergie ; ils dotent le pays d'une administration compliquée, mais sûre, possèdent une armée, dont les éléments sont inquiétants au point de vue de la politique intérieure, mais sont d'une bravoure

éprouvée et souvent couronnée de succès sur les champs de bataille.

Les Mamelouks sont enfin des constructeurs infatigables et ces parvenus, nés de pères inconnus, n'étaient pas dépourvus de goût. C'est dans cette longue voie triomphale, qui traverse la ville du nord au sud, que s'accumulent les souvenirs historiques. Il est un aspect enchanteur que



MOSQUÉE SULTAN HASAN.

MOSQUÉE EL-AKMAR.





XXXVII  
MOSQUÉE MAHMOUDIEH  
AU CAIRE

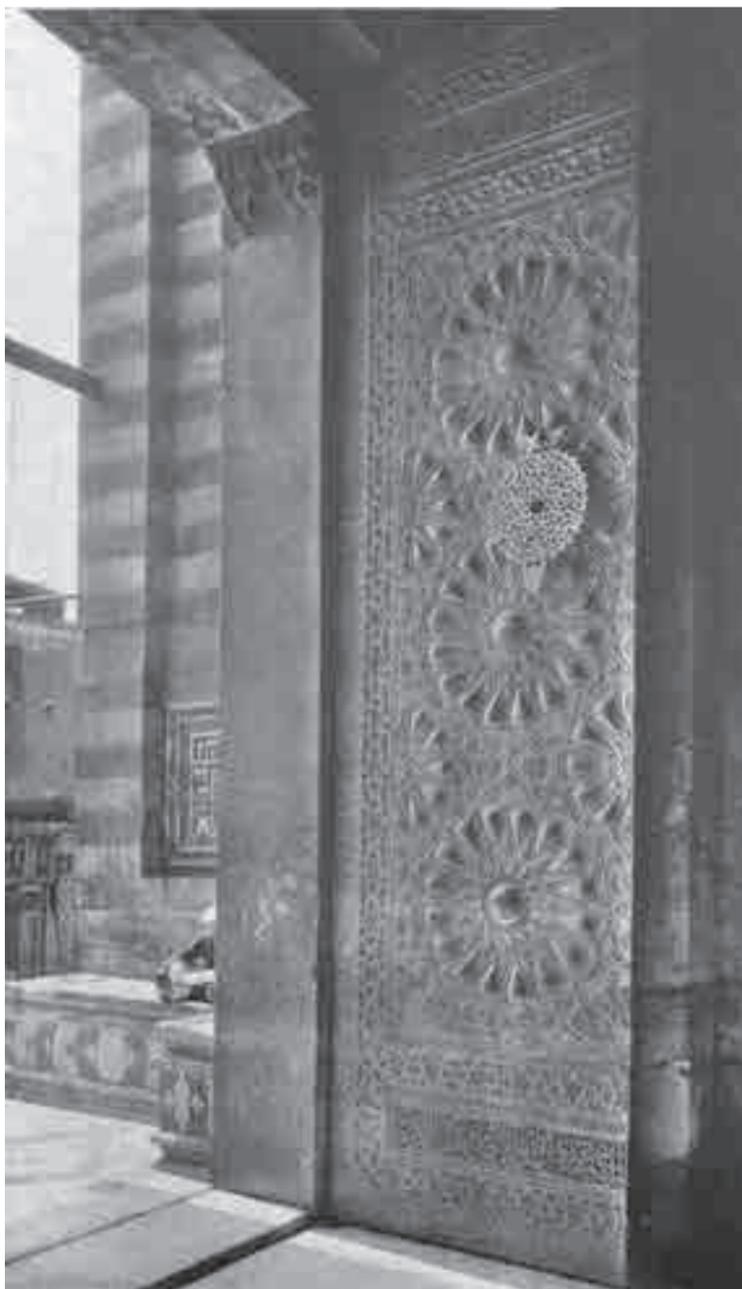




MOSQUÉE AL-AZHAR.

nous ne retrouverons plus, le charme de ces balcons à encorbellement qui donnaient aux édifices une note pittoresque, en rompant la monotonie des murailles, et tamisant heureusement l'ardeur des rayons du soleil.

Il nous faut pénétrer à l'intérieur du mausolée de Qalaun pour nous plonger tout d'un coup dans une ambiance étrange. Il y avait, côte à côte, trois édifices immenses, le tombeau du souverain et un collège, et derrière eux, un hôpital: l'ensemble fut construit avec une rapidité extraordinaire, en onze mois. L'hôpital a complètement disparu, et le mausolée seul nous a été conservé presque intact. Malgré un plan général assez lourd et confus, l'impression ressentie est singulière: le silence soudain, car les murailles épaisses arrêtent les bruits de la rue, l'ombre qui vous enveloppe, car la lumière ne parvient à l'intérieur qu'à travers des vitraux multicolores, la masse des colonnes et des piliers, tout contribue à vous transporter dans l'irréel. À mesure que les yeux s'habituent à la pénombre, cette sensation se précise, car on se trouve en pleine féerie décorative. C'est

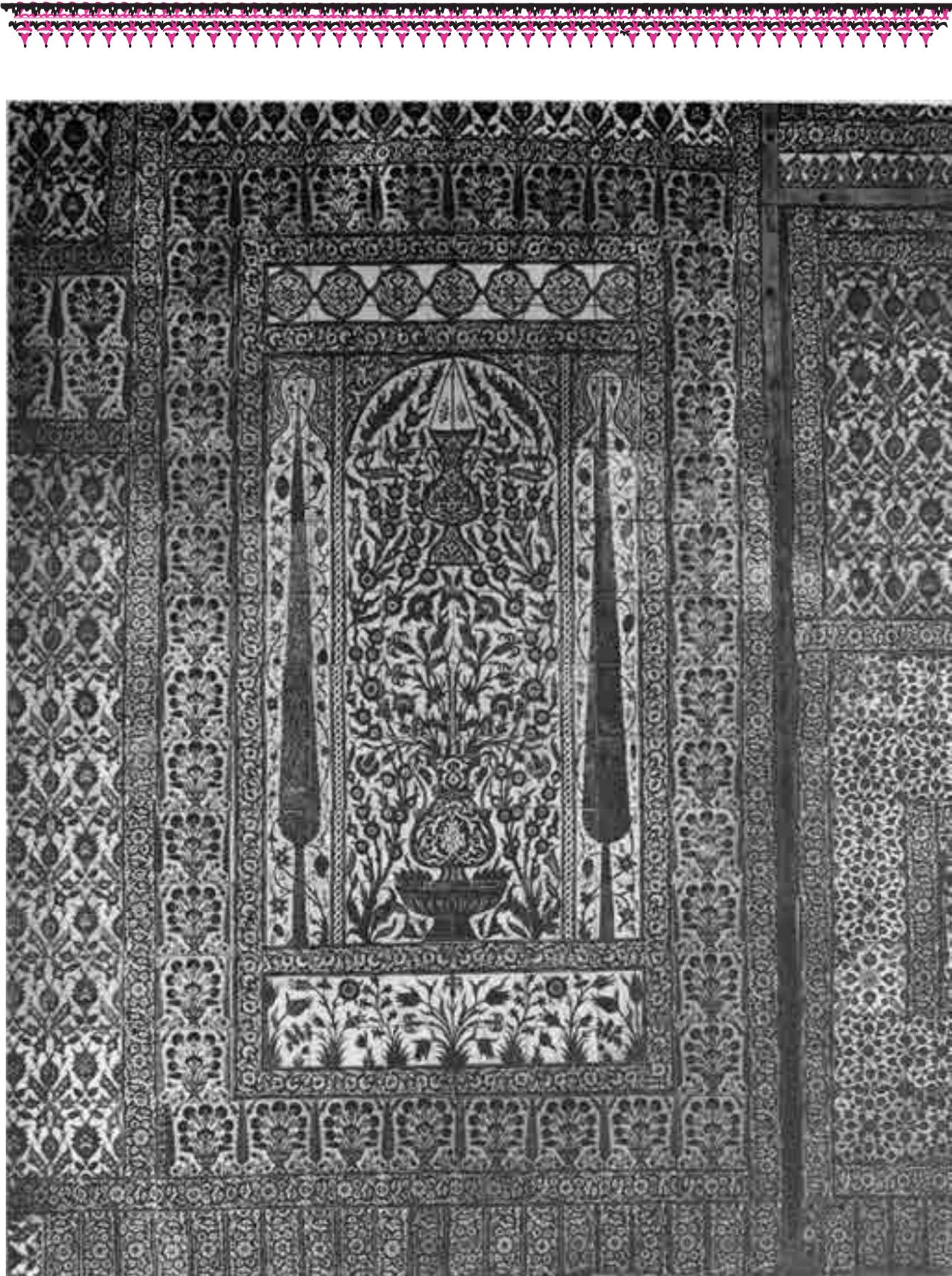


PORTE DE BRONZE DE LA MOSQUÉE MOUAYYAD.



dans ce mausolée que l'on saisit sur le vif la pensée secrète des artistes musulmans, qui paraissent avoir eu comme honte de laisser la moindre parcelle d'une surface murale sans décoration ; nous avons là les compositions les plus variées en fines mosaïques d'une polychromie très nuancée.

Beaucoup plus au sud, s'élève une puissante forteresse, aux murs élevés et



FAÏENCES DE LA MOSQUÉE BLEUE.



TOMBEAUX DES CALIFES.

**sévères, qui, face à la citadelle du Caire, semble la défier de sa masse : de fait, que d'émeutes, que de combats sanglants se sont déroulés sous ses murs ! C'est la mosquée du sultan Hasan, mieux encore, un collège, destiné à des causeries pleines de calme et de piété, que son emplacement**

MAUSOLÉE DE QAITBAY.



**amena à jouer un rôle politique : il n'y eut pas une révolte au Caire, que les rebelles n'eussent pour premier objectif la mise en état de défense de cette mosquée. L'aspect extérieur est celui d'une forteresse cubique, dont la hauteur est accentuée par de profondes rainures verticales, où sont ménagées des fenêtres étroites, et par une corniche à forte saillie qui**

MOSQUÉE AMR.



---

**couronne tout le pourtour des murailles. On pénètre dans l'édifice par un couloir étroit, doublement coudé, et brusquement, sans transition, on se trouve dans une immense cour, largement aérée, entourée, sur ses quatre côtés, de vestibules voûtés en berceau, de proportions gigantesques. Sans doute le rythme général**



MAUSOLÉE DE BARQUQ.

**de l'édifice est assez pesant, mais la lourdeur est bien atténuée par l'équilibre harmonieux des masses. Le souvenir de la mosquée du sultan Hasan reste impérissable dans la mémoire du visiteur ; l'aspect colossal du monument avait d'ailleurs frappé de stupeur les contemporains.**



VUE GÉNÉRALE DU CAIRE DU HAUT DE LA MOSQUÉE SULTAN HASAN.

C'est du haut de la Citadelle, avec cette masse énorme comme premier plan, que l'on mesure l'immensité de la ville, avec sa forêt de minarets. C'est là qu'on comprend encore l'apostrophe lyrique que lui lançait le grand historien Ibn Khaldoun : il y voyait « la métropole de l'univers, le jardin du monde, la fourmilière de l'espèce humaine, le portique de l'islamisme, le trône de la royauté, une ville embellie de châteaux et de palais, ornée de couvents de derviches et de collèges », et concluait : « Celui qui n'a pas vu le Caire, ne connaît pas la grandeur de l'Islam. »





XXXVIII  
MAUSOLÉE DE QAITBAY  
TOMBEAUX DES CALIFES AU CAIRE



VI

# L'ÉGYPTE MODERNE

*NOTES DE VOYAGE*

PAR

PAUL TREMBLEY







LA GARDE ROYALE DEVANT LE PALAIS ROYAL D'ABDINE.

LE CAIRE.



**A**u Caire, devant le Palais Royal, la vaste place d'Abdine est inondée de soleil ; nous assistons à une grande parade de la Garde Royale. Impeccablement alignés, la cavalerie, dont les fanions claquent au bois des lances, les musiciens sur leurs superbes chevaux blancs, l'infanterie, les mitrailleurs évoluent. Aux rythmes entraînants des airs égyptiens, ils font le tour de la place, puis viennent se ranger devant le Palais, que domine la Citadelle couronnée par la mosquée du grand Mohammed Ali : apothéose symbolique que son auguste arrière-petit-fils aime, nous disait-il, à contempler des fenêtres de ses appartements. Le drapeau vert, sur lequel se détachent en blanc le croissant et les trois étoiles, flotte. Pas une faute dans la position des hommes et des chevaux, pas un mouvement, pas un bruit : spectacle grandiose.

Aux confins de la Tripolitaine : l'oasis de Siouah, la place d'armes ; au fond, la ville aux antiques murailles se profile sur le ciel. Sveltes, élancés, les méharis de la garde s'avancent,

MÉHARISTES DE LA GARDE DE SIOUAH.



montés par des Nubiens splendides dans leur élégant uniforme que complète le turban orné de la peau de panthère. Quelle docilité



DOMAINE ROYAL DE KAFR EL-CHEIKH.

DELTA.

surprenante ! Une simple pression de la corde fixée au licol les conduit. Des jours et des jours, sans nourriture, infatigables, ils peuvent marcher, s'enfoncer dans le désert infini, que leurs larges pieds souples font chanter de cette plainte caractéristique qui seule trouble le silence des grandes solitudes. La petite chanson familière se perd dans le lointain : indifférents, dédaigneux, ils sont passés.



L'impression que j'ai le plus profondément ressentie au cours de mes voyages en Égypte, est celle de force, de puissance, d'éternité.

Certes, la nature a favorisé ce pays merveilleux, mais il doit surtout sa prospérité à la persévérance, à l'endurance, à la sobriété de son peuple. Ce sont ces vertus fondamentales qui lui permettent d'envisager l'avenir avec sérénité, malgré les difficultés dans lesquelles se débat le monde civilisé à l'heure actuelle.

Parcourant le pays, du Delta aux extrémités de la Haute-Égypte, le voyageur qui prend la route ou le Nil, plutôt que le chemin de fer, ne voit à droite et à gauche qu'étendues verdoyantes, que peuple courbé sur le sillon. Traversant les villages, il voit la femme, toujours active, vaquer aux soins domestiques : porteuses d'eau aux silhouettes élancées, mères allaitant leurs

LOCOMOBILE AGRICOLE. DELTA.



enfants sur le seuil de la maison familiale. Elles sourient de toutes leurs belles dents blanches à notre passage, ne se voilant le visage d'un pan

CHARRUE ACTIONNÉE PAR LA LOCOMOBILE.





XXXIX  
À ABIOUHA





LES TRAVAUX DE PRINTEMPS.

DELTA.

de châle retroussé que si le regard leur semble insister plus que de raison. Elles sont heureuses, malgré le dur labeur.

Mais le travail des champs n'est pas tout ; l'industrie a fait son apparition sur la terre des Pharaons et progresse rapidement.

Nous chercherons à donner, dans ce court aperçu, une idée de ce que nous avons vu de l'Égypte moderne au travail.



*Le Delta*, par ses surfaces immenses, permet l'application des méthodes les plus récentes ; aussi n'est-on pas surpris de voir de puissantes machines à côté du paysan fidèle aux traditions ancestrales.

Nous avons eu le privilège de pouvoir visiter les domaines de Sa Majesté à Kafr El-Cheikh. À perte de vue le blé mûr ondoyait, avant de tomber sous la faucille de l'ouvrier. En longues files, sous la direction de chefs d'équipe, les fellahs moissonnaient. Soudain le calme, que berçait seule la mélodie d'une chanson, est interrompu par le halètement d'une charrue à vapeur dont le modernisme est agréablement tempéré par le geste souple de fillettes versant dans la chaudière l'eau puisée au canal voisin. Plus loin, penchés sur le sillon, hommes, femmes, enfants, toujours en files, nettoyaient les champs où le coton venait à peine de germer. Les longues parallèles vertes s'enfuyaient au loin. Calme, paix, travail, telle paraît être leur devise à tous. Fermes modèles, entrepôts des mieux

LES MOISSONNEURS.

DELTA.





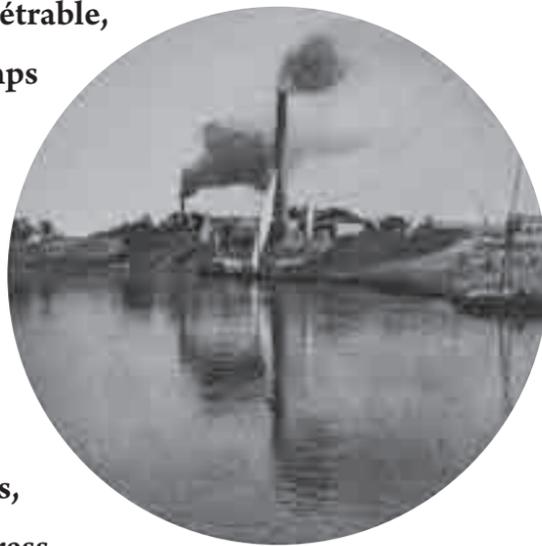
BARRAGE DU CAIRE.

ouillés, jalonnent ces plaines immenses dont, de loin en loin, quelques groupes de palmiers, quelques sycomores géants viennent rompre la monotonie. Une voile blanche, qui semble sortir de terre, révèle la présence du canal, source de toute prospérité.



Nous roulons vers la *Haute-Égypte*; ce sont alors les champs de canne à sucre

que le vent fait frissonner. Véritable jungle, impénétrable, dépassant de beaucoup la hauteur d'un homme. Champs d'arachides ou de maïs. Champs de bersim (trèfle d'Alexandrie) d'un vert cru contrastant avec le vert grisâtre des dattiers, dont les longues palmes ployées par la brise se détachent sur le bleu intense du ciel. Et partout, de la Méditerranée aux portes de la Nubie, c'est le génie de l'homme aidant ou suivant l'effort de la nature : barrages impressionnants, pompes énormes, usines, ponts gigantesques où passe en grondant l'express, longues files de chalands sur l'eau paisible des canaux.



POMPE AGRICOLE À KOM-OMBO.



Nous voici en *Nubie*. Depuis plusieurs jours notre petit bateau a quitté Assouan,

CHAMPS DE CANNE À SUCRE.

HAUTE-ÉGYPTÉ.



s'enfonçant vers le sud. Débarqués près d'un temple, à proximité duquel des bédouins Bichari ont établi leur résidence, nous assistons au passage hebdomadaire du bateau-poste : grande maison flottante flanquée de deux autres qu'elle remorque. Elle est noire d'indigènes gagnés au progrès. Sur la rive, hommes et femmes se pressent, ces dernières



drapées avec une grâce infinie d'un châle gris, telles des Alexandrines ou des statuettes de Tanagra. Appels, cris, un retardataire saute à l'eau, une femme se penche vers le fleuve, prend de l'eau dans le creux de sa main et, en un geste symbolique et grave, la jette vers la civilisation qui s'éloigne.



LE BATEAU-POSTE À DAKKEH.

NUBIE



*Les Oasis.* Quelle prestigieuse évocation ! Qui n'a rêvé un jour de plonger dans le mystère du désert, d'atteindre ces populations perdues, groupées autour des sources féeriques, génératrices d'une végétation fabuleuse? Pourtant ces richesses infinies ne peuvent être



PONT DE ZIFTA.

DELTA.

exploitées, car ce sont des centaines de kilomètres de désert qu'il faut franchir pour les atteindre. Depuis un certain temps, une ligne de chemin de fer à voie étroite a franchi les 200 kilomètres qui séparent *Khargeh* de la vallée du Nil ; *Khargeh*, que les anciens nommaient « La Grande Oasis », a 300 kilomètres de long

et 30 à 80 kilomètres de large. Sous l'impulsion de Sa Majesté le Roi Fouad I<sup>er</sup>, une route est en construction pour relier *Khargeh* à *Dakhleh* près de 200 kilomètres plus loin encore.

*Siouah.* Je retrouvais récemment un petit croquis scolaire sur lequel un point minuscule, perdu dans l'immensité du désert libyque, portait ce nom. Pays que mon enfance plaçait sans doute en un lieu perdu et inaccessible, à quelque 600 kilomètres à l'ouest de la vallée du Nil. De Mersa Matrouh sur la Méditerranée, les autos militaires mises aimablement à notre disposition par le Service des Frontières s'élancent vers l'inconnu. Aux puits qui de toute antiquité ont permis aux caravanes de franchir les 300 kilomètres, le Gouvernement

CITERNE MODERNE.

ROUTE DE SIOUAH.





ROUTE DÉSERTIQUE RELIANT LES OASIS DE KHARGEH ET DAKHLEH.



CHEMIN DE FER RELIANT LA VALLÉE

Égyptien a ajouté une série de citernes modernes qui recueillent et conservent l'eau des rares pluies. De grands réservoirs, creusés et couverts. Des regards le contrôle de l'intérieur, canaux en étoile amènent le liquide précieux du plus loin possible. Siouah se rapproche du monde, et ses dattes, les plus douces qui soient, comme ses olives pourront toujours plus facilement atteindre la mer. On y compte plus de 300 sources limpides, dont plusieurs d'une incomparable pureté, donnent naissance à de véritables rivières.



Quittant le pays de Gosen, nous atteignons le Canal de Suez à Ismaïlia, qui conserve pieusement la chambre où Ferdinand de Lesseps vécut tandis que, sous

DU NIL À L'OASIS DE KHARGEH.

de Gosen, nous atteignons le Canal de Suez à Ismaïlia, qui conserve pieusement la chambre où Ferdinand de Lesseps vécut tandis que, sous



de Gosen, nous atteignons le Canal de Suez à Ismaïlia, qui conserve pieusement la chambre où Ferdinand de Lesseps vécut tandis que, sous



PORT-SAÏD ET L'ENTRÉE DU CANAL DE SUEZ.

son impulsion géniale, l'œuvre impérissable s'accomplissait. La route parfaite qui nous conduit à Port-Saïd déroule son long ruban blanc entre le canal maritime et le canal d'eau douce. D'énormes paquebots trapus, paraissant surgir du désert même, alternent avec les voiles latines élancées. Les quelque 6 000 navires qui empruntent annuellement

cette voie représentent un tonnage de 33 000 000 de tonnes et transportent 300 000 passagers.

*Port-Saïd*, tête nord du canal, clef de l'Orient, centre de ravitaillement en charbon. *Suez* et *Port-Tewfik*, tête sud.

En face de Port-Saïd, *Port-Fouad*, de création récente, abrite les immenses ateliers de la Compagnie du Canal entourés de beaux jardins que bordent les coquettes habitations du personnel.



PORT-FOUAD.

*Alexandrie*, Port-Saïd et Suez se partagent le trafic actuel, tandis que *Rosette* et *Damiette*, pittoresquement situées à l'embouchure des deux bras du Nil, ont perdu de leur importance ancienne. *Damiette* pourtant a conservé une fabrique de soieries en plein développement.

LE CANAL DE SUEZ PRÈS D'EL-KANTARA.



Du Caire jusqu'au sud de Louxor, des sucreries et une raffinerie, munies des derniers perfectionnements, traitent la canne et ses divers produits. Le rendement annuel de l'Égypte atteint environ 150 000 tonnes de sucre raffiné.



TRANSPORT DU COTON.

PRÈS D'ASSIOUT.

La préparation du coton : égrenage, pressage, qui occupe un nombre considérable d'ouvriers, est localisée dans le nord du Delta. À Damanhour nous visitons une usine.

Dans le brouhaha des machines, le coton est débarrassé de ses graines et ruisselle en larges rubans d'une blancheur éclatante. Chaque machine donne naissance à une cascade d'écume. Hommes, femmes, fillettes s'empressent ; il ne faut pas perdre une minute, car le flot blanc envahirait le local si le grand chariot tardait à l'emporter à la presse. Il neige là-bas, le coton est projeté en l'air de tous les côtés, tandis qu'on l'humidifie avant de le comprimer en balles pour l'exportation. Pendant ce temps des porteurs vigoureux amènent sans trêve les gros sacs de coton brut que nous avons vus dans toute l'Égypte : sur les chameaux en longues files, sur les barques chargées à plein bord, entassés dans les dépôts, emplissant d'interminables rames de wagons. Le rythme continue infatigablement pour que la fibre soyeuse s'en aille au loin permettre la confection des tissus de haute qualité. La production annuelle dépasse actuellement 8 000 000 de cantars (environ 360 000 tonnes).

Le tissage occupe une place importante ; les produits de Méhallet El-Kobra en Basse-Égypte et d'Akhmim en Haute-Égypte sont particulièrement appréciés. Les châles lamés d'Assiout sont connus partout.

Les cigarettes ont une réputation mondiale. La céramique, la verrerie, les tapis, les cuirs, la marqueterie et l'ébénisterie d'art se développent rapidement.

USINE D'ÉGREPAGE.

DAMANHOUR.

EMBARQUEMENT DU COTON.

DEIROUT.





FABRIQUE DE CIMENT DE MAASSARAH.

Le sous-sol est également productif : fabriques de ciment qui mettent en valeur les gisements de calcaire et d'argile des environs du Caire et lancent vers le ciel leurs cheminées, comparables à celles des régions les plus industrielles d'Europe ; pétroles des bords de la mer Rouge ; manganèse

du Ouadi Natron ;

L'exploitation

a modernisé

pharaonique et

de chemin de

téléférages,

industrielles en pleine

Il fait chaud quand nous

pourtant nous sommes au

de hautes roches arides, la veine se poursuit de sommet en sommet, elle longe le flanc de la montagne, se perd pour reprendre plus loin. Richesse presque inépuisable dans un site sauvage et grandiose.



RAFFINERIE DE HAOUAMDIEH.

et minerai de fer ; soude

phosphates de Kosseir.

de ces derniers

la vieille route

le port : ligne

fer accidentée,

installations

montagne désertique.

visitons les mines et

cœur de l'hiver. Dans un chaos

La mer Rouge fournit aussi la nacre à une nouvelle industrie qui a son siège à Suez.

FABRIQUE DE CÉRAMIQUE D'EL-OUEDI.



SUCRERIE DE NAG HAMADI.





Sous l'impulsion de son Souverain, l'Égypte a donné à son instruction publique un essor considérable au cours de ces dernières années. Alors qu'en 1921 - 22 il n'y avait dans tout le royaume que 6.501 écoles avec 511.671 élèves (412.269 garçons et 99.402 filles), en 1930 -31, on comptait 8.452 écoles



MINES DE PHOSPHATES DE KOSSEIR.

avec 891.437 élèves (673.336 garçons et 218.101 filles). Les difficultés à vaincre étaient grandes, locaux à trouver ou à construire, personnel enseignant à former. Tandis que d'une part on construisait activement de splendides bâtiments scolaires et universitaires, on utilisait par ailleurs tous les locaux disponibles. D'anciens sébils abritent dans leurs chambres hautes de studieux écoliers. Les dentelles des moucharabiehs et les torsades des colonnes leur rappellent la gloire du passé, pendant qu'ils s'initient aux disciplines les plus récentes. Une université, une école polytechnique, où enseignent des personnalités de premier ordre, ont été créées. Des savants, spécialistes de la psychologie de l'enfant, ont été appelés afin que les méthodes s'adaptent aux aptitudes. Des écoles d'art, d'arts industriels, d'arts et métiers, fonctionnent dans de nombreuses villes, dotant le pays de spécialistes dans chaque branche. À côté de

CHARGEMENT DES PHOSPHATES.

KOSSEIR.



cela l'antique université d'Al-Azhar, la plus ancienne qui soit, centre de la pensée musulmane, reçoit et instruit les milliers d'élèves de tous les pays qui iront ensuite professer au loin l'immortelle doctrine du Prophète. Avec quelle grandeur,



SANATORIUM FOUAD I<sup>er</sup>

HÉLOUÂN.

quelle affabilité nous reçoit le Recteur ! Avec quelle noblesse nous conduit le cheikh dans les salles où, au milieu des colonnades, professeurs et élèves, par petits groupes, s'assimilent les grands enseignements du Coran et les sciences

islamiques ! C'est la récréation. D'un air grave, en leurs costumes nationaux, ils vont et viennent dans la vaste cour, ou, assis en rond, causent et discutent sous l'œil bienveillant du cheikh. Toute la grande paix de l'Islam est là.



Sa Majesté, dès son avènement au trône, a accordé son bienveillant concours ainsi que son appui matériel et moral à de nombreuses institutions et sociétés parmi lesquelles : l'Université ; l'Institut d'Égypte, fondé par Bonaparte, débaptisé depuis, auquel Elle rend son nom primitif ; la Société Royale de Géographie fondée par le khédivé Ismaïl et dont la bibliothèque a été mise à jour grâce à

ÉCOLE DANS UN ANCIEN SÉBIL. LE CAIRE.



UNIVERSITÉ D'AL-AZHAR



LE CAIRE.



la munificence du Souverain ; la Société Royale d'Agriculture ; la Société Royale d'Économie Politique, de Statistique et de Législation ; la Société Royale d'Entomologie d'Égypte ; la Société Royale de Papyrologie ;

la Fédération Royale des d'Assistance Publique Égyptienne de Pro-

la Société Royale des Ingénieurs ;

Associations Internationales d'Égypte ; l'Association pagande.

Signalons encore du Musée Fouad Ier enfin la préparation Désert auquel Sa le grand avenir de voue un intérêt tout le Souverain inaugurerait



CHÂTEAU ROYAL DE MONTAZAH.

I<sup>er</sup>, à Héliouân, dans un favorable. Grâce au choix qualifiée, l'établissement

la création récente de l'Agriculture, et d'un Institut du Majesté, saisissant cette question, particulier. En 1927,

le Sanatorium Fouad

site exceptionnellement

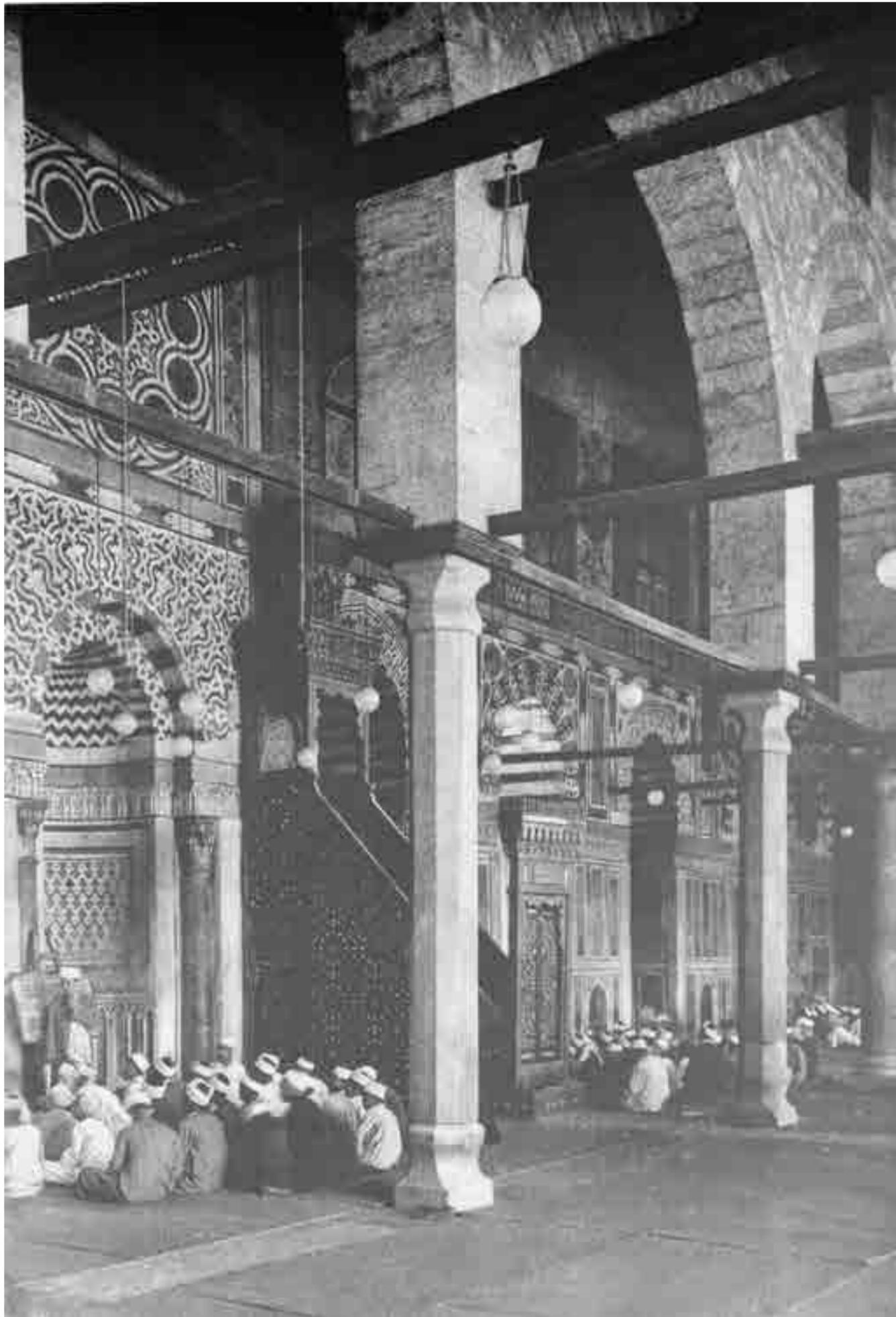
judicieux d'une direction prit rapidement un essor

considérable, et nombreux sont ceux qui doivent à l'initiative royale d'avoir recouvré la santé.



Charme des grands jardins d'Orient, palais féériques, mosquée enfouie dans les hautes ramures. Nous parcourons les palais et les parcs royaux. À chaque pas un aspect pittoresque nous retient : étangs d'Abdine, banians de Koubbeh (essence acclimatée en Égypte par le khédivé Ismaïl), terrasses de Ras El-Tine, kiosques et bancs rustiques de Montazah que baigne la mer. Grève où déferle la vague et que domine le grand château, fraîches pelouses, parterres multicolores de fleurs rares, cactus géants, vertes frondaisons : Montazah, à l'embellissement duquel le Souverain apporte un soin spécial, est, dans sa situation unique, l'enchantement de l'Égypte.





XXXX  
UN COURS DANS LA  
MOSQUÉE MOUAYYAD AU CAIRE







**TABLE DES GRAVURES**

PAGES

|    |                                                   |
|----|---------------------------------------------------|
| 9  | Sénousret Ier. Statue en granit trouvée à Karnak. |
| 15 | Prisonniers asiatiques. Relief à Abou-Simbel.     |
| 21 | Les Pyramides de Gizeh.                           |
| 22 | Pigeonnier à Negadah.                             |
| "  | File de chameaux.                                 |
| 23 | Près d'Assiout. Le bivouac.                       |
| 24 | Sur la digue.                                     |
| "  | L'inondation, à Nag El-Nagar près de Girgeh.      |
| 27 | Le transport du coton à Deirout.                  |
| "  | Une foire à El-Mamariéh, près d'El-Kab.           |
| 28 | Champs de coton à Kafr El-Cheikh. Delta.          |
| "  | Poterie indigène à Méhallat El-Kassed. Delta.     |
| 29 | Environs d'Edfou. Le pylône du temple.            |
| 30 | Canal près d'Alexandrie.                          |
| "  | Femmes aux cruches.                               |
| 31 | Couvent de Saint-Antoine.                         |
| "  | Couvent de Saint-Paul, près de la mer Rouge.      |
| 32 | La plaine inondée.                                |
| "  | Les villages comme des îles.                      |
| 33 | Les dunes mouvantes près de l'oasis de Khargeh.   |
| "  | Le désert entre Khargeh et Dakhleh.               |
| 34 | Oasis de Lakeita entre Kénèh et Kosseir.          |
| "  | Bois pétrifié dans le désert.                     |
| 35 | Camp romain entre Kénèh et Kosseir.               |
| "  | Ghobet El-Bous.                                   |
| 36 | Un bivouac au désert.                             |
| 39 | Le port d'Alexandrie.                             |
| "  | Mohammed Ali, 1805 -1849.                         |
| 40 | Le Nil à Rosette.                                 |
| "  | Intérieur d'une ancienne maison à Rosette.        |
| 41 | Le Nil à Damiette.                                |
| "  | Cellule dite de saint Louis à Mansourah.          |
| 42 | Dans le Delta.                                    |
| "  | Environs de Tantah.                               |
| 43 | Rond-point Suarez.                                |
| "  | Sébil Nazir Agha.                                 |
| 44 | Le Sphinx en 1870 (d'après une aquarelle).        |
| 47 | Abou-Hammâd. Delta.                               |
| 48 | Le Nil vu de Beni-Hassan.                         |
| "  | Environs de Nag Hamadi.                           |
| 51 | Canal près de Deirout. – Tête de chameau.         |
| 52 | Assiout vu des Hypogées.                          |
| "  | Tombeau de Ramosé. Thèbes.                        |
| 55 | Quatre vues de pêcheurs, chadouf et arroseurs.    |
| 56 | Lever de soleil sur la plaine d'Assiout inondée.  |
| "  | Plaine de Sohag sous l'inondation.                |
| 57 | Soleil couchant sur l'inondation.                 |
| "  | Environs de Medamoud.                             |

PAGES

|     |                                                                       |
|-----|-----------------------------------------------------------------------|
| 58  | Les rives de Thèbes.                                                  |
| "   | Les hérons et les ibis.                                               |
| 59  | Environs de Dendérah.                                                 |
| "   | Les petites bergères.                                                 |
| 60  | À l'aube en face de Louxor.                                           |
| "   | Elles vont à l'eau, cruches de guingois.                              |
| 63  | Colonnade de Karnak.                                                  |
| "   | Sekhmet.                                                              |
| 64  | La plaine de Thèbes et les colosses de Memnon.                        |
| "   | Près du tombeau d'Eyé.                                                |
| 67  | Fillette de Lakeita (bédouine « Ababdé »).                            |
| "   | Caravane entre Kénèh et Kosseir.                                      |
| 68  | Le désert aux abords du couvent de Saint-Antoine.                     |
| 71  | La mer Rouge et le désert à Mersa Thelemet.                           |
| "   | Au couvent de Saint-Paul.                                             |
| 72  | Le couvent du Sinaï.                                                  |
| 75  | Les mirages entre Khargeh et Dakhleh.                                 |
| "   | Traces de pas d'homme et de chameaux.                                 |
| 76  | Le désert. – Carcasse de chameau.                                     |
| "   | Au bord du lac. Oasis de Siouah.                                      |
| 79  | Kalamoun. Oasis de Dakhleh.                                           |
| "   | Rachda. Oasis de Dakhleh.                                             |
| 80  | La récolte des olives à Siouah.                                       |
| "   | Un minaret. Bourg de Siouah.                                          |
| 81  | Les îles d'Éléphantine et d'Atroun et la première cataracte. Assouan. |
| 82  | Le temple d'Isis et le Kiosque de Trajan. Philæ.                      |
| "   | Dans le temple d'Isis. – Le kiosque.                                  |
| 85  | Le Nil à Bab El-Kalabcheh. – Crocodile.                               |
| 86  | Forteresse de Karanog. Nubie.                                         |
| "   | Temple de Maharraka.                                                  |
| 87  | Le Nil en Nubie. – Remous.                                            |
| 88  | Au bord du Nil. Nubie.                                                |
| 89  | Le grand temple-caverne d'Abou-Simbel.                                |
| 90  | Le Nil aux portes du Soudan.                                          |
| "   | Sanctuaire d'Horemheb.                                                |
| 95  | La pyramide à degrés. Saqqarah.                                       |
| 96  | Un des monuments de Djéser. Saqqarah.                                 |
| 97  | Un mastaba dans la nécropole de Gizeh.                                |
| 98  | Les grandes pyramides. Gizeh.                                         |
| "   | Scène de fouilles à Saqqarah.                                         |
| 99  | Mykerinus.                                                            |
| 100 | Pyramide de Meïdoum.                                                  |
| "   | Pyramide rhomboïdale à Dahchour.                                      |
| 101 | Pyramides d'Abousir.                                                  |
| "   | Les pyramides de Dahchour.                                            |
| 102 | Le mastaba Faraoun et la pyramide de Pépi II. Saqqarah.               |
| "   | Intérieur du mastaba Faraoun.                                         |

**TABLE DES GRAVURES**

| PAGES | PAGES                                                           |     |                                                                                   |
|-------|-----------------------------------------------------------------|-----|-----------------------------------------------------------------------------------|
| 103   | Temple d'une des pyramides d'Abousir.                           | 149 | Couronnement de la reine Néfertari. Relief dans le temple d'Hathor à Abou-Simbel. |
| "     | Tombeau de Mera, à Saqqarah.                                    | 150 | Temple de Ouadi Es-Seboua. Nubie.                                                 |
| 107   | Forteresse de Kouban. Nubie.                                    | 153 | Fenêtre du pavillon de Médinet Habou.                                             |
| "     | Temple de Mentouhotep à Deir El-Bahari.                         | 154 | Colonnade de Médinet Habou.                                                       |
| 108   | Petit temple du Moyen Empire. Fayoum.                           | 155 | Cour de Médinet Habou.                                                            |
| "     | Pyramide d'Haouara. Fayoum.                                     | 156 | Porte du grand temple de Médinet Habou.                                           |
| 109   | Tombeaux de Beni-Hassan.                                        | 159 | Tombeau à Deir El-Medineh.                                                        |
| 110   | Tombeau du Moyen Empire à Assouan.                              | 160 | Ruines de Bubastis. Delta.                                                        |
| 111   | L'obélisque inachevé d'Assouan.                                 | "   | Ruines du temple d'Amon. Siouah.                                                  |
| 112   | Chambre funéraire d'Aménophis II.                               | 163 | Levillage d'Aghourmi, bâti sur les ruines du temple de Jupiter Amon. Siouah.      |
| 113   | Le cirque de Deir El-Bahari.                                    | "   | Une des portes du temple.                                                         |
| 117   | Colosses de Memnon.                                             | 164 | Temple de Darius. Khargeh.                                                        |
| 121   | La grande colonnade du temple de Louxor.                        | "   | Colonnade du temple de Darius.                                                    |
| 122   | Allée et cour du temple de Louxor.                              | 165 | Portique de Nectanébo à Philæ.                                                    |
| 123   | Obélisques dans le temple de Karnak.                            | 166 | Chambre de Hakôris à Médinet Habou.                                               |
| 124   | Salle de Thoutmès III. Karnak.                                  | 169 | Tombeau de Pétosiris.                                                             |
| "     | Dans les ruines de Karnak.                                      | "   | Temple de Dakkeh. Nubie.                                                          |
| "     | Piliers de granit dans le temple de Karnak.                     | "   | Temple de Kertassi. Nubie.                                                        |
| 127   | Les pylônes du sud à Karnak.                                    | 170 | Pylône d'Edfou.                                                                   |
| 128   | Spéos de Horemheb à Silsileh.                                   | "   | Cour du temple.                                                                   |
| "     | Relief dans le spéos.                                           | 173 | Entrée du temple de Dendérah.                                                     |
| "     | Temple d'Amada. Nubie.                                          | 174 | Le Mammisi de Dendérah.                                                           |
| 129   | Peinture du tombeau de Thoutmès IV.                             | "   | Façade du Pronaos de Dendérah.                                                    |
| "     | Peinture du tombeau de Nakht.                                   | 177 | Porte dans le temple de Kom-Ombo.                                                 |
| 130   | Peinture du tombeau de Sonnofer.                                | 178 | Pylône du temple de Philæ.                                                        |
| "     | Tombeau d'Ouserhat.                                             | 181 | L'île de Philæ et le Kiosque.                                                     |
| 131   | Colosse d'Akhenaton.                                            | "   | Cour du temple de Philæ.                                                          |
| "     | Relief de l'époque d'Akhenaton.                                 | 182 | Temple de Kalabcheh.                                                              |
| "     | Têtes de princesses, filles d'Akhenaton.                        | 187 | Alexandrie vue du château royal de Montazah.                                      |
| 132   | Ruines du palais d'Akhenaton. Tell El-Amarna.                   | 188 | Mosquée Nebi-Daniel. Alexandrie.                                                  |
| "     | Le temple souterrain. Abydos.                                   | 189 | Phare de Taposiris. Abousir.                                                      |
| 133   | Tombeau de Ramsès VI. Vallée des Rois.                          | 190 | Fort Qaitbay sur l'îlot de Pharos. Alexandrie.                                    |
| "     | Sanctuaire du temple souterrain d'Abydos.                       | "   | Deux figurines en terre cuite.                                                    |
| 134   | Relief du temple de Sêti I. Abydos.                             | 191 | Le canal Mahmoudieh. Delta.                                                       |
| "     | Fragment de la Table des Rois.                                  | "   | Deux figurines en terre cuite.                                                    |
| 135   | Relief du temple de Sêti I. Abydos.                             | 192 | Puits romain. Route de Kosseir.                                                   |
| 136   | Portique du temple de Sêti I. Abydos.                           | 193 | Ruines du temple romain de Nadoura. Khargeh.                                      |
| 139   | Le Ramesseum. Thèbes.                                           | 194 | Buste de femme. Époque hellénistique.                                             |
| "     | Intérieur du Ramesseum.                                         | "   | Fragment d'Homère sur papyrus. Odyssée, ch. III.                                  |
| "     | Portique du temple de Sêti I à Gournah.                         | 197 | Puits à Abou-Mina.                                                                |
| 143   | Colosse du temple d'Abou-Simbel.                                | 198 | Catacombes. Scène funéraire. Alexandrie.                                          |
| 144   | Le petit temple d'Hathor, Abou-Simbel.                          | 203 | Le Deir El-Souriani. Ouadi Natron.                                                |
| "     | Intérieur du petit temple d'Hathor.                             | 204 | La nécropole chrétienne de l'oasis de Khargeh.                                    |
| 147   | Portique du temple de Gerf Hussein. Nubie.                      | 205 | Représentations chrétiennes à Ouadi Es-Seboua.                                    |
| "     | Piliers dans le temple de Gerf Hussein.                         | 206 | Le couvent de Saint-Siméon à Assouan.                                             |
| 148   | Ramsès II massacrant ses ennemis syriens. Relief à Abou-Simbel. | 207 | Le couvent de Saint-Paul.                                                         |

TABLE DES GRAVURES

| PAGES                                                                                        | PAGES                                                             |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------|
| 208 Peintures au couvent de Saint-Paul.                                                      | 248 Devant la mosquée.                                            |
| ” Porte de l’église de Sainte-Barbe.                                                         | 249 Faiences de la mosquée Bleue.                                 |
| ” Peintures au couvent de Saint-Antoine.                                                     | 250 Tombeaux des Califes.                                         |
| 209 Moines du Deir El-Baramous au Ouadi Natron.                                              | ” Mausolée de Qaitbay.                                            |
| ” Iconostase de l’église Al-Muallaqa.                                                        | ” Mosquée Amr.                                                    |
| 210 Le désert vu de la grotte de saint Antoine.                                              | 251 Mausolée de Barquq.                                           |
| ” Le couvent de Saint-Antoine.                                                               | 252 Le Caire vu de la mosquée Sultan Hasan.                       |
| 213 Sculptures syriennes du Deir El-Souriani.                                                | 257 La Garde Royale devant le Palais Royal d’Abdine. Le Caire.    |
| ” Le narthex de l’église Al-Muallaqa.                                                        | ” Méharistes de la garde de Siouah.                               |
| 214 Intérieur de l’église Al-Muallaqa.                                                       | 258 Domaine Royal de Kafr El-Cheikh. Delta.                       |
| 219 Citadelle du Caire.                                                                      | ” Locomobile agricole. Delta.                                     |
| 220 Bab El-Foutouh.                                                                          | ” Charrue actionnée par la locomobile.                            |
| 221 Bab El-Nasr.                                                                             | 261 Les travaux de printemps. Delta.                              |
| 222 Le Caire vu du rempart de Bab El-Nasr.                                                   | ” Les moissonneurs. Delta.                                        |
| ” Bab Zouaïla.                                                                               | 262 Barrage du Caire.                                             |
| ” Une ruelle.                                                                                | ” Pompe agricole à Kom-Ombo.                                      |
| 225 Mosquée Guiouchi sur le Mokattam.                                                        | ” Champs de canne à sucre. Haute-Égypte.                          |
| ” Couvent de derviches du Mokattam.                                                          | 263 Le bateau-poste à Dakkeh. Nubie.                              |
| 226 Mosquée El-Hakim et enceinte fatimide.                                                   | ” Pont de Zifta. Delta.                                           |
| ” Marchand de limonade.                                                                      | ” Citerne moderne. Route de Siouah.                               |
| 227 Mosquée Maridani.                                                                        | 264 Route désertique entre Khargeh et Dakhleh.                    |
| 228 Porte du Khan Khalil.                                                                    | ” Chemin de fer du Nil à l’oasis de Khargeh.                      |
| 229 Mosquée Mohammed Bey Abou-Dhahab.                                                        | 265 Port-Saïd et l’entrée du Canal de Suez.                       |
| 230 Mausolée de Fatima Khatoun.                                                              | ” Port-Fouad.                                                     |
| ” Mosquée Ibn Tulun.                                                                         | ” Le Canal de Suez près d’El-Kantara.                             |
| 231 Mosquée Mouayyad.                                                                        | 266 Transport du coton. Près d’Assiout.                           |
| 232 Façade du mausolée de Qalaun.                                                            | ” Usine d’égrenage. Damanhour.                                    |
| ” Porte de la cathédrale de Saint-Jean-d’Acre à la Madrasa de Mohammed Ibn Qalaun.           | ” Embarquement du coton. Deirout.                                 |
| 233 Porte d’entrée du mausolée de Qalaun.                                                    | 267 Fabrique de ciment de Maassarah.                              |
| 234 Mausolée de Qalaun.                                                                      | ” Raffinerie de Haouamdieh.                                       |
| 235 Mosquée Bordaini.                                                                        | ” Fabrique de céramique d’El-Ouedi.                               |
| 236 Mosquées Ghauri.                                                                         | ” Sucrierie de Nag Hamadi.                                        |
| 239 Mosquée Sangar Gaouli.                                                                   | 268 Mines de phosphates de Kosseir.                               |
| 240 Mosquée Soliman Pacha.                                                                   | ” Chargement des phosphates. Kosseir.                             |
| ” Fontaine Abdel-Rahman Katkhoda.                                                            | 269 Sanatorium Fouad I <sup>er</sup> . Hélouân.                   |
| 243 Grille en pierre de la mosquée Sangar Gaouli, lampe de mosquée et filtre de gargoulette. | ” École dans un ancien sébil. Le Caire.                           |
| 244 Mosquée Sultan Hasan.                                                                    | ” Université d’Al-Azhar. Le Caire.                                |
| ” Mosquée El-Akmar.                                                                          | 270 Château Royal de Montazah.                                    |
| 247 Mosquée Al-Azhar.                                                                        | 279 À Meïdoum. Dernière vision et point final, par Paul Trembley. |
| 248 Porte de bronze de la mosquée Mouayyad.                                                  | 280 Nils. Relief à Abou-Simbel.                                   |



## TABLE DES HORS-TEXTE

PLANCHES

- I. Sa Majesté le Roi Fouad Ier. Palais de Koubbeh.
- II. À Deir Maouas.
- III. Au Fayoum.
- IV. La colonne de Pompée. Alexandrie.
- V. Le grand sphinx.
- VI. Une felouque en amont de Nag Hamadi.
- VII. Les pleureuses au cimetière d'Assiout.
- VIII. Les porteuses de cruches. Haute-Égypte.
- IX. Entrée d'un tombeau dans la Vallée des Rois.
- X. Église du couvent de Saint-Antoine.
- XI. Sur la route du Sinâï.
- XII. Une source. Oasis de Siouah.
- XIII. Au village nubien de Dehmit.
- XIV. Les colosses d'Abou-Simbel au clair de lune.
- XV. Carrières de grès de Silsileh.
- XVI. Temple de Deir El-Bahari. Cour supérieure.
- XVII. Temple de Louxor. Salle hypostyle.
- XVIII. Les béliers de Karnak.
- XIX. Cour du Ramesseum.
- XX. Salle hypostyle de Karnak.
- XXI. Intérieur du temple d'Abou-Simbel.
- XXII. Pavillon de Médinet Habou.

PLANCHES

- XXIII. Temple de Médinet Habou. Première cour.
- XXIV. Temple de Sheshonq à El-Hibeh.
- XXV. Temple d'Edfou. Intérieur de la porte du pylône.
- XXVI. Mammisi de Dendérah.
- XXVII. Temple de Kom-Ombo.
- XXVIII. Porte de la grande enceinte de Karnak.
- XXIX. Temple de Medamoud.
- XXX. Les catacombes. Alexandrie.
- XXXI. La chapelle Saint-Michel au couvent de Saint-Paul.
- XXXII. La grotte de saint Antoine. Désert arabique.
- XXXIII. Bab Zouaila. Le Caire.
- XXXIV. Moucharabiehs en encorbellement au Caire.
- XXXV. Cour intérieure de la mosquée Sultan Hasan au Caire.
- XXXVI. Portail de la mosquée Sultan Hasan au Caire.
- XXXVII. Mosquée Mahmoudieh au Caire.
- XXXVIII. Mausolée de Qaitbay. Tombeaux des Califes au Caire.
- XXXIX. À Abiouha.
- XXXX. Un cours dans la mosquée Mouayyad au Caire.



LES DOCUMENTS SUIVANTS ONT ÉTÉ PHOTOGRAPHIÉS  
avec l'aimable autorisation de

- M. R. Engelbach, Directeur du *Musée Égyptien du Caire* : pages 5, 65 et 89, sculptures ;
- M. E. Breccia, Directeur du *Musée d'Alexandrie* : pages 126 et 127, terres cuites ; page 130, buste ;
- M. F. Gardy, Directeur de la *Bibliothèque publique et universitaire de Genève* : page 130, papyrus ;
- M. Simaïca Pacha, Directeur du *Musée Copte du Caire* : page 140, bois sculpté ;
- M. G. Wiet, Directeur du *Musée Arabe du Caire* : page 165, lampe et filtre.



TABLE DES MATIÈRES

|      |                                                      |     |
|------|------------------------------------------------------|-----|
| I.   | L'ÉGYPTE PITTORESQUE<br><i>PAR FRED BOISSONNAS.</i>  | 15  |
| II.  | L'ÉGYPTE DES PHARAONS<br><i>PAR GUSTAVE JÉQUIER.</i> | 93  |
| III. | L'ÉGYPTE GRÉCO-ROMAINE<br><i>PAR PIERRE JOUGUET.</i> | 185 |
| IV.  | L'ÉGYPTE COPTE-BYZANTINE<br><i>PAR HENRI MUNIER.</i> | 201 |
| V.   | L'ÉGYPTE MUSULMANE<br><i>PAR GASTON WIET.</i>        | 217 |
| VI.  | L'ÉGYPTE MODERNE<br><i>PAR PAUL TREMBLEY.</i>        | 255 |
|      | CARTE                                                | 273 |
|      | TABLE DES GRAVURES                                   | 275 |
|      | TABLE DES HORS-TEXTE                                 | 278 |



**L** E VOLUME [ORIGINAL] COMMENCÉ EN L'ANNÉE 1930 A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER AU MOIS DE NOVEMBRE DE L'ANNÉE 1932. LA TYPOGRAPHIE EN CARACTÈRES NAUDIN CORPS 18 A ÉTÉ EXÉCUTÉE PAR DUCROS ET COLAS, MAÎTRES IMPRIMEURS À PARIS. LES ILLUSTRATIONS ONT ÉTÉ GRAVÉES SUR CUIVRE ET TIRÉES À LA PRESSE À BRAS TAILLE-DOUCE PAR LEBLANC ET TRAUTMANN, GRAVEURS IMPRIMEURS À PARIS. LE PAPIER A ÉTÉ FABRIQUÉ SPÉCIALEMENT À LA CUVE AU FILIGRANE « ÉGYPTE », PAR VAN GELDER À AMSTERDAM. LA RELIURE EN PARCHEMIN A ÉTÉ CONFIÉE À JACQUES WENDLING, RELIEUR D'ART À PARIS.

